

CHARLOTTE BRONTË

Villette



Bibliothèque numérique Ali Ben Salah

Charlotte Brontë



VILLETTE

Roman

Traduit de l'anglais par Albine Loisy

1853



KOTOBONLINE
Livres pour Tous

Bibliothèque numérique Ali Ben Salah

I

Ma marraine habitait une belle maison dans l'ancienne et coquette cité de Bretton. La famille de son mari fixée là depuis des générations avait-elle donné jadis son nom à cette localité, ou le lui avait-elle emprunté, je l'ignore toujours.

Petite fille, j'avais la joie d'aller à Bretton environ deux fois par an. J'aimais cette maison aux grandes pièces paisibles, aux meubles bien rangés, aux fenêtres larges et claires, avec un balcon qui surplombait une vieille et belle rue où régnait un air de dimanche et de vacances perpétuelles.

Mrs. Bretton, déjà veuve à l'époque où je fis sa connaissance (son mari, médecin de son état, mourut lorsqu'elle se trouvait encore dans tout l'éclat de sa jeunesse), y vivait avec son fils unique. De taille bien prise, un peu trop brune de peau pour une Anglaise, elle respirait le bien-être. Des étincelles de vivacité et de bonne humeur brillaient dans ses beaux yeux noirs. On pouvait regretter qu'elle n'eût pas légué son teint à son fils dont le regard était d'un bleu perçant, et les cheveux, d'une couleur presque indéfinissable, quand le soleil ne les faisait pas luire comme de l'or. L'enfant avait cependant hérité des traits de sa mère, de ses dents saines, de sa stature, et qui mieux est, de sa santé sans défaillance et de son caractère égal.

À l'automne de l'année..., je résidais à Bretton. Ma marraine était venue en personne m'enlever aux parents qui m'hébergeaient alors. Auprès d'elle, la vie s'écoulait pour moi tranquille, comme une belle rivière paresse à travers la plaine. J'en étais bien aise, souhaitant qu'aucun incident, si léger fût-il, n'en vînt jamais troubler la douce monotonie.

Mrs. Bretton reçut un jour une lettre qui manifestement lui inspira quelque inquiétude. Je crus d'abord qu'elle venait de chez moi et craignis le pire. Il ne me fut rien dit cependant, mais, le lendemain, au retour d'une longue promenade, je trouvai un changement inattendu dans ma chambre. À côté de mon lit se dressait un petit berceau aux rideaux blancs, et, en plus de

ma commode d'acajou, j'aperçus dans un coin une minuscule commode en bois de rose.

— Que signifie tout ceci ? demandai-je.

On me répondit que Mrs. Bretton attendait des visiteurs.

Au dîner, j'obtins les explications désirées. J'allais avoir pour compagne la fille d'un parent éloigné de feu le D^r Bretton. Cette enfant venait de perdre sa mère, une très jolie femme dont l'étourderie et l'insouciance avaient chagriné son mari au point qu'il avait fini par se séparer d'elle. C'est peu de temps après cet événement que la dame prit froid au sortir d'un bal et mourut après une brève maladie. Mr. Home, affligé au delà de toute expression par cette nouvelle, se reprocha amèrement d'avoir manqué de patience et d'indulgence envers sa jeune épouse et ainsi d'avoir hâté sa fin. Cette pensée tournant à l'obsession, les médecins lui prescrivirent d'entreprendre un voyage. Il avait consenti à user de ce dernier remède. Mrs. Bretton lui ayant offert de garder sa fillette en son absence.

— J'espère, conclut ma marraine, que l'enfant ne ressemblera pas à sa mère, la coquette la plus frivole et la plus sotte que jamais homme sensé eût la faiblesse d'épouser.

Ce même soir, à neuf heures, un domestique fut envoyé au-devant de la diligence. Mrs. Bretton et moi attendions dans le salon ; seules, car John Graham était en visite chez un camarade de collège. Ma marraine lisait le journal. Je cousais. C'était une nuit pluvieuse ; l'averse, chassée par le vent, fouettait les vitres.

— Pauvre petite, soupirait parfois Mrs. Bretton, quel triste temps pour son voyage.

Peu avant dix heures, la sonnette de la porte d'entrée annonça le retour de Warren. Je dégringolai l'escalier. Dans le vestibule, à côté d'une malle et de quelques cartons, se tenait une personne du genre bonne d'enfant. À deux pas, Warren soutenait dans ses bras une petite chose emmitouflée.

— L'enfant ? demandai-je.

— Oui, mademoiselle.

— S'il vous plaît, posez-moi par terre et enlevez ce châle, dit soudain une voix minuscule. Débarrassée de ce qui l'enveloppait, l'enfant apparut toute

menue ; mais sa silhouette légère, fine et droite, était déjà formée. On eût dit une poupée. Son cou délicat, ses boucles soyeuses accentuaient encore la ressemblance.

— Approchez-vous, ma petite chérie, lui dit alors Mrs. Bretton, que je voie si vous êtes transie et mouillée. Venez vous réchauffer près du feu.

Et comme l'enfant dont elle s'était mise à frictionner les mains, les bras et les pieds, doublant ses caresses de mots affectueux, se décidait à lui sourire à son tour, elle lui demanda en l'embrassant :

— Comment se nomme cette jeune fille ?

— Missy.

— Mais encore ?

— Papa l'appelle Polly.

— Polly sera-t-elle heureuse de vivre avec moi ?

— Oui, jusqu'au retour de papa. Il est parti, dit-elle en agitant tristement la tête.

— Mais il reviendra chercher Polly.

— Vraiment, madame, en êtes-vous sûre ?

— Absolument.

— Mais Harriet dit que non, du moins pas de sitôt. Il est malade.

Ses yeux se chargèrent de larmes. Elle retira sa main de celle de Mrs. Bretton et voulut quitter ses genoux.

— Laissez-moi descendre, dit-elle, je peux m'asseoir sur un tabouret. La permission accordée, elle se réfugia dans le coin le plus sombre de la pièce.

— Ne faites pas attention, me dit Mrs. Bretton, qui, pour être absolue, voire intraitable, sur les questions importantes, ne s'arrêtait jamais à des vétilles.

Mais je ne pouvais m'empêcher d'observer Polly. La tête abîmée dans une main, de l'autre, elle épongeait ses yeux à l'aide d'un minuscule mouchoir tiré de la poche de son tablier de poupée. Les enfants qui ont du mal ou du chagrin pleurent d'ordinaire bruyamment, sans honte, ni retenue,

mais le petit être que j'avais devant moi ne laissait échapper qu'un imperceptible reniflement, par intermittences.

Mrs. Bretton n'entendit rien, fort heureusement. Bientôt une voix demanda doucement :

— Peut-on sonner Harriet ?

Je sonnai, et la gouvernante arriva.

— Harriet, il faut me mettre au lit !

Quand je vins me coucher, une heure après, je trouvai Polly encore éveillée. Elle avait ramassé ses oreillers derrière elle, de façon à pouvoir se tenir assise dans son lit. Les menottes croisées sur le drap, son attitude était d'une petite vieille plutôt que d'une enfant. Au moment d'éteindre la lumière, je lui recommandai de s'allonger dans son lit.

— Tout à l'heure, répondit-elle.

Dans l'obscurité, je l'entendis sangloter très doucement, comme si elle étouffait ses larmes.

Le lendemain matin, un léger clapotis m'éveilla et j'aperçus Polly, juchée sur un tabouret devant le lavabo, qui soulevait avec peine le pot à eau pour en verser le contenu dans la cuvette. C'était étrange de voir se débarbouiller, s'habiller, ce petit être affairé et silencieux. Il était évident qu'elle n'était pas habituée à faire elle-même sa toilette, et que boutons, brides et agrafes présentaient des difficultés qu'elle s'appliquait à vaincre avec une persévérance digne d'éloges.

Quand ce fut terminé, elle se retira dans un coin de la pièce et se mit à prier. Quelques instants plus tard, sa gouvernante frappait à la porte.

— Je me suis habillée toute seule, Harriet, voulez-vous bien m'arranger un peu ?

— Pourquoi ne m'avoir pas attendue ?

— Chut Harriet ! C'est pour ne pas éveiller la jeune fille, dit-elle en me désignant du doigt. D'ailleurs, je veux apprendre à me débrouiller seule en prévision du jour où vous me quitterez.

— Désirez-vous donc que je parte ?

— Quand vous étiez en colère, oui, je l’ai souvent désiré. Mais pas à présent. Voulez-vous bien serrer ma ceinture et me lisser les cheveux ?

— Quelle petite personne exigeante vous faites. Quand je serai partie, cette jeune personne pourra vous aider.

— En aucun cas, Harriet !

— Et pourquoi ? J’espère, Missy, que vous vous conduirez bien vis-à-vis d’elle, que vous lui épargnerez vos grands airs.

— Elle ne m’aidera pour rien au monde, Harriet. Prenez garde, vous me peignez de travers !

— Ah ? Que vous êtes difficile à satisfaire. Venez, je vais vous conduire à la salle à manger.

— Harriet, Harriet, oh ! comme je voudrais que cette maison fût celle de papa. Je ne connais pas ces gens.

— Allons, Missy, soyez raisonnable.

— Je le suis, mais j’ai mal ici, dit-elle en posant sa main sur son cœur. Puis elle répéta en gémissant : « Papa, papa ! »

Quand je descendis à mon tour, je trouvai Paulina (Polly était son petit nom) assise à la table du petit déjeuner à côté de Mrs. Bretton. Elle n’avait pas encore touché à son bol de lait ni entamé son pain.

— Comment apprivoiser cette petite créature ? soupira Mrs. Bretton. Elle refuse de manger, et je vois à sa mine qu’elle n’a pas dormi. Si elle pouvait prendre quelqu’un en amitié dans la maison, je crois qu’elle s’y habituerait, mais pas autrement.

II

Quelques jours s'écoulèrent et il semblait qu'elle ne dût jamais prendre en affection quiconque autour d'elle. Non qu'elle fût méchante, têtue, ou encore désobéissante, mais on sentait qu'il était inutile d'essayer de la tirer de sa tristesse, de la consoler et la tranquilliser. Ce minois d'enfant portait les signes d'une mélancolie qui d'ordinaire n'ombrage que des visages adultes. Ainsi semblait-elle planer au-dessus de notre monde. À tel point que moi-même, Lucy Snow, qui me croyais préservée des phantasmes d'une imagination enflammée, lorsque j'ouvrais la porte d'une pièce où elle se trouvait seule assise dans un coin, la tête dans sa main de pygmée, cette pièce ne me paraissait pas habitée, mais hantée.

Ou lorsque m'éveillant pendant les nuits de clair de lune, je distinguais sa silhouette blanche agenouillée sur le lit et que je l'entendais prier tout bas, petite sainte précoce, ou religieuse fanatique, j'avais le sentiment que mes pensées n'étaient guère plus saines que le délire de cette enfant. Les mots : « Papa, mon cher papa... » étaient les seuls qui parvinssent à mon oreille. J'en conclus que la malheureuse était affligée d'une tendance funeste à la monomanie.

Un après-midi qu'elle était à la fenêtre à regarder distraitemment la rue, je vis tout à coup ses yeux subir une étrange altération. Les natures sensibles ont parfois les réactions les plus bizarres. Le regard fixe et morne de Polly vibra puis scintilla comme une flamme, et, de son visage, la fatigue et la tristesse s'évanouirent devant une expression d'espoir intense.

— Voilà, dit-elle.

Et de s'envoler aussitôt, tel un oiseau ou une flèche. En me penchant vers la fenêtre, j'aperçus la robe noire et le minuscule tablier brodé au milieu de la rue. J'allais prévenir Mrs. Bretton que l'enfant venait de perdre la tête, quand je vis un homme l'enlever dans ses bras et la ramener vers la maison. Je crus qu'il allait la confier à un domestique pour se retirer ensuite, mais il entra.

À l'accueil qui lui fut réservé, je jugeai qu'il était connu de Mrs. Bretton. Elle parut surprise et agitée. Lui s'empressa de répondre à un regard où se lisait le reproche :

— Je n'ai pu résister à l'envie de la revoir avant mon départ, madame. Comment va la petite Polly de papa, ajouta-t-il en s'adressant à l'enfant ?

— Et comment se porte le papa de Polly ? répondit-elle en s'appuyant contre ses genoux.

Il l'embrassa. J'aurais souhaité, tant je me sentais oppressée par la scène qui s'offrait à ma vue, la voir éclater en sanglots. Mais elle demeurait silencieuse, plongée dans le ravissement et l'extase.

— Polly, dit enfin le père, va me chercher mon mouchoir que tu trouveras dans une poche de mon manteau. Je l'ai posé sur une chaise dans le vestibule.

Elle s'exécuta prestement et sans bruit. De retour, elle glissa le mouchoir dans la main de son père, qui s'entretenait avec Mrs. Bretton, repliant ses doigts un par un, puis elle se faufila entre ses genoux.

Dans l'heure qui suivit, le père et la fille n'échangèrent ni un regard ni une parole, mais tous deux semblaient parfaitement heureux.

Au moment du thé, la petite créature manifesta la plus vive agitation, commandant à Warren de placer sa chaise tout à côté de celle de son père, pour qu'elle pût le servir elle-même. Elle remua le sucre, versa la crème.

— Il en a toujours été ainsi à la maison, papa, personne ne saurait le faire aussi bien que moi.

À vrai dire, ces assiduités qui se prolongèrent pendant tout le repas, me parurent quelque peu absurdes, mais celui qui en était l'objet semblait enchanté d'être servi avec tant d'empressement.

— Elle est mon réconfort, avoua-t-il à Mrs. Bretton, qui lui sourit d'un air compréhensif, car elle-même avait son réconfort.

Ce réconfort ne devait d'ailleurs pas tarder à venir renforcer notre cercle, ou plutôt, devrais-je dire, le briser, car l'arrivée de Graham causa naturellement du tumulte. Lui et Mr. Home se saluèrent comme de vieilles connaissances. Cependant il ne prit pas garde à notre jeune protégée.

Après avoir répondu aux questions maternelles et s'être restauré, Graham s'approcha de l'âtre. En face de lui se trouvait Mr. Home avec l'enfant collée

à son coude. Quand je dis : l'enfant, j'emploie un terme qui ne donne pas du tout le portrait de cette petite personne en robe de deuil et chemisette blanche (vêtement qui eût aussi bien convenu à une poupée de grande taille), juchée sur une chaise haute, appliquée à ourler un mouchoir, c'est-à-dire à le trouser avec une aiguille qui paraissait une brochette entre ses doigts, se blessant et rougissant la batiste d'un imperceptible pointillé, tressaillant de temps à autre à une piqure trop vive, mais ne desserrant pas les lèvres, obstinée, diligente, féminine.

Graham était un gracieux jeune homme de seize ans, de pur type celtique : taille svelte et harmonieuse, cheveux ondulés tirant sur le roux.

— Mère, dit-il après avoir examiné sans mot dire l'étrange créature qui se trouvait devant lui, je vois une jeune dame à qui je n'ai pas eu l'honneur d'avoir été présenté.

— Sans doute voulez-vous parler de la fille de Mr. Home.

— En effet, madame, mais votre expression, désignant une dame de qualité, n'est-elle pas trop familière ?

— Sachez, Graham, que je ne souffrirai pas que vous taquiniez cette enfant.

— Mademoiselle Home, poursuivit Graham sans tenir compte de la remontrance, me permettrez-vous de me présenter moi-même puisque personne ici ne semble disposé à m'accorder cet honneur. Votre esclave, John Graham Bretton.

Elle le dévisagea. Comme il s'inclinait gravement devant elle, elle abandonna son ouvrage, descendit lentement de son perchoir, fit une révérence et dit le plus sérieusement du monde :

— Comment allez-vous ?

— J'ai le plaisir de me porter assez bien, malgré la fatigue du voyage. J'espère, madame, que votre santé est excellente.

— Merci, elle est tolérable, répondit cérémonieusement la petite femme qui songea ensuite à regagner son siège ; mais voyant qu'elle n'y parviendrait pas sans sacrifier aux belles manières, elle renonça à la chaise haute pour un tabouret. Graham enchaîna de plus belle :

— J'espère, madame, que vous êtes satisfaite de votre nouvelle résidence.

— Pas particulièrement, répondit-elle en scandant les syllabes, je voudrais retourner chez moi.

— Je ferai l'impossible pour contrecarrer ce désir d'ailleurs fort louable, madame, car j'ambitionne de tirer de votre précieuse compagnie un divertissement que ne sauraient m'offrir ni ma mère, ni Miss Snow ici présente.

— Je vais bientôt partir avec papa. Je ne demeurerai pas longtemps chez votre mère.

— Vous n'en ferez rien, car je prévois que je deviendrai sous peu votre favori et que vous me préférerez même à votre papa.

— Je n'aime pas vos cheveux rouges !

— Châtain clair, ou dorés, c'est ainsi que maman les appelle. Mais quand bien même ma crinière serait écarlate, il me serait difficile de paraître plus bizarre que votre altesse.

— Vous dites bizarre ?

— Certainement.

— Ah, fit-elle après une pause, je crois que je vais aller me coucher.

Elle souhaita bonne nuit à Mrs. Bretton et à moi-même et se préparait à quitter la pièce lorsque Graham la cueillit d'une seule main et la souleva au-dessus de sa tête. L'audace et la promptitude du geste furent trop violents.

— C'est indigne, Mr. Graham, descendez-moi immédiatement. Que penseriez-vous de moi si je vous appliquais le même traitement, si je vous brandissais de la sorte à bout de bras (elle élevait vers le ciel ce bras puissant) comme Warren le petit chat ?

Sur ces mots, elle sortit.

III

Mr. Home resta deux jours à Bretton. Il les passa assis au coin du feu, ne quittant le silence que pour répondre aux propos attentionnés de ma marraine. Quant à Polly, elle avait retrouvé le bonheur sur les genoux de son père, ou à ses pieds, s'escrimant avec zèle sur ce fameux mouchoir qu'il lui fallait absolument terminer avant son départ.

Le souvenir de l'offense reçue lui faisait adopter vis-à-vis de Graham une attitude hautaine et réservée. À ses avances, elle avait coutume de répondre : « Je ne peux vous entendre, d'autres choses retiennent mon attention. » Mais ce dernier ne se décourageait pas pour autant. Il usait de moyens plus persuasifs, ouvrait son bureau dont il étalait ostensiblement les richesses, sceaux, cire à cacheter, canifs, estampes, et Polly ne pouvait s'empêcher de lancer de furtifs regards vers ce flot d'images éparpillées. Le hasard fit même voltiger sous son nez une eau-forte représentant un enfant jouant avec un épagneul.

— Joli petit chien, s'exclama-t-elle.

Et comme l'autre avait eu la prudence de ne pas répondre à sa remarque, elle risqua un pas vers le trésor pour le contempler de plus près.

— C'est une magnifique image !

— Eh bien, vous pouvez la prendre, dit Graham.

Mais la crainte de compromettre sa dignité l'emportait encore sur le désir d'accepter le cadeau.

— Vous ne la voulez pas, Polly ?

— Merci, je n'y tiens pas.

— Dans ce cas, je vais m'en servir pour allumer la bougie.

— N'en faites rien !

Mais ce ton de supplication rendit Graham inexorable. S'armant d'une paire de ciseaux, il décrivit un moulinet menaçant sur la tête du petit chien.

— Non, non, non, répéta Polly.

— Alors, venez la sauver !

Elle hésita encore un peu, mais finalement se rendit.

— Vous la voulez donc à présent ?

— Oui.

— Mais je veux être payé.

— Combien ?

— Un baiser.

— Mettez d'abord l'image dans ma main.

Dès que Graham lui eut donné la gravure, se moquant de sa promesse, Polly courut se réfugier sur les genoux de son père. Graham la poursuivit, mais elle, enfouissant son visage dans le gilet de Mr. Home, demanda : « Papa, papa, renvoyez-le », avançant sa main pour écarter l'ennemi.

— Alors, je vais baiser cette main, déclara Graham. Mais soudain la main se referma et un poing minuscule lui jeta à la face une menue monnaie qui n'avait rien de caressant. À cette méchante ruse, Graham répondit en simulant la déconfiture et courant se jeter sur un sofa où il prit la pose d'un malade. Le silence qui suivit ne laissa pas d'inquiéter la fillette qui risqua un coup d'œil sur sa victime. Elle ne bougeait toujours pas et bientôt se mit à gémir.

— Papa, qu'y a-t-il ? chuchota-t-elle.

— Tu ferais mieux de le lui demander, Polly.

— Est-il malade ?

— Apparemment.

— Ma mère, suggéra faiblement Graham, je crois que vous devriez appeler le docteur. Oh, mon œil ! Si j'allais devenir aveugle, dit-il après plusieurs gémissements.

Cette fois Polly très alarmée courut vers sa victime. « Je ne voulais pas vous faire de mal », s'écria-t-elle en tremblant. Comme il ne répondait pas, elle fondit en larmes.

— Ce n'est qu'une plaisanterie, ma chérie, fit Mr. Home, Graham se redressa alors en riant et comme au premier soir souleva la fillette au-dessus de sa tête. Elle se défendit en tirant ses boucles de jeune lion et l'accusant d'être le plus mauvais, déloyal, perfide sujet que la terre ait jamais porté.

Le matin du départ de Mr. Home, elle lui demanda de faire sa malle et de partir avec lui.

— Vous seriez un embarras pour moi, Polly, vous n'êtes ni assez grande ni assez vigoureuse pour voyager. Mais ne soyez pas triste, ma petite fille ; cela me brise le cœur de vous laisser dans cet état.

— Je ne suis pas triste, pas du tout.

— Papa reviendra bientôt.

Quand elle entendit la porte d'entrée se refermer, Polly, qui avait su retenir ses larmes tout le temps de cette torturante séparation, s'effondra au pied d'une chaise en poussant un sourd et déchirant : « Papa ». Dans ce court instant de sa vie d'enfant elle fut la proie d'émotions d'une violence extrême, puis on la sentit se raidir et lutter contre le désespoir qui la submergeait. Ni ce jour-là, ni les jours suivants elle n'accepta de consolations. Le troisième soir, comme elle était assise à terre, Graham se pencha vers elle et la prit dans ses bras. Non seulement elle ne lui opposa aucune résistance, mais elle se blottit contre lui et bientôt s'assoupit.

Le lendemain, la première question qu'elle posa au réveil fut : « Où est Graham ? »

Ce matin-là, précisément, ce dernier ne parut pas au déjeuner. Il avait des devoirs à terminer et avait demandé qu'on lui apportât une tasse de thé dans son bureau. Polly s'offrit à le faire. Comme la porte du cabinet de travail faisait face à la salle à manger, je pus observer la scène qui se jouait à l'autre bout du couloir.

— Que faites-vous ? s'enquit-elle.

— J'écris, fit Graham.

— Pourquoi ne pas venir déjeuner avec votre maman ?

— Je suis trop occupé.

— Dans ce cas, voici votre déjeuner.

Elle posa la tasse sur le tapis, mais après avoir fait quelques pas, elle se ravisa :

— Voulez-vous quelque chose à manger avec votre thé ?

— Oui, apportez-moi ce qu'il y a de meilleur.

Elle vint choisir un gâteau, puis un autre ; enfin, elle demanda à voix basse à Mrs. Bretton une marmelade qu'on n'avait pas servie ce jour-là. Graham lui témoigna sa reconnaissance en l'élevant jusqu'aux nues et je l'entendis promettre à sa servante modèle la haute direction du ménage et même de la cuisine de sa future maison de campagne. Comme elle ne reparaissait pas, j'allai la chercher. Tous deux déjeunaient en tête à tête. Un détail me frappa : Polly, c'était un signe de plus de ce tact, de cette délicatesse qui transparaissaient dans ses moindres actes, Polly refusait obstinément de toucher à la marmelade, sans doute pour qu'on ne la soupçonnât pas d'avoir voulu se la procurer aussi bien pour elle que pour lui.

Ainsi débuta l'amitié de deux êtres qui, bien que mal appariés par l'âge et les occupations, n'en trouvaient pas moins quantité de choses à faire et se dire. Ce n'est d'ailleurs, j'eus tout le loisir de l'observer, qu'en présence du jeune Bretton que Polly révélait sa vraie nature. Elle ne vivait que dès l'instant où la sonnette annonçait son retour. Alors, on la voyait bondir à sa rencontre.

— Et vos chaussures ? s'écriait-elle, vous avez encore oublié de les essuyer sur le paillason.

— Polly, se plaignait-il, je suis mort de fatigue. Venez me soulager de mes livres, vous voyez que je suis sur le point de m'évanouir.

— Vos yeux sont calmes comme les yeux d'un chat, mais je sais que vous n'attendez qu'un geste de ma part pour me faire tournoyer dans les airs.

— J'en suis bien incapable, Polly. Et il s'effondrait dans un fauteuil, traîtreusement, car elle ne s'était pas plutôt approchée qu'il retrouvait toute son énergie comme par miracle. Suivaient de folles poursuites et qui se terminaient invariablement par cet apaisement :

— Et maintenant c'est assez, mon cher garçon, venez prendre le thé. Je suis sûre que vous avez faim.

Assise près de Graham, pendant qu'il prenait son repas, elle veillait jalousement à ce que rien n'échappât à sa gourmandise. On eût dit qu'elle servait le Grand Turc.

Il faut dire, pour rendre justice à Graham, qu'il aurait volontiers partagé avec elle ce qu'elle réussissait à obtenir pour lui, mais c'eût été la froisser que de le lui proposer. Tout son plaisir était de s'ingénier à satisfaire le sien. Elle s'estimait suffisamment payée de ses bons offices quand, pour l'en remercier, il la prenait sur ses genoux et lui faisait mille confidences, sur ses compagnons de classe, ses professeurs, dont non seulement elle savait les noms, mais les habitudes, les manies, apprenant à connaître les particularités de leurs caractères jusqu'à pouvoir bientôt imiter à la perfection, sans les avoir jamais vus ni les uns ni les autres, leurs mimiques et leurs façons d'être. On eût dit que cette enfant avait besoin pour vivre de pouvoir se perdre dans un autre être, s'identifier, se fondre entièrement en lui. Elle avait vécu pour son père, elle n'existait plus qu'à travers Graham. C'était s'exposer à de bien cruelles déceptions, à de douloureux déchirements.

Ainsi un jour, à l'occasion de son anniversaire, Graham avait invité à dîner quelques camarades de son âge. Livrés à eux-mêmes dans la salle à manger, ces garçons ne tardèrent pas à organiser un joyeux chahut. Comme je traversais le couloir, j'aperçus Polly assise sur une marche d'escalier, écoutant tristement le bruit de ces réjouissances auxquelles elle n'avait pas été admise.

— À quoi pensez-vous Polly ?

— Je pense que si la porte était transparente, je verrais Graham et ses amis.

— Mais qui vous empêche de vous mêler à eux ?

— Je n'ose pas.

Mes encouragements eurent bientôt raison de sa timidité et elle se décida à aller frapper à la porte. Au deuxième essai elle s'ouvrit et le visage de Graham, un visage joyeux mais impatient, apparut :

— C'est vous petit singe, et que voulez-vous ?

— Me joindre à votre bande.

— Vraiment ? Il serait préférable que vous alliez trouver maman et miss Snow pour les prier de vous mettre au lit.

La porte se referma dans un claquement qui laissa Paulina tout étourdie.

— Que lui ai-je donc fait pour qu’il me parle ainsi ?

— Rien, Polly, mais Graham est accaparé par ses amis.

— Il les aime mieux que moi. Il se détourne de moi quand ils sont ici.

J’essayai de la consoler et de la raisonner. Mais elle s’allongea sur le paillason, tournant son visage contre les dalles et se bouchant les oreilles. Personne ne put la tirer de cette position.

Le soir, Graham qui avait oublié ce petit incident l’aborda comme d’habitude, mais elle arracha violemment sa main de la sienne en détournant la tête. Le lendemain, il fit mine de l’ignorer et elle devint froide comme le marbre. Mais le jour suivant, il se remit à la taquiner, sans réussir cependant à lui faire desserrer les lèvres. Alors il essaya la douceur. Qu’avait-elle donc à lui reprocher ?

Cette fois, un flot de larmes lui répondit, il redoubla de tendresse, et bientôt ils étaient redevenus bons amis. Mais le nuage avait laissé des traces. À partir de ce jour, Polly ne fut plus tout à fait la même, elle mettait moins d’empressement à rejoindre ou servir son compagnon. Elle allait parfois jusqu’à faire taire ses propres envies, jouant contre elle-même l’indifférence lorsque Graham lui proposait gentiment un galop sur son poney favori.

— Maman, avouait le jeune homme, cette petite est la créature la plus bizarre et la plus déconcertante qui soit au monde, mais je crois que je m’ennuierais sans elle.

Lui-même, Graham, ne ressemblait pas aux autres garçons. Il n’était pas tourné tout entier vers l’action, mais se montrait capable de réfléchir à ses heures. On le voyait souvent se plonger dans la lecture d’un livre, choisi presque toujours avec discernement, puis dans une méditation inspirée par cette lecture. Parfois il prenait Polly sur ses genoux et la priait de lire à voix haute un chapitre de la Bible. Polly, sous la conduite de son professeur, faisait de grands progrès en élocution. Cette élocution, lorsqu’elle était soutenue par un passage particulièrement captivant, devenait même tout à fait remarquable.

— Pauvre Jacob, soupirait Polly à la suite de sa lecture, comme il chérissait son fils Joseph. Il l'aimait, dit-elle un jour, il l'aimait, Graham, autant que je vous aime. Si vous veniez à mourir, et elle relut le verset, je refuserais toute consolation et c'est en pleurant que je descendrais vers vous au séjour des morts.

Là-dessus elle prit Graham dans ses petits bras et l'attira contre elle. Le geste me parut d'une témérité folle, car il pouvait provoquer, de la part de qui en était l'objet, un mouvement d'humeur de conséquence désastreuse. Mais contre toute attente, le maître supportait assez bien ces transports passionnés de son élève ; comme émerveillé par l'ardeur qui embrasait l'âme d'une si jeune enfant, il lui souriait alors avec gentillesse.

Mais je n'eus pas le loisir d'étudier très longtemps le caractère de ces deux êtres, car Polly n'était pas à Bretton depuis deux mois qu'une lettre de Mr. Home arriva, annonçant son intention de s'établir sur le continent, chez des parents maternels, et exprimant son désir que sa fille le rejoignît immédiatement.

— Je me demande de quelle manière Polly va accueillir cette nouvelle, me dit Mrs. Bretton en me priant de la lui apprendre.

Polly était assise au salon. À demi cachée par les longs rideaux qui garnissaient la fenêtre, elle avait l'air d'une odalisque. Sa poupée dans ses bras, elle regardait un livre d'images ouvert sur ses genoux.

— Miss Snow, me dit-elle, Candace (c'était le nom de la poupée, ainsi baptisée par Graham parce qu'il lui trouvait un air éthiopien) est endormie et je puis vous expliquer ce livre. C'est un ouvrage merveilleux qui parle de pays si loin de nous qu'il faut voguer des milliers et des milliers de milles pour pouvoir les atteindre. Des hommes sauvages habitent ces contrées, Miss Snow. Ils portent des vêtements différents des nôtres. En vérité, quelques-uns d'entre eux n'en portent presque pas, car il fait extrêmement chaud dans ces pays. Voyez ceux-ci. Ils sont réunis autour d'un missionnaire. Il leur prêche sous un palmier. Et regardez à présent la Grande Muraille de Chine, et cette Chinoise, son pied est plus petit encore que le mien.

Elle tournait et commentait les pages du livre. Je dus admirer le cheval tartare, les os du mammouth – un animal immense, Lucy, immense, grand comme cette pièce, mais pas féroce du tout...

— Polly, interrompis-je, aimeriez-vous voyager ?

— Pas immédiatement, dit-elle après un instant de réflexion, dans vingt ans peut-être, lorsque je serai une dame comme Mrs. Bretton, alors je voyagerai avec Graham. Nous irons en Suisse voir le Mont Blanc. Puis en Amérique du Sud et nous monterons au sommet du Kim-Kim-Borazo.

— Mais aimeriez-vous voyager maintenant, si votre papa était avec vous ?

— Pourquoi, dit-elle après un instant de réflexion, pourquoi me parler de papa alors que je commençais à ne plus penser autant à lui, à être heureuse. Tout est à refaire à présent.

Ses lèvres tremblaient si fort que je me hâtai de lui faire part de la lettre de son père et des ordres qu'elle contenait.

— Maintenant, n'êtes-vous pas heureuse, Polly ?

Elle ne répondit pas, elle me considéra avec des yeux graves tandis que son livre lui échappait des mains.

— N'aimeriez-vous pas aller retrouver votre cher papa ?

— Oui, naturellement.

Mais je ne pus en savoir davantage. Elle courut à Mrs. Bretton, l'interrogea et reçut confirmation de mes nouvelles. Toute la journée on la vit grave et préoccupée. Le soir, lorsque Graham frappa à la porte, elle s'approcha de moi et, arrangeant autour de mon cou le ruban d'un médaillon, elle me chuchota à l'oreille :

— Dites-lui tout à l'heure, dites-lui que je pars.

J'appris la nouvelle à Graham à l'heure du thé, mais le jeune homme ayant un travail urgent à terminer, n'y prêta guère attention.

— Polly nous quitte ? Quel dommage, comme je suis peiné de perdre cette petite souris ! Il faut qu'elle revienne chez nous, maman.

Il avala son thé, s'installa à sa table et se plongea dans l'étude. La « petite souris » rampa jusqu'à ses pieds et s'y étendit, visage contre terre. Elle demeura dans cette position toute la soirée, muette et immobile. Je vis une fois Graham, d'ailleurs ignorant sa présence, la repousser du pied. Elle recula un peu, puis s'empara de ce pied insouciant et se mit à le caresser très doucement. Quand sa nurse l'appela, elle la suivit avec obéissance après nous avoir souhaité bonne nuit d'un ton résigné.

Je me demandai, en allant moi-même me coucher une heure plus tard, dans quel état j'allais la trouver. Mon instinct ne m'avait pas trompée, elle était frileusement perchée sur le bord de son lit, tel un oiseau blanc. Je ne savais comment l'aborder, mais ce fut elle qui parla.

— Je ne peux pas dormir, je ne peux pas, et de cette façon, je ne peux pas vivre !

Je lui demandai ce qui la tourmentait.

— Je suis très, très malheureuse.

— Voulez-vous que j'appelle Mrs. Bretton ?

— Quelle question stupide ! répondit-elle avec agacement ; et en effet, je savais que le seul bruit du pas de ma marraine eût suffi à la faire rentrer sous ses draps immédiatement. Car si elle me témoignait assez d'affection pour donner en ma présence libre cours à ses excentricités, jamais elle ne révélait à Mrs. Bretton le fond de sa nature, elle ne lui offrait que l'image d'une petite fille très docile, mais au caractère impénétrable.

Comme ses yeux brûlants et angoissés interrogeaient douloureusement le vide autour d'elle, j'eus soudain conscience de la cause de son désespoir.

— Voulez-vous de nouveau souhaiter le bonsoir à Graham ? demandai-je.

Elle me tendit ses petits bras et je la descendis, enveloppée d'un châle, au salon. Graham en sortait justement.

— Elle ne peut dormir sans vous avoir revu, dis-je, car elle ne supporte pas la pensée de vous quitter.

— Polly, dit-il en l'attirant à lui avec bonne humeur, alors, Polly, vous soucieriez-vous davantage de moi que de papa à présent ?

— Oui, je m'inquiète de vous, mais vous nullement de moi, murmura-t-elle.

Il l'assura du contraire et, après l'avoir embrassée encore, me la rendit.

Elle n'était pas apaisée et je tentai de lui expliquer, de retour dans ma chambre, qu'un garçon de seize ans comme Graham ne pouvait rendre à une fillette de six ans, et d'une nature plus sensible que la sienne, toute l'affection qu'elle lui portait.

— Mais je l'aime tellement qu'il devrait m'aimer un peu.

— Il le fait, Polly, vous êtes sa préférée.

Cette assurance la calma un peu et je pus la coucher. Mais la bougie éteinte, après un long moment de silence, je revis se dresser dans son berceau le petit fantôme blanc.

— Aimez-vous Graham, Miss Snow ? demanda-t-elle d'une voix menue.

— Oui, je l'aime, un peu.

— Un peu seulement ? L'aimez-vous comme je l'aime ?

— Non, pas autant que vous.

— L'aimez-vous beaucoup ?

— Je vous ai dit que je l'aimais un peu. Pourquoi le chérir tellement, il est plein de défauts.

— C'est vrai ?

— Bien sûr, comme tous les garçons.

— Ils en ont plus que les filles ?

— Certainement. D'ailleurs les gens sages prétendent que personne n'est parfait, qu'il ne faut adorer personne, mais aimer également tout le monde.

— Êtes-vous une sage, Miss Snow ?

— J'essaye d'en être une. Maintenant, dormez !

— Je ne peux pas dormir. N'aurez-vous pas mal ici, dit-elle en posant sa petite main sur sa poitrine, n'aurez-vous pas mal lorsque vous quitterez Graham, cette maison ?

— Polly, pourquoi vous chagriner ainsi, puisque vous allez retrouver votre père ? L'auriez-vous oublié ?

Elle demeura silencieuse.

— Allons, recouchez-vous, dis-je, et essayez de vous endormir.

— Je ne peux pas, mon lit est trop froid.

Elle grelottait et je lui proposai de venir partager ma couche. Contre toute attente, elle vint, glissant sur le tapis avec une légèreté de spectre, se blottir dans mes bras où elle s'assoupit bientôt.

Quelle enfant étrange et fantasque, pensai-je en regardant la petite dormeuse dans le clair de lune et effleurant de mon mouchoir ses paupières brillantes et ses joues humides. Comment pourra-t-elle supporter ces chocs, ces humiliations, ces misères dont les livres nous enseignent qu'ils n'épargnent aucune vie humaine ?

Le lendemain, elle tremblait comme une feuille en nous faisant ses adieux, mais elle n'eut pas un instant de défaillance.

IV

Quelques semaines après le départ de Polly, je quittai Bretton. On supposera qu'après une absence de six mois, j'étais heureuse de retrouver ma famille. Eh bien, je ne contredirai pas une si aimable supposition et permettrai même au lecteur de m'imaginer, durant les huit années qui suivirent, comme une barque abandonnée dans un havre aussi calme qu'un miroir.

Cependant, il y eut aussi des tempêtes. Je me souviens, au cours de nombreux jours et de nombreuses nuits, avoir dû braver la furie d'une mer déchaînée qui finit par engloutir le bateau avec son équipage. Et de ces chagrins, je n'eus personne pour me consoler. Mrs. Bretton ? Il y avait fort longtemps que je ne la voyais plus. Des obstacles soulevés par des tiers, quelques années auparavant, nous avaient empêchées de poursuivre nos relations. D'ailleurs, elle-même avait subi des revers de fortune. Les biens qu'elle gérait au nom de son fils avaient singulièrement diminué de valeur. Graham, appris-je incidemment, exerçait une profession à Londres, et sa mère vivait avec lui. Je ne pouvais donc compter que sur moi-même. Les circonstances m'imposèrent la force et le courage d'accomplir ce dont je ne me croyais pas capable. Ainsi, lorsque Miss Marchmont, une dame célibataire du voisinage, me fit appeler auprès d'elle, j'obéis immédiatement, dans l'espoir qu'elle me procurerait quelque travail.

Miss Marchmont était une riche propriétaire que ses rhumatismes tenaient clouée dans son salon à l'étage supérieur d'une belle résidence. J'avais souvent entendu parler de ses excentricités, mais c'est la première fois que je me trouvais en présence de cette femme au visage tout ridé sous ses cheveux gris, à la mine austère et irritable qui laissait deviner un caractère exigeant. Elle me proposa d'entrer à son service en remplacement de sa dame de compagnie, qui allait se marier, m'avertissant toutefois qu'une vie de claustration avec une vieille personne réclamant beaucoup de soins était pénible à supporter.

Je réfléchis et finis par dire que la tâche, en effet, paraissait au-dessus de mes forces.

— J'avais quelque scrupule à vous la proposer, me répondit-elle. Pensez-vous trouver un emploi qui vous sourie davantage ?

— Je l'espère.

— Si vos espoirs étaient déçus, mon enfant, n'hésitez pas à revenir me voir. Mon offre, précisa-t-elle, tient pour les trois mois à venir.

J'allais lui exprimer ma reconnaissance lorsque son mal la prit soudain. Il ne me restait plus qu'à tenter de la soulager selon les directives qu'elle trouvait la force de me donner, ce que je fis avec une application qui parut la satisfaire, car elle me rappela à son chevet le lendemain et les jours suivants. Ainsi s'établit entre nous une espèce d'intimité qui me la fit connaître sous son jour véritable, à travers ses défauts, ses humeurs, souvent colériques, mais aussi dans la perspective d'un caractère dont j'appris à respecter l'équilibre et la fermeté. J'en vins même à éprouver de l'attachement pour cette infirme, en même temps que je m'accoutumais à vivre en sa compagnie.

Son univers, deux pièces chaudes et closes, devint insensiblement le mien. Je lui avais sacrifié le monde des champs et des bois, des rivières, le monde de la nature, du ciel toujours changeant ; en retour elle offrait à ma curiosité le spectacle d'une créature en lutte constante avec la souffrance, physique et morale, d'une créature qui avait les exigences de sa faiblesse, celle d'un enfant, mais l'autorité, les vertus, les sentiments d'une mère. Et sans doute me serais-je accommodée longtemps de cette vie de privations et de petites peines si le destin n'était venu me chasser à nouveau de ce refuge.

Une nuit de février que soufflait la tempête, j'entendis, hurlée par le vent qui venait de l'est, une espèce de plainte lugubre qui me fit frémir d'angoisse, car ce gémissement de la nature, chaque fois qu'il m'avait été donné de le percevoir, avait toujours été le présage d'un malheur imminent. Vers minuit il cessa brusquement et j'ouvris la fenêtre. Le ciel était de glace noire pailletée d'étoiles.

— Est-ce une belle nuit ? me demanda tout à coup Miss Marchmont qui venait de s'éveiller. Et comme je répondais par l'affirmative, d'un mouvement de la tête :

— J'aime cette nuit qui rend toute ma mémoire transparente, qui ressuscite avec une acuité si extraordinairement vive le miracle de mon passé, cette année d'intense amour que nous avons vécue, Frank, ô mon noble et fidèle ami, cette nuit qui dévide en moi tous les sentiments que nous avons pu

partager, les brèves saisons que nous avons vécues. Ô Frank ! pourquoi, en punition de quel crime, m'as-tu été arraché, vais-je l'apprendre cette nuit qui sème sa clarté jusqu'au fond de mon âme ?

» Non, je ne vois rien, dit-elle, après un instant de silence, je ne vois que ce crépuscule neigeux qui pénétrait par la fenêtre où je m'étais postée pour t'attendre, cette lune d'argent sur la masse sombre des arbustes, dans le parc. Et tout à coup le cheval, ton cheval, Frank, qui arrive au galop. Et plus rien. Une clameur. Frank ! »

— Il était mort ? dis-je involontairement.

— Mourant, mon Frank était mourant. Il eut, lorsque je me penchai sur lui, encore la force de me serrer dans ses bras et de dire à celle qui priait doucement pour lui en le caressant avec amour : « Maria, je meurs au paradis. »

» Cela s'est passé, continua-t-elle, il y a trente ans. Depuis j'ai connu de longues souffrances, des souffrances qui, au lieu de me sanctifier, ont fait de moi une femme égoïste et toute repliée sur son malheur. Vous le voyez vous-même, je pense encore plus à Frank qu'au Créateur de toutes choses. Pourtant ce soir je me sens prête à accepter ce sort contre lequel toute ma vie je me suis révoltée sourdement, prête à épanouir ce cœur que le chagrin avait emprisonné. Lucy je veux que ma vie n'ait pas été inutile jusqu'au bout, je veux que vous soyez heureuse après ma mort. J'y veillerai dès demain. Maintenant, allez vous reposer. N'ayez aucune inquiétude à mon sujet, je me sens bien, je vais m'endormir. »

Je gagnai ma chambre et la nuit s'acheva dans la tranquillité. Au matin, on retrouva Miss Marchmont inerte et froide. Son délire de la veille était le dernier souffle d'une existence rongée par l'affliction.

V

Ma maîtresse décédée, comme je me retrouvais seule et dans l'obligation de chercher une nouvelle situation, ma première pensée fut d'aller demander conseil à mon ancienne nurse devenue intendante d'un grand château situé à quelque deux milles de la maison de Miss Marchmont. En cours de route, sous l'effet exaltant de la brise qui soufflait ce jour-là je conçus peu à peu un projet qui m'eût effrayée en toute autre occasion, celui de quitter cette campagne du centre de l'Angleterre où je me voyais errer comme en un désert pour aller bravement tenter ma chance à Londres.

Mrs. Barret me reçut dans une pièce où elle était occupée à préparer une marmelade d'oranges. Je venais à peine de lui faire part de mes intentions qu'un enfant aux beaux yeux noirs arriva en courant, suivi d'une jeune dame et d'une nurse portant un bébé. Mrs. Leigh, l'heureuse mère de cette petite famille, qui avait été une de mes camarades d'école (j'avais alors dix ans et elle seize), s'adressait en français à sa nurse. Lorsque le groupe fut reparti, quelques instants plus tard, Mrs. Barret m'apprit que beaucoup de familles britanniques engageaient des étrangères pour s'occuper de leur progéniture et qu'il en était de même sur le continent où les jeunes filles anglaises étaient, paraît-il, fort demandées. Je mis ce renseignement dans ma poche, avec l'adresse d'une auberge de la capitale où mes oncles avaient coutume de séjourner autrefois et pris congé de ma bonne vieille amie, après qu'elle m'eut donné quelques ultimes recommandations.

Que le lecteur n'aille pas se méprendre sur les risques et périls de ce voyage à Londres. Il ne représentait guère qu'une cinquantaine de milles à parcourir et mes économies suffiraient amplement à le payer, y compris les frais d'un petit séjour et le retour, si rien ne devait me déterminer à rester là-bas. Je ne partis donc pas à l'aventure, mais en vacances. C'était un matin de février, et j'arrivai à Londres le soir, sous la pluie.

Quand je descendis de la diligence, je fus frappée par l'accent des cochers et des gens qui les entouraient. Comprendrais-je cet anglais qui me hachait les oreilles comme une langue étrangère, et surtout, me ferai-je comprendre

de ceux auxquels je m'adresserais ? Je me sentais perdue, et lorsque je me retrouvai dans une chambre de la vieille auberge dont je possédais l'adresse, j'étais toute disposée à croire que j'y avais été transportée par enchantement, si le contenu de ma bourse ne m'eût révélé que le porteur de ma malle avait dû largement profiter de mon somnambulisme. La femme de chambre qui se présenta m'apparut comme un exemple de la beauté et l'élégance de la ville. Elle me dévisagea avec arrogance, jugeant sans doute à mes modestes vêtements de campagne que je devais être une domestique, mais mes manières l'ayant détrompée sur ce point, elle adopta bientôt à mon égard une attitude mi-condescendante, mi-polie.

Après avoir un peu mangé et m'être réchauffée, je m'assis à côté de mon lit, la tête et les bras abandonnés sur l'oreiller. Je fus tout à coup saisie d'une angoisse indicible. Ma situation m'apparut sous les plus noires et inquiétantes couleurs. Qu'allais-je faire demain, seule, sans amis à qui m'adresser, dans cette cité formidable ? Mais dans le même temps que je ressentais tout l'effroi de mon abandon, une forte et obscure conviction se fit jour à travers les ténèbres. Mieux valait avancer que reculer, si étroit et escarpé que fût le chemin, il me conduirait bien quelque part. Mes prières dites, à l'instant de m'endormir je fus ébranlée soudain par un bourdonnement colossal, qui, répété douze fois, s'acheva sur une longue note tremblante. « Je dors dans l'ombre de l'église Saint-Paul », me dis-je à moi-même.

VI

Le lendemain était le premier jour de mars. À travers le brouillard où le soleil déjà haut tâtonnait, par-dessus les toits, je distinguai une grande masse confuse, de forme arrondie, aussitôt identifiée : le Dôme. À cette vue, je sentis mon âme grandir et mon esprit se pénétrer d'une vigueur nouvelle.

« Combien j'ai eu raison de venir ici », me dis-je en m'habillant à la hâte. Que la présence de ce Londres immense est exaltante comparée à l'obscur décor qui limitait ma vie jusqu'à ce jour !

J'eus avec le garçon qui m'apporta mon petit déjeuner, un homme d'un certain âge, aux cheveux grisonnants, une conversation du meilleur effet, car lorsque je lui dis qu'il avait sans doute connu autrefois mes deux oncles Charles et Wilmot, ses manières à mon égard devinrent infiniment plus courtoises.

La matinée, je la passai tout entière à parcourir la Cité, me mêlant à sa vie remuante, me perdant avec délices dans le dédale de ses rues, éblouie par tout ce qu'elles révélaient à mes yeux et oreilles. Comme mon vagabondage m'avait conduit à la porte de Saint-Paul, je montai au Dôme d'où je découvris Londres, son fleuve, ses ponts, ses églises, l'ancien Westminster, les Verts Jardins du Temple voilés d'une légère brume de printemps... Il était deux heures lorsque harassée et mourant de faim et de soif, je regagnai mon auberge. Jamais repas ne m'avait paru si bon. Après m'être restaurée et reposée, je réfléchis longuement à ce que j'allais entreprendre.

Je n'avais aucune attache, je ne dépendais que de mes propres sentiments et ces sentiments, le contact de Londres les avait singulièrement transformés.

Mes appréhensions de la veille semblaient s'être évanouies. Que pouvais-je craindre ? La souffrance ? N'étais-je pas armée contre elle ? La mort ? La vie, en ne m'épargnant ni la peine ni la souffrance, m'avait appris à la considérer d'un œil tranquille. Et qui donc songerait à me pleurer si je venais à mourir loin de l'Angleterre ?

Je n'avais rien à perdre que mon temps, aussi, le même soir, mon projet était-il mis à exécution. Je me renseignai auprès du garçon de l'heure de départ des paquebots pour un port du continent nommé Boue-Marine, et sur son conseil de ne pas tarder à prendre ma cabine si je voulais m'embarquer par le prochain bateau, je payai ma note et ses services avec une générosité qui le fit légèrement sourire. Il appela un fiacre et ordonna au cocher de me conduire jusqu'à l'embarcadère, recommandation que ce dernier se hâta d'oublier dès qu'il eut touché le prix de sa course, car il me laissa tomber avec armes et bagages au milieu d'une foule de bateliers qui se chamaillaient en jurant d'une façon épouvantable. Je n'étais pas revenue de mon ahurissement que ma malle était soulevée et jetée au fond d'une barque où je ne tardai guère à la rejoindre.

Le fleuve était d'encre. Nous frôlâmes quelques vaisseaux dont les noms m'apparurent à la lueur de notre lanterne : l'Océan, le Phoenix, le Consort. Enfin, après une navigation que je ne pus m'empêcher de comparer à celle des âmes des trépassés sur les flots glacés du Styx, nous atteignîmes le flanc de mon navire : le Vivid.

Le batelier me réclama six shillings.

— C'est beaucoup trop ! m'écriais-je.

— Si vous refusez, je ne vous embarque pas, répondit-il en accompagnant sa menace de quelques jurons.

Penché par-dessus le bastingage du navire, un jeune homme – le steward, appris-je par la suite – nous observait d'un œil amusé. Pour lui éviter le spectacle d'une bataille qu'il voyait venir avec un plaisir évident, je remis à l'homme la somme exigée. J'étais agacée par mon inexpérience qui me faisait toujours distribuer des couronnes là où quelques shillings auraient suffi.

— Vous avez été volée ! fit gouaillusement le steward en m'accueillant à bord.

— Je le sais, répondis-je avec indifférence, et je descendis à l'intérieur.

J'eus encore à essuyer la réflexion insolente d'une femme à la corpulence fastueuse, à laquelle je demandai où se trouvait ma couchette. Elle finit d'ailleurs par me l'indiquer en maugréant, et je m'y allongeai, après avoir enlevé mon chapeau et arrangé mes affaires, avec le sentiment reposant d'avoir remporté une espèce de victoire sur un chemin qui me conduirait...

où donc ? J'étais trop épuisée pour faire des conjectures sur mon avenir et je glissai dans une demi-léthargie.

Toute la nuit il me fallut subir les bavardages entrecoupés de querelles de la stewardesse et de son fils, ce jeune homme que mes démêlés avec le batelier avaient mis en joie. Ce fut d'abord une dispute au sujet d'une lettre de famille que la mère avait écrite pour empêcher un mariage romanesque et imprudent de sa jeune sœur, une certaine Charlotte, missive dont le fils se moqua du mieux qu'il put, à la rage de la matrone qui tonitruait avec une vigueur peu commune. Vers le matin, la conversation porta sur un autre thème, une famille Watson, que la femme se réjouissait de revoir à bord, car à chacune de leurs traversées, ces généreux passagers lui faisaient réaliser une petite fortune.

Le lendemain à l'aube, je pus aisément identifier ces fameux Watson à l'accueil servile et empressé que leur réserva la stewardesse. Ils étaient quatre, deux hommes et deux femmes, qui avaient l'assurance et la désinvolture bruyantes de gens qui ont conscience de leur fortune. Les femmes portaient des toilettes délicates et luxueuses qui ne me paraissaient pas très indiquées pour évoluer sur le pont humide d'un paquebot. Quant aux messieurs, ils étaient de petite taille, gros et aussi laids que vulgaires ; je fus stupéfaite de constater que le plus âgé, le plus gros et le plus laid des deux était le mari de la plus belle et la plus jeune des filles, et plus encore de découvrir que cette dernière, loin d'en paraître affligée, supportait le poids de cette union malheureuse le plus légèrement et gaîment du monde. « Son enjouement, pensai-je, ne peut qu'être dicté par la frénésie du désespoir. » Je venais à peine de faire cette sombre réflexion que, souriante de toute la blancheur de ses dents parfaites, je vis la jeune dame en question s'avancer vers moi, un pliant à la main, et m'en offrir aussitôt très gracieusement la commodité. Sur mon refus courtois, elle s'éloigna en dansant et je me demandai ce qui avait bien pu pousser une créature aussi aimable à épouser un individu qui ressemblait au moins autant à un tonneau de graisse qu'à un homme.

À ce moment j'aperçus un second groupe de passagers, une jeune fille blonde, très jolie, et un monsieur d'un certain âge que je soupçonnai être son père. Ce dernier me considéra un instant, après avoir inspecté du regard les autres personnes à bord, puis échangea quelques mots avec la jeune fille qui me dévisagea à son tour. Elle fit alors une petite moue dédaigneuse, sans

doute pour marquer le peu d'intérêt que lui inspirait ma modeste personne, et détourna la tête. Quelques instants plus tard, son compagnon l'embrassait et regagnait la terre, car le bateau était sur le point d'appareiller.

La jeune passagère parcourut le pont une ou deux fois, jetant un œil morose et dédaigneux sur les plumes, fourrures, soies et velours de la ménagerie Watson, et finit par s'approcher de moi.

— Aimez-vous les voyages en mer ? s'enquit-elle d'un ton nonchalant.

— Mon amour doit subir l'épreuve de l'expérience, répondis-je.

— Je vous envie, car les impressions d'une première traversée sont toujours agréables. Pour ma part, je suis si habituée à la mer que je n'y trouve plus aucun attrait.

— Vous êtes pourtant bien jeune pour être à ce point blasée.

— J'ai dix-sept ans, dit-elle d'un air pincé. Quels gens, et quelles manières ! Elle regardait s'agiter le groupe des Watson. C'est à l'entrepont qu'ils devraient être ! Où allez-vous ? Dans une école ?

— Non.

— Moi, j'y retourne. Oh ! le nombre d'écoles que j'ai pu fréquenter ! Et je suis toujours d'une ignorance crasse. Je parle le français et l'allemand, mais je ne les écris pas très bien, pas plus d'ailleurs que l'anglais. Que voulez-vous, la grammaire, l'orthographe, je n'y mords pas ! Ni à l'histoire, la géographie, l'arithmétique. Tout cela vole comme un nuage hors de portée de ma tête. Je ne suis pas intelligente. Vous, vous l'êtes sans doute. Moi, que suis-je ? Je ne me souviens même pas de ma religion. En quoi diffèrent le catholicisme et le protestantisme ? Je ne saurais le dire. Je me rappelle qu'à Bonn, j'étais luthérienne. Ville charmante ! Avec de si beaux étudiants ! Là-bas, j'étais heureuse.

— Et où êtes-vous à présent ?

— Oh ! À chose... à... Villette.

— Aimez-vous cet endroit ?

— Oui, assez. Les gens du pays sont stupides et vulgaires, mais il s'y trouve de gentilles familles anglaises. Quant à l'école, elle est horrible, mais je me fiche des élèves, des maîtresses comme des professeurs et de leurs leçons. Vous ne m'avez toujours pas dit où vous alliez vous-même.

— Je l’ignore. Où le destin me conduira, où je trouverai à gagner ma vie.

— Vous êtes donc pauvre ! fit-elle, la mine consternée.

— Pauvre comme Job.

— Que c’est déplaisant ! Oh ! vous savez, je suis d’une bonne famille, mais non d’une famille riche. Mon père, capitaine Fanshawe, est officier à demi-solde. C’est mon oncle et parrain de Bassompierre qui se charge de notre éducation, la mienne et celle de mes cinq sœurs. J’ai encore trois frères. Maman et papa s’occupent de nous trouver des maris fortunés. Ma sœur Augusta a épousé un homme qui paraît beaucoup plus âgé que papa, mais il a le grand avantage d’être riche. Elle possède une voiture et une situation solide. Cela vaut mieux que d’avoir à gagner sa vie.

Elle demeura un instant silencieuse, et, dans un bâillement :

— Allez-vous être malade ?

— Et vous ?

— Je sens que je commence de l’être. Vous allez voir comme je vais faire valser cette odieuse stewardesse. Puis elle descendit, bientôt imitée par les autres passagers.

Je demeurai seule sur le pont tout l’après-midi. Le balancement des vagues, le vol des oiseaux de mer, le calme nuageux du ciel, tout cela me plongea dans une délicieuse rêverie où je voyais l’Europe comme un grand paysage immobile tout parsemé de villes aux tours brillant sous la neige, de montagnes aux crêtes dentelées, de bois profonds, de doux pâturages où couraient les veines d’argent des rivières sous un ciel bleu sombre, traversé du nord au sud par une arche d’espérance grandiose, éclatant de couleurs divines...

Mais tout chavira soudain, et me sentant très malade, je descendis à mon tour en tremblant dans la cabine.

La couchette de Miss Fanshawe était près de la mienne et dans l’agitation de cette fin de traversée je subis de sa part une insupportable persécution. La mer devenait mauvaise, le malaise des voyageurs s’accroissait, ma voisine ne cessait de gémir et de s’écrier qu’elle allait mourir. La stewardesse distribuait ses encouragements.

— Patientez, nous touchons au port !

Notre calvaire se termina à mon grand regret, car il me semblait un repos comparé à la nuit menaçante qui m'attendait sur la terre ferme. Qu'allais-je devenir ? Les Watson, Miss Fanshawe étaient enlevés par un flot d'amis et de parents montés à bord pour les saluer. Je me lançai alors à moi-même un appel désespéré, puis je remis à la stewardesse un pourboire qui la rendit des plus aimables, car elle me recommanda à un commissionnaire, lequel me conduisit à l'auberge la plus proche. J'étais abattue, épuisée, je ne demandais qu'à m'étendre, me reposer, oublier quelques heures toute l'hostilité du monde et l'incertitude amère de ma destinée.

VII

Le lendemain matin, ayant recouvré mon courage et mes esprits, je me sentais prête à affronter l'inconnu. Il s'annonça, ma toilette à peine achevée, par un coup violent qui ébranla la porte de ma chambre. « Entrez », dis-je, croyant que c'était la femme de chambre. Mais un homme pénétra dans la pièce et me demanda rudement :

— Vos clefs, miss ! Donnez-les-moi, vous aurez tout à l'heure votre malle.

Il me les arracha quasiment des mains et disparut, me laissant un peu interloquée mais nullement inquiète, car je m'étais rendu compte qu'il appartenait à la douane.

Lorsque je descendis pour déjeuner, je constatai que ce qui m'avait paru la veille une auberge, était en réalité un grand hôtel. L'escalier de marbre était impressionnant (je remarquai que les marches n'étaient pas d'une extrême propreté), de même les dimensions du hall où cet escalier conduisait. Je m'étonnai des proportions et du mobilier extrêmement modestes de la chambrette où j'avais dormi, comparés à tant de monumentale splendeur.

De nombreuses personnes déjeunaient dans la salle à manger. Je m'assis à une petite table dans un coin et jetai un coup d'œil autour de moi. Un sentiment de gêne désagréable m'envahit, car je m'aperçus qu'il n'y avait aucune autre femme dans la salle. Les messieurs d'ailleurs ne paraissaient nullement choqués de ma présence. C'est à peine si quelques-uns d'entre eux levèrent les yeux sur moi, et pour les baisser aussitôt, leur curiosité satisfaite. Ils avaient dû constater : une Anglaise.

Où diriger mes pas, une fois le déjeuner terminé ? Un renseignement de Miss Fanshawe me revint à l'esprit : Je connais une certaine M^{me} Beck, à Villette, qui, il y a deux mois, cherchait une gouvernante anglaise pour surveiller sa progéniture.

Je pris donc place dans la diligence conduisant à Villette. La route que nous suivîmes était désolée. De chaque côté, dans les champs, serpentaient

des canaux, couraient des bordures de saules sous un ciel gris et humide. Mais ce spectacle plutôt déprimant n'avait aucune prise sur mon cœur et je laissais vagabonder mon imagination avec délices.

J'avais espéré que nous atteindrions Villette avant la tombée de la nuit, mais notre marche était si lente à travers le brouillard et la bruine que la banlieue était plongée dans d'épaisses ténèbres lorsque nous y entrâmes. La diligence s'arrêta devant un bureau, les voyageurs en descendirent et se préoccupèrent de récupérer leurs bagages. J'attendis patiemment le moment où surgirait le morceau de ruban vert que j'avais eu la précaution d'attacher à ma malle pour pouvoir la reconnaître plus aisément, mais je vis tous les paquets, valises, caissettes, retirés, et la bâche de toile cirée entièrement soulevée, sans qu'apparût la moindre trace de ma malle. Où avait-elle disparu ?

Je tentai d'interroger le cocher en désignant une malle quelconque pour lui faire comprendre que la mienne ne m'avait pas été restituée, mais il m'entendit de travers, car il s'empara de l'objet indiqué et voulut le hisser à nouveau sur le véhicule.

— Voulez-vous laisser cette malle, elle m'appartient, s'écria alors une voix en bon anglais.

Je respirai de soulagement en entendant les accents de ma patrie. J'expliquai à l'inconnu ma mésaventure et le priai de bien vouloir réclamer mon bien au cocher. Il le fit de bonne grâce, interpellant l'homme avec autorité et rudesse. Puis il se tourna vers moi.

— Ce drôle affirme que sa voiture étant surchargée, il a laissé votre malle à Boue-Marine, avec d'autres colis, et qu'il ramènera toute la cargaison dans son prochain voyage. Vous retrouverez donc votre malle ici demain.

— Merci infiniment, dis-je d'une voix tremblante d'inquiétude.

— Avez-vous des amis dans cette ville ?

— Non. Je ne sais où aller.

Il réfléchit un instant pendant lequel j'eus le loisir d'examiner mon sauveteur. Il était jeune et beau, paraissait de grande taille, avait un air distingué, une façon de s'exprimer, des gestes virils, mais point arrogants.

— Votre argent est-il dans votre malle ? demanda-t-il.

Je répondis par l'affirmative, mais en ajoutant qu'il m'en restait suffisamment sur moi pour pouvoir payer une modeste auberge jusqu'après-demain.

— Dans ce cas, je vais vous donner l'adresse d'une telle auberge, dit-il en l'inscrivant sur un morceau de papier. Pour vous y rendre, il faut tout d'abord longer le boulevard et traverser le parc. Je vais d'ailleurs vous accompagner, car il est dangereux pour une femme de se risquer seule à cette heure dans le parc.

Je le suivis aveuglément dans les ténèbres et le brouillard.

À la sortie du parc, il m'indiqua le chemin qui me restait à faire pour gagner mon auberge et me souhaita bonne nuit.

Je pressai le pas et parvins à une place encadrée de magnifiques maisons que dominait la grande masse confuse d'un palais ou d'une église. À cet endroit, devant un porche, je fus hélée par deux personnages insolents qui se mirent aussitôt à me suivre. Je cherchais avec angoisse les moyens de me débarrasser de ces dangereux importuns, lorsqu'une patrouille rencontrée peu après me rendit ce service. Cependant ma fuite m'avait fait perdre mon chemin, et je fus à deux doigts du désespoir lorsque, errant dans une rue que j'avais cru être la bonne, je n'y trouvai point d'auberge. Qu'allais-je devenir. Une lanterne brillait sur la porte d'une maison devant moi. Je m'approchai et lus l'inscription : « Pensionnat de Demoiselles », et au-dessous : « Madame Beck ».

Je sonnai. Je fis ce geste instinctivement, poussée par une voix qui me disait, couvrant le tumulte de mes pensées : « Voici ton auberge. » Je sonnai et la porte s'ouvrit enfin.

— Puis-je voir M^{me} Beck ? demandai-je.

La bonne, en m'entendant parler anglais, dut se dire que j'étais sans doute une institutrice étrangère venue à propos d'affaires concernant le pensionnat, car elle me fit entrer sans hésitation.

J'attendais depuis un quart d'heure dans un petit salon brillant et froid, les yeux fixés sur une grande porte à battants, surveillant, haletante d'émotion, l'instant où elle s'ouvrirait, lorsqu'une voix à mon oreille me fit sursauter.

— Vous êtes Anglaise ?

Je m'imaginai voir un fantôme, et c'est une petite femme trapue, à l'air maternel, enveloppée d'un peignoir et d'un châle et coiffée d'un élégant bonnet de nuit, que j'aperçus à mes côtés.

La conversation qui suivit fut remarquable. Chacune de nous s'exclamait dans sa propre langue à grand renfort de gestes pour se faire comprendre. Mon interlocutrice dont je ne saisisais pas une parole (et j'ai tout lieu de croire qu'il en était de même pour elle), sentit rapidement que nous n'aboutirions à aucun résultat en nous escrimant de la sorte. Elle sonna pour réclamer de l'aide. Une maîtresse du pensionnat qui passait, ayant reçu une partie de son éducation dans un couvent irlandais, pour connaître parfaitement l'anglais, nous servit d'interprète. Je confessai à cette femme, qui massacrait à plaisir le doux parler d'Albion, le plus simplement que je pus mon histoire, mes malheurs, et le désir et la volonté que j'avais de gagner mon pain en accomplissant toutes les tâches que l'on voudrait bien me confier.

— Il n'y a que les Anglaises pour être si intrépides ! déclara M^{me} Beck. Elle me demanda mon nom, mon âge, en m'inspectant d'un œil où n'entrait aucune sympathie, aucune compassion, un œil grave, avisé, calculateur.

— Bien, revenez me voir demain, dit-elle. Et comme je m'étais écriée que, ne sachant pas où passer la nuit dans cette ville inconnue, je souhaiterais pouvoir rester chez elle et lui donner tout de suite, à défaut de références que je ne possédais point, des preuves de mon savoir-faire et de ma bonne volonté, je la vis réfléchir. À ce moment, le pas d'un homme retentit dans le vestibule.

— Qui est-ce ? fit-elle.

— M. Paul, répondit la maîtresse.

— Il tombe à pic ! Voulez-vous l'appeler, je vous prie.

Je ne saisisais pas un mot de la scène qui se déroulait devant moi, et si je la relate brièvement, c'est qu'on me la traduisit par la suite.

Un petit homme maigre et brun, que M^{me} Beck appelait : mon cousin, fit irruption dans la pièce.

— Que dites-vous de cette jeune fille ? lui demanda M^{me} Beck en me désignant.

Les lunettes du petit homme se dirigèrent sur moi.

— Ce que j'en dis ? fit-il, après m'avoir examinée. Bien des choses.

— Mais encore...

— Elle est étrangère ?

— Anglaise. Elle ne parle pas un mot de français.

— Avez-vous besoin de ses services ?

— Cela se peut. Vous savez que je suis des plus mécontentes de M^{me} Sweeny.

— Dans ce cas, fut sa réponse, après qu'il m'eut encore examinée un instant, je vous conseille de l'engager. Si dans sa nature le bien domine, votre action aura sa récompense. Si je suis trop optimiste, eh bien ! ma cousine, vous aurez quand même accompli une œuvre charitable.

L'avis de cet arbitre incertain de ma destinée fut écouté, car je fus engagée la nuit même.

VIII

Je suivis l'institutrice le long d'un étroit couloir menant à une cuisine très propre mais qui ne ressemblait à aucune de celles que j'avais vues jusqu'à ce jour. Évidemment je ne pouvais guère soupçonner que le gros fourneau tout noir que j'y aperçus remplaçait le four et la cheminée que j'étais surprise de n'y point trouver. L'on me conduisit de là dans une petite pièce, où une cuisinière en jupon court et sabots me servit un étrange repas – viande et sauce inconnues, pommes de terre coupées menu et curieusement assaisonnées – que je dévorai avec appétit.

M^{me} Beck vint me chercher après la prière du soir. Nous traversâmes une série de petits dortoirs qui, à une époque ancienne, avaient servi de cellules aux religieuses, l'oratoire, une salle basse et obscure où pendait contre le mur un Christ blafard, éclairé par deux cierges, pour pénétrer ensuite dans une chambre où je distinguai dans trois petits lits les ombres endormies de trois enfants, et plus loin, à la lueur d'une bougie presque entièrement consumée, assise ou plutôt terrassée par le sommeil, dans un fauteuil près d'une table, une femme à la silhouette grossière, vêtue d'un tablier et d'une robe de soie à rayures criardes. À proximité de cette répugnante créature se dressaient, comme pour ne laisser aucun doute sur son état, une bouteille de whisky et un verre dont le parfum, mêlé à une âcre odeur de fumée, rendait l'atmosphère de la pièce étouffante.

Sans un mot à l'adresse de la dormeuse, sans prendre la peine de l'éveiller, M^{me} Beck me désigna un quatrième lit, me donnant à entendre qu'il serait le mien, puis elle éteignit la bougie, remplacée par une veilleuse, et disparut dans sa chambre par une porte intérieure qu'elle prit soin de laisser entrouverte.

J'ai le sommeil léger. Au milieu de la nuit, je fus réveillée par l'apparition dans la chambre d'un fantôme blanc : Madame en chemise de nuit. Je feignis de dormir. Le fantôme, après s'être penché sur les trois enfants, s'approcha de ma couche, et je le sentis qui m'examinait longuement. Mon bonnet de nuit fut légèrement déplacé, un léger souffle effleura mes cheveux, mon

visage, ma main que je tenais posée sur la couverture. Puis l'inspection fut poussée un peu plus loin, ce qui me permit d'ouvrir un œil. Mes vêtements étaient l'objet d'un examen tout aussi minutieux. La poche de ma robe fut retournée délicatement, et le contenu : mon porte-monnaie, mon carnet aide-mémoire, un trousseau de clefs de ma malle, de mon coffret à lettres et de ma boîte à ouvrage, étudié avec soin. Ces clefs furent même emportées par le fantôme dans sa chambre et rapportées, je pus l'observer en me soulevant sur un coude, seulement après qu'elles eurent déposé leur empreinte sur de la cire.

Les conclusions de cette enquête menée avec ordre et décence étaient impossibles à deviner, mais ce que je lus cependant sur le visage de ma maîtresse jusqu'alors impassible comme un visage de pierre, ce fut, lorsqu'elle se retourna sur le seuil pour contempler l'ivrogne qui ronflait bruyamment dans son fauteuil, la condamnation irrévocable de Mrs. Sweeny.

Quand Mrs. Sweeny apprit le lendemain que j'étais là pour la remplacer, elle passa de l'ahurissement le plus total – car jusqu'à ce jour M^{me} Beck, peut-être impressionnée par les allures étranges de sa gouvernante, par la légende de son passé entretenue grâce au déploiement d'une garde-robe fastueuse dont la pièce la plus rare, mais non la moins suspecte, était un cachemire de l'Inde dont elle drapait théâtralement ses épaules, ne lui avait jamais reproché son désordre et son intempérance – à la fureur la plus éclatante. M^{me} Beck ne perdit pas un instant son sang-froid, et je m'efforçai de l'imiter. Comme la tempête persistait, elle fit quérir un agent de police qui enleva Mrs. Sweeny et ses effets. Après quoi elle ordonna de faire disparaître toutes traces de ce personnage dans la maison. La chambre des enfants fut aérée, purifiée, nettoyée de fond en comble.

L'heure du petit déjeuner n'avait pas sonné que toutes ces opérations étaient terminées.

Ces événements et les événements de la nuit précédente n'étaient pas sans avoir apporté quelques éclaircissements sur le caractère et la nature de ma nouvelle maîtresse. Au physique, c'était une femme de taille plutôt petite et corpulente, mais gracieuse. Le teint frais et sanguin. Les yeux bleus, le regard calme. Les lèvres minces, un peu cruelles. Le front élevé, les traits relativement sévères. Un visage pas très sensible, mais qui exprimait de l'intelligence et aussi une certaine bienveillance.

M^{me} Beck exerçait son autorité de directrice avec douceur. Jamais elle n'adressait de reproches et de réprimandes aux professeurs et aux maîtresses de son établissement, ou à son personnel en général. Lorsque quelqu'un ne lui donnait pas satisfaction, elle le faisait remplacer. Cette petite femme qui administrait une maison abritant plus d'une centaine d'élèves externes et environ vingt internes, avec quatre maîtresses, huit professeurs et six domestiques, sans jamais paraître le moins du monde écrasée par l'énormité de la tâche, avait une méthode infailible pour s'assurer la domination complète de son royaume, une méthode qui peut être définie par ces deux mots : surveillance, espionnage. Nous avons vu plus haut jusqu'où elle pouvait pousser ses investigations, cependant il serait injuste de prétendre qu'elle ne fût pas honnête. Je dirais même qu'elle aimait l'honnêteté et qu'elle s'y conformait, dans la mesure où cette vertu ne s'opposait pas à ses intérêts. Pour elle, la fin justifiait les moyens et cette fin était le bon fonctionnement de l'établissement, le bien-être moral et physique des élèves auxquelles elle s'ingéniait à rendre la vie agréable, le travail facile, accordant beaucoup de temps au sommeil, au repos, à la toilette, à l'habillement, à la nourriture, aux distractions. Quant aux moyens, si peu reluisants qu'ils fussent, Modeste-Maria Beck, née Kint, n'hésitait jamais à les utiliser si les circonstances l'exigeaient. Elle s'était pour cela constitué un actif service d'espionnage, de mouchardage, qui lui rapportait fidèlement tout ce qui avait pu échapper à son implacable contrôle. En réalité Madame me semblait réunir toutes les qualités qui font un grand chef d'État : bienveillance rationnelle, générosité, libéralité extrêmes à l'égard de la collectivité, profonde indifférence aux problèmes ou aux chagrins individuels, amour de la justice et de l'ordre, sagesse, vigilance à toute épreuve, absence de passions, insensibilité manifestée même à l'endroit de ses proches, discrétion, ruse jusqu'à la perfidie, singulière conscience des possibilités, des vertus comme des défauts du personnel placé sous ses ordres, sens des réalités, équilibre, mesure, etc.

Les élèves ne trouvaient pas à se plaindre d'un gouverneur toujours au courant de leurs besoins et attentif à leur accorder le plus de satisfaction possible. Le programme des leçons était aussi léger que varié, l'enseignement très souple et point fatigant, les occasions de se distraire nombreuses.

Moi-même je n'avais qu'à me louer d'une telle maîtresse. J'avais charge de ses enfants et m'efforçais de les instruire et divertir de mon mieux. Mes

instants de liberté, je les passais à améliorer mon français et je dois dire que depuis le jour de mon arrivée à la rue Fossette, j'avais réalisé suffisamment de progrès dans cette langue pour pouvoir m'y exprimer fort honorablement.

M^{me} Beck ne m'avait jamais fait d'observations ni de louanges sur la manière dont je m'acquittais de mes fonctions. Un jour cependant qu'elle assistait sans mot dire à une leçon d'anglais que je donnais à sa fille aînée, Désirée, m'appliquant à lui faire lire un petit essai de Mrs. Barbault et à le lui faire traduire pour m'assurer qu'elle en avait compris le sens, je l'entendis m'interrompre :

— Miss, vous m'aviez caché que vous étiez gouvernante en Angleterre ! Et comme je me défendais contre une telle accusation :

— C'est donc là votre premier essai d'enseignement ?

— Oui, madame.

— Bien.

Elle ne m'en dit pas davantage ce jour-là, mais les suivants, je me sentis surveillée, espionnée, comme je ne l'avais encore jamais été. J'eus enfin l'explication de cette recrudescence d'attention à mon égard.

Un matin, elle vint brusquement me dire que Mr. Wilson, le professeur d'anglais, malade, sans doute, n'était pas venu à son cours, que les élèves attendaient en classe et qu'il n'y avait personne pour leur donner la leçon.

— Verriez-vous une objection à leur faire une courte dictée pour qu'elles ne puissent dire qu'elles ont manqué leur leçon d'anglais ?

J'en tombais des nues.

— Mais, madame, m'écriai-je, il y a soixante élèves dans cette division !

— La belle affaire ! Ne vous sentez-vous pas capable de leur tenir tête ?

Déjà je me préparais à me retirer lâchement dans ma coquille, comme un escargot. Car, s'il n'en avait tenu qu'à moi, j'aurais continué sans doute pendant vingt ans à apprendre l'alphabet à des enfants, tâche, certes, entièrement dépourvue d'intérêt, mais qui avait du moins l'incomparable avantage de convenir à mon indolence naturelle et pour tout dire à ma peur des responsabilités. Mais le regard de ma maîtresse plongeait durement dans le mien, me faisant ressentir toute la honte de ma faiblesse, de ma

pusillanimité, me chassant hors de moi-même, me narguant, m'échauffant, me forçant à relever le défi...

— Voulez-vous avancer ou reculer ?

Nous étions devant la grande porte à battants. J'esquissai un geste.

— Vous êtes peut-être trop nerveuse, reprit la voix, du même ton sarcastique.

— Je me sens comme cette pierre, répliquai-je en frappant les dalles du pied.

— Je vous préviens que ce ne sont pas des jeunes filles anglaises tranquilles et convenables qui vous attendent, mais une horde de Labassecouriennes toujours prêtes à renverser les professeurs trop timides.

— Je le sais, dis-je, je sais que Miss Turner fut la victime de leurs persécutions. Mais je n'ai pas l'intention de subir le même sort.

Me voyant ainsi déterminée, elle ouvrit la porte et je la suivis dans la salle de classe. Il existait trois divisions. La deuxième où je devais officier était de beaucoup la plus nombreuse et la plus turbulente. Un regard sur l'assemblée, pendant que M^{me} Beck prononçait quelques mots de présentation, m'indiqua les positions, l'état d'esprit et les intentions de l'ennemi. L'ennemi, car ces demoiselles aux yeux pleins d'insolence, aux fronts de marbre, à la mine orageuse, n'étaient rien moins que décidées à me faire mordre la poussière à la première occasion. Trois d'entre elles, M^{lles} Blanche, Virginie et Angélique, ouvrirent le feu par des chuchotements et des ricanements qui grossirent bientôt en murmures et en éclats de rire bruyants. Il était clair qu'elles n'allaient pas se laisser imposer une petite bonne d'enfants comme professeur d'anglais.

Je me trouvais dans une situation d'autant plus vulnérable que je ne pouvais me défendre dans ma propre langue. M'étant approchée de l'aînée de ces meneuses, M^{lle} Blanche de Melcy, qui était aussi la plus belle et la plus perverse, je lui arrachai des mains son cahier, remontai lentement sur l'estrade et, après avoir lu à haute voix une composition qui me parut stupide, ostensiblement, j'en déchirai en deux la page couverte de taches.

Au vacarme succéda le silence. Mais il n'était cependant pas unanime, une jeune fille, au fond de la salle, s'efforçant de détruire l'effet de mon geste sur ses compagnes. Je la regardai. Visage pâle, cheveux sombres comme la

nuît, elle avait des yeux noirs qui lançaient des éclairs. Elle était dressée près d'une porte donnant sur un cabinet où l'on rangeait les livres. Il me fallait combiner une attaque par surprise car je ne pouvais espérer la vaincre autrement. Je me dirigeai donc insensiblement de son côté en prenant un air aussi indifférent que possible. Parvenue à sa hauteur, en moins de temps qu'il ne faut pour le dire, j'ouvris la porte du cabinet, l'y poussai, refermai la porte sur elle et mis la clef dans ma poche.

Dolorès, c'était le nom de ma prisonnière, avait un caractère violent à la fois haï et redouté de ses camarades, aussi ma victoire fut-elle saluée par de nombreux sourires.

Revenue sur l'estrade, je réclamai le silence et commençai à dicter comme si rien n'était venu troubler l'ordre de ma leçon.

— Bien, me dit M^{me} Beck qui l'avait suivie par le trou d'une serrure, ça ira.

À partir de ce jour, je cessai d'être gouvernante d'enfants pour devenir professeur d'anglais. Mes appointements furent augmentés, mais on tira de moi le travail de trois Mr. Wilson et à moitié prix.

IX

L'enseignement ne me laissait guère de loisirs, mais aussi n'avais-je pas le sentiment désagréable de perdre mon temps ou de m'encroûter. Un champ d'expérience illimité s'étendait devant moi. Villette est une cité cosmopolite et des jeunes filles de toutes conditions et de toutes nations fréquentaient notre établissement. Elles y étaient traitées sur un pied d'égalité et un spectateur étranger n'eût pas su toujours deviner lesquelles de ces jeunes filles étaient nobles, lesquelles plébéiennes, car les différences de naissance ou de fortune pouvaient n'apparaître point clairement dans les manières, encore que les premières les avaient volontiers insolentes et perfides, les secondes généralement plus courtoises et moins subtilement hypocrites.

L'hypocrisie, le mensonge, aucune âme de la maison de M^{me} Beck n'était exempte de ces défauts. Les élèves mentaient, le personnel mentait, et la directrice elle-même. Le prêtre qui chaque mois recevait la confession de ce péché l'absolvait de bonne grâce, car à ses yeux ce n'était qu'une faute vénielle comparée au crime de manquer une messe ou de lire un chapitre de roman, et une simple pénitence après un léger repentir suffisait à l'expier.

Je voyais les choses autrement et je commis un jour l'erreur de déclarer à mes élèves, au cours d'une conversation, que je considérais la fausseté comme plus grave que le manquement d'un office divin. On avait formé ces jeunes filles à rapporter tout ce que pouvaient leur dire leurs professeurs protestants. Désormais nos relations subirent un changement. Celles qui recherchaient volontiers ma compagnie entre les leçons se mirent à l'éviter, et je me sentis l'objet d'une surveillance plus étroite des espions de Madame. Un jour même, une pensionnaire à qui j'avais rendu un petit service me fit un aveu qui ne me laissa plus aucun doute sur mon avenir spirituel :

- Mademoiselle, qu'il est dommage que vous soyez protestante !
- Et pourquoi donc, Isabelle ? répondis-je.
- Parce que, une fois morte, vous brûlerez en enfer.
- Vous en êtes sûre ?

— Certainement, le prêtre me l’a dit ! Et, naïvement, elle ajouta : Pour assurer votre salut éternel, on ferait bien de vous brûler toute vive ici-bas.

Je souris. Il était inutile de répondre autrement.

J’ai omis de dire que j’avais retrouvé à Villette un personnage déjà connu du lecteur, Miss Ginevra Fanshawe. Cette jeune demoiselle devait avoir un bon sang dans les veines, car aucune duchesse ne fut plus superbement nonchalante qu’elle. Rien ne pouvait l’étonner ou l’émouvoir. Étrangère à la sympathie ou à l’antipathie, à l’amour comme à la haine, inaccessible à la curiosité, elle ne suivait que la pente de son monstrueux égoïsme. Vainement, car très vite elle avait fait de moi sa confidente, je tentai de la guérir de cette habitude de se plaindre de tout et de rien, de son entourage, de l’école ennuyeuse, de la nourriture qu’elle ne trouvait jamais à son goût, de l’insupportable travail de l’aiguille (elle m’apportait son linge et ses bas en monceaux pour que je les raccommodasse), de ses disputes avec ses compagnes, des élèves et professeurs qu’elle méprisait parce qu’étrangers. Elle répondait par des larmes et des crises de nerfs à mes semonces et mes refus d’obéir à ses moindres caprices.

Elle passait tous ses dimanches chez des amis qui résidaient en ville et prenait à ces visites un plaisir dont elle finit par m’avouer la véritable cause : son charme et sa beauté avaient fait une victime.

— Une victime, dis-je, mais vous ne l’aimez donc pas vous-même ?

— Que vous êtes nigaude ! Croyez-vous que je veuille me marier à mon âge ? Je me borne à encourager furieusement sa passion.

— Mais vous allez le rendre très malheureux !

— J’y compte bien. Je serais des plus désappointées s’il n’en allait pas ainsi.

Elle appelait son soupirant « Isidore » (elle ne trouvait pas le prénom du jeune homme à son goût), mais lorsque je l’interrogeai sur ce monsieur qui se mourait d’amour pour elle, je dus me contenter d’une description des plus vagues, de phrases comme : Mrs. Cholmondeley le considère comme très intelligent, ou encore : il est plutôt bel homme que joli garçon. Néanmoins, certaines allusions aux hommages reçus m’inclinèrent à penser que M. Isidore était un homme plein de respect et de délicatesse, et je déclarai à

notre effrontée coquette qu'elle était indigne d'un tel prétendant. Elle prit ma remarque comme un compliment et s'éloigna en riant et dansant.

La musique, le chant, la danse étaient les seules études que Miss Ginevra Fanshawe pratiquât avec ardeur. Elle se moquait éperdument des autres leçons et passait la plus grande partie de son temps en visite ou à chercher la solution des problèmes que lui posaient ses obligations mondaines. Elle, si paresseuse pour toute autre question, se jouait de ces difficultés avec une agilité d'esprit incomparable. Ainsi, elle trouvait toujours le moyen de se procurer les toilettes nécessaires à ses sorties en exploitant la générosité d'autrui de la manière les plus éhontée.

Un jour qu'elle se préparait à se rendre à une grande réception, elle ne put résister à l'envie de me faire admirer sa dernière acquisition, une robe luxueuse, d'un goût parfait et qui seyait admirablement à son genre de beauté, à la finesse de sa taille et la douceur et la délicatesse de sa peau.

— Je suis curieuse de connaître la source d'une telle magnificence, observai-je, car je savais que Mrs. Cholmondeley, après d'innombrables cadeaux, avait fini par se lasser des exigences de sa protégée et que celle-ci recevait trop peu d'argent pour pouvoir se payer l'ombre de cette splendeur.

Elle, qui d'habitude ne me faisait aucun mystère des largesses dont elle avait pu bénéficier, observa un silence malicieux et plein de sous-entendus.

— Ce n'est pas M. de Bassompierre ?

— Non, mon oncle n'y est pour rien.

— Mrs. Cholmondeley ?

— Vous savez bien que cette vieille avare refuse maintenant de me donner la moindre babiole. Non, puisque vous voulez le savoir, la robe n'est pas payée, mais mon oncle réglera la facture, il est assez riche pour cela. Quant aux bijoux, soyez sans crainte, je ne me suis pas endettée, quelqu'un de gentil me les a offerts et je les ai acceptés comme un petit hommage rendu à mes charmes. Vous auriez dû le voir ! Il rougissait, tellement il avait peur de mon refus.

— Je vois, Miss Fanshawe. J'en conclus que M. Isidore est le donateur. En vérité vous agissez très mal, à moins toutefois que vous n'ayez l'excuse de songer sérieusement à épouser ce jeune homme.

— Mais il n'en est pas plus question aujourd'hui qu'hier. M. Isidore m'a entendu tout à fait par hasard, je vous le jure, me plaindre de mon dénuement et il a voulu me faire plaisir en m'offrant ces quelques parures et je lui ai fait le plus grand plaisir en les acceptant. Mais il m'est impossible de l'aimer. Tout le monde le trouve beau et spirituel, cependant moi, il m'ennuie. L'autre nuit, j'ai dansé avec un jeune officier que j'aime mille fois mieux que lui. Vous me jugez sotte, coquette, ignorante, légère. Oui, je suis tout cela et il faut me prendre comme je suis. Je crois que ce qui m'agace en M. Isidore, c'est qu'il est sentimental et romantique et s'obstine à me parer de vertus que je n'ai jamais eues, que je n'aurai jamais.

— Dans ce cas, le mieux que vous ayez à faire est de lui rendre les bijoux.

— Les lui rendre ! Mais il doit s'estimer très heureux de me voir les porter. Ça le flatte, car il n'est qu'un sale bourgeois. Le colonel Alfred de Hamal me convient beaucoup mieux. Avec lui, vivent les joies et les plaisirs ! À bas les grandes passions et les vertus sévères ! Que voulez-vous, j'aime trop les beaux fats et les jolis fripons pour jamais songer à devenir la femme d'un bourgeois.

X

Le comportement de M^{me} Beck envers ses enfants était celui-là même qu'elle adoptait à l'égard de son entourage. Elle prenait soin de leurs intérêts, de leur bien-être physique, s'interrogeait à l'occasion sur ce qu'elle appelait leur avenir, mais ne se laissait jamais aller à ces élans de tendresse auxquels peu de mères résistent lorsqu'elles voient s'approcher d'elles à pas vacillants leur marmot en quête d'une caresse, d'un baiser ou d'un mot d'amour.

Lorsque son plus jeune enfant se jetait ainsi dans ses jupes, elle se contentait d'amortir l'attaque d'un petit geste de la main, et, après avoir supporté patiemment sa présence à ses côtés pendant un instant, de le reconduire à sa nurse.

Son attitude envers sa fille aînée observait la même distance. Elle traitait de poison ou de petite peste cette enfant terrible dont le souci majeur était de faire enrager les domestiques en mettant la maison à feu et à sang de la cave au grenier et pillant tout sur son passage. Le récit de ces horreurs, écouté avec une sérénité sans égale, amenait invariablement sur ses lèvres cette observation : Désirée a besoin d'une surveillance toute particulière.

Cette surveillance, elle l'exerçait souvent elle-même, mais sans résultat, car la fille ressemblait trop à la mère pour que celle-ci songeât à corriger la coupable en la confrontant avec ses vices ou en lui démontrant tout le mal qu'il y avait à mentir ou à voler.

L'autre enfant, Fifine, était le portrait, disait-on, de son père défunt. C'était une petite âme joyeuse, honnête et passionnée, et d'une folle témérité. Un jour, elle s'avisa de se laisser dégringoler d'un perron de pierre très abrupt. Madame, qui l'avait entendue tomber, sortit de la salle à manger pour la ramasser et constata sans s'émouvoir le moins du monde que l'enfant s'était cassé le bras. Elle fit demander le D^r Pillule, le médecin de la famille, mais comme il se trouvait absent ce jour-là, nous eûmes la visite de son remplaçant. Le jeune chirurgien s'approcha du lit de Fifine qui redoubla ses

cris en le voyant, hurlant dans son mauvais anglais : « Je veux le D^r Pillule ! »

— Le D^r Pillule est mon ami, répondit l'étranger dans un anglais très pur, mais il est retenu à trois lieues d'ici et je viens à sa place.

Il gagna la confiance de la petite malade en lui donnant une sucrerie, car elle était très gourmande, et en lui en promettant d'autres une fois l'opération terminée. Ayant besoin d'aide, il sollicita celle de la cuisinière, mais elle s'enfuit aussitôt, suivie de la concierge et de la nurse. Je me résignai à avancer le bras, mais fus devancée en cela par M^{me} Beck, et c'est elle que le docteur choisit, car sa main était ferme, tandis que la mienne tremblait.

— Merci, madame, dit l'opérateur, lorsqu'il eut terminé. Le sang-froid vaut mieux que mille élans de sensibilité déplacée.

On ne pouvait faire à ma maîtresse de plus beau compliment. Je remarquai que le D^r John (c'est ainsi qu'il s'était présenté à Fifine, et c'est ainsi que nous l'appelâmes désormais), quoique parlant fort bien le français, s'exprimait encore mieux en anglais. Il avait d'ailleurs le teint, les yeux et la silhouette d'un insulaire. À considérer plus attentivement sa haute taille, son visage fin et expressif, son sourire ironique sur sa bouche et dans ses yeux, je fus frappée de sa ressemblance avec le gentleman qui m'avait aidée si obligeamment dans l'affaire de ma malle perdue, le soir de mon arrivée à Villette. Je reconnaissais sa démarche tandis qu'il se dirigeait vers la porte en bavardant gaîment avec M^{me} Beck, je reconnaissais sa voix...

On aurait pu s'attendre à ce que cette première visite du jeune D^r John fût aussi la dernière. Mais le destin en décida autrement.

Le respectable D^r Pillule, retenu au chevet d'un riche hypocondriaque dans l'antique cité universitaire de Bouquin-Moisi, devait rester absent quelques semaines encore, aussi les visites de son remplaçant ne s'interrompirent-elles point.

Elles continuèrent même après la guérison de Fifine, car à peine était-elle rétablie que sa sœur Désirée se prétendait souffrante. Les attentions dont on est l'objet dans une chambre de malade n'avaient pas échappé à ce petit génie de la simulation et elle résolut d'en bénéficier à son tour. Ce qui me surprit, ce n'est pas de voir la mère se soumettre complaisamment au jeu de sa fille, mais de voir le médecin accepter avec une égale facilité de jouer son rôle

dans cette comédie. Désirée mangeait comme quatre, construisait des tentes au milieu de son lit où, quand elle ne se livrait pas à toutes les espiègleries qui lui passaient par la tête, elle se prélassait comme un pacha. Bref, ses airs de malade, lorsque venait sa mère, ou le docteur, ne trompaient personne. Le D^r John griffonnait des ordonnances inoffensives, puis lançait à M^{me} Beck un regard malicieux qu'elle recevait avec bonne humeur et prenait congé pour revenir le lendemain.

Je me demandais souvent ce qui pouvait l'attirer et le retenir – quel charme, quel sortilège ? – dans ce couvent de la rue Fossette. Je me surprénais à l'observer à la dérobée. À quoi rêvait-il, pourquoi souriait-il, lorsqu'il se promenait dans le jardin en attendant Madame ?

Un jour que je le contemplais – il était assis et le soleil, en transfigurant son image, me la faisait apparaître comme une force éclatante et dangereuse, sous les traits mystérieux de cette idole devant laquelle se prosternait le roi Nabuchodonosor – il dut sentir mon regard fixé aveuglément sur lui, car il me dit en se retournant brusquement :

— Mademoiselle ne m'épargne point. Comme je n'ai pas la vanité de penser que mes pauvres mérites puissent retenir son attention, j'aimerais savoir lequel de mes défauts la fascine à ce point ?

Je demeurai interdite un instant. Mais ce sentiment de confusion n'était pas désagréable, je dirai même que j'éprouvai une espèce de plaisir bizarre à ne pas répondre, à ne pas me disculper, ce que j'aurais pu faire aisément, à laisser le D^r John supposer ce qu'il lui plairait de supposer. Car il existe une disposition perverse de l'esprit qui se trouve plutôt calmée qu'irritée par une fausse interprétation. Un honnête homme peut ressentir une secrète jouissance à être pris, par hasard, pour un criminel.

XI

C'était l'été, et il très faisait chaud. La cadette des filles de M^{me} Beck ayant contracté une mauvaise fièvre, ses sœurs furent envoyées chez leur grand'mère à la campagne. Le D^r Pillule était de retour depuis une semaine, mais Madame n'avait eu aucune peine à persuader son jeune rival de continuer ses visites. Elle poussa même la hardiesse jusqu'à introduire le jeune médecin à l'école, quelques pensionnaires présentant les mêmes symptômes de maladie que la petite Georgette.

En ce pays de couvents et de confessionnaux, l'on peut penser que la présence du D^r John dans un pensionnat de demoiselles fut très mal interprétée. Les bavardages devinrent vite menaçants. Il y allait de la réputation de l'école. Mais M^{me} Beck n'était pas femme à battre en retraite. Les parents murmuraient ? Elle reçut les parents. Que d'histoires au sujet de ce pauvre D^r John ! Un homme qui était la bonté même, que ses enfants adoraient au point qu'ils préféreraient mourir plutôt que de se laisser soigner par un autre que lui ! N'était-il pas naturel, n'était-il pas logique que la confiance qu'elle avait en lui pour ses chers enfants, elle l'eût également pour ses pensionnaires ?

Ce discours enjoué, empreint de bon sens et de franche cordialité, retourna les esprits. Tout le monde dut convenir que Madame était une mère pour ses élèves, et les louanges des jeunes malades à l'adresse de leur nouveau médecin vinrent encore renforcer cette conviction.

Je dois avouer que je ne comprenais pas pourquoi M^{me} Beck avait ainsi obstinément risqué ses intérêts en faveur du D^r John. Certes je n'ignorais pas les rumeurs qui circulaient à ce propos dans la maison. Élèves et professeurs, et même les domestiques, prétendaient qu'elle allait l'épouser et il faut admettre que les apparences ne contredisaient pas ces suppositions.

Madame ne manquait aucune visite de son protégé et elle ne cachait pas non plus la joie qu'elle avait à l'accueillir. Elle s'était mise à accorder à sa toilette une attention particulière, renonçant à son habituel négligé – peignoir,

bonnet de nuit, châle et pantoufles – pour une robe de soie et des brodequins qui lui seyaient à ravir. Étant de ces femmes qui ne vieillissent jamais, l'on n'était pas frappé en la voyant s'avancer, souriante et aimable, aux côtés du D^r John, de la différence d'âge (elle était son aînée d'environ quatorze ans) qui séparait ces deux êtres.

J'en étais donc à me demander si les prédictions que j'entendais faire autour de moi allaient se réaliser, quand un petit incident vint tout remettre en question.

Un matin que je guettais impatiemment l'arrivée du médecin, car la petite Georgette, en proie à un fort accès de fièvre, ne cessait de crier et de gémir, je fus très étonnée, après avoir entendu le bruit de sa voix à la porte d'entrée, de ne pas le voir paraître. J'attendis une dizaine de minutes, puis, émue par les plaintes de l'enfant, je descendis à sa recherche. Le couloir était vide et les pièces donnant sur le couloir étaient ou silencieuses ou occupées par des élèves. J'allais renoncer à mes investigations, quand de la loge de la concierge échappa un rire aigu, à quoi répondit une voix d'homme qui m'était familière. Cette voix était doucement suppliante. L'instant d'après, je vis le D^r John quitter la loge en coup de vent, l'œil brillant et le visage échauffé par une expression de vive contrariété.

Qui pouvait l'avoir mis dans une telle agitation ? Madame se trouvait chez elle, et d'ailleurs la pièce d'où il venait de sortir ne servait guère qu'à l'usage de la concierge, Rosine Matou, une jolie grisette, mais volage, coquette et vaniteuse. J'en étais là de mes réflexions quand une joyeuse chanson française, résonnant à l'intérieur de la loge, arracha les derniers voiles du mystère. Rosine ! C'était donc elle ! Par la porte entrebâillée, je la vis assise devant sa table dans une élégante robe de jaconas rose. Elle cousait tranquillement au soleil, en compagnie de quelques poissons rouges qui tournoyaient dans un bocal et de quelques fleurs en pots.

Lorsque j'entrai dans la chambre de la petite malade, celle-ci reposait doucement dans son berceau, soulagée. Madame bavardait avec le D^r John. Elle s'inquiétait de sa mauvaise mine et m'en prit à témoin :

— Qu'en pensez-vous, Miss Lucie ? Ne trouvez-vous pas que le docteur a maigri ? Voyez comme il est pâle.

— Oui, répondis-je, il semble malade. Mais peut-être n'est-ce dû qu'à une cause passagère. Le docteur a pu se sentir contrarié ou tourmenté.

Georgette m'ayant réclamé un verre d'eau sucrée, je ne pus mesurer l'effet de mes paroles. J'eus l'impression qu'il allait faire une remarque, mais réflexion faite, il se tut.

Après son départ, Madame se laissa choir sur la chaise qu'il venait de quitter. Toute animation, toute amabilité disparurent de son visage. L'abattement l'avait comme pétrifié. J'entendis un soupir, puis elle se leva et se pencha quelques instants sur le miroir d'une coiffeuse. Je la vis alors arracher un cheveu blanc de ses tresses qu'elle avait brunes comme les noix, suivre d'un doigt hésitant les contours de son visage, puis se détourner brusquement de son reflet, triste et désappointée. Je me sentais pleine de pitié pour cette femme qui se réveillait douloureusement du rêve où elle s'était abîmée dans un moment de faiblesse et d'égarement.

Après son départ, je pensai à Rosine. Je pensai à elle toute la journée, et trouvai mille prétextes pour me rendre devant sa loge afin de contempler ses charmes et de percer le secret de leur influence. Elle était jeune, elle était jolie et joliment vêtue, trois avantages suffisants, j'imagine, pour troubler l'âme d'un jeune médecin jusqu'à la rendre malade d'anxiété.

Je ne terminerai pas ce chapitre sans avoir évoqué le courage avec lequel Madame supporta sa désillusion. Certes, le bon sens chez elle équilibrait les sentiments. De même les responsabilités de sa profession pouvaient la distraire de son chagrin. Il n'en demeure pas moins qu'elle eut un difficile combat à soutenir contre un Apollon des plus séduisants et qu'elle en sortit victorieuse et grandie à mes yeux.

XII

Par les matins ou les soirs d'été, j'aimais à me recueillir dans le vieux jardin qui s'étendait derrière la maison de la rue Fossette. La légende disait que sous un poirier rabougri dont les racines s'agrippaient à une dalle noire, une jeune fille avait autrefois été enterrée vive à la suite d'un péché commis contre ses vœux, et il se trouvait encore quelques esprits craintifs à Villette pour prétendre que dans les nuits de clair de lune, sa robe noire et son voile blanc hantaient les bosquets du jardin. Mais ce n'est pas le fantôme de la nonne qui m'attirait en ces lieux à l'heure du crépuscule. J'y venais goûter la solitude paisible et le silence que la journée m'avait refusés.

Une allée de ce jardin avait ma préférence. On l'appelait : « l'allée défendue », car elle longeait le mur du collège avoisinant, et il était interdit aux élèves, sous peine d'une sanction des plus rigoureuses, de s'y promener. Les professeurs pouvaient naturellement s'y rendre, cependant ils n'abusaient guère de cette liberté, car le sentier très étroit disparaissait sous un toit d'arbustes en broussaille de mine peu hospitalière, surtout à la tombée de la nuit. Mais cela même qui écartait les autres, me séduisait, et passé la crainte de paraître singulière, je pris peu à peu l'habitude de venir m'asseoir sur le banc qui meublait le fond de cette allée sauvage. De là j'écoutais les rumeurs lointaines de la ville, en suivant le dessin des étoiles sur un ciel qui ne m'était pas étranger, car je l'avais souvent interrogé aux jours de mon enfance, au bord de quelque vieux champ de la vieille Angleterre. Ah ! mon enfance ! Dans le même temps que je les évoquais, il me fallait repousser loin de moi ces souvenirs tout gonflés de vie et de joie, les repousser si je ne voulais pas qu'ils m'arrachent à tout jamais à une existence affreusement désolée. Ainsi redoutais-je à cette époque presque tout ce qui pouvait m'exalter, les accidents de l'atmosphère, par exemple, car ils secouaient l'être que j'endormais sans cesse et le faisait crier d'un désir que j'étais ensuite impuissante à satisfaire. Quand éclatait par hasard un orage, alors que je sentais chacun autour de moi inquiet ou pris de panique, je me glissais au bord de la fenêtre pour voir de plus près s'avancer la masse oppressante des

nuages, la pluie tomber à gouttes énormes, le ciel courir, se déchirer, se trouer d'éclairs avant d'exploser dans une ode dont aucun langage humain ne peut répéter la blancheur terrible. Ce spectacle des éléments en furie ne manquait jamais de me faire souhaiter désespérément qu'un miracle brisât la coquille de ma vie misérable et m'entraînât plus haut et plus loin. Hélas ! la tempête en se retirant me livrait tout entière en pâture aux désirs qu'elle avait déchaînés.

Un soir que j'étais assise sur le banc rustique de l'allée défendue, que le ciel était calme et silencieux, et moi tout aussi paisible, j'entendis grincer une croisée derrière moi (j'ai dit que l'allée était parallèle aux bâtiments du collège voisin), puis trembler les branches d'un arbre sur ma tête au passage d'un projectile qui atterrit à mes pieds.

L'horloge de Saint-Jean-Baptiste sonna neuf heures. Le jour s'effaçait lentement, mais il restait assez de sa lumière dans ce crépuscule d'été pour que je pusse identifier sans peine l'objet qui venait de m'être lancé. C'était une petite boîte d'ivoire colorié, à l'intérieur de laquelle, sous quelques violettes, se dissimulait un morceau de papier rose soigneusement plié. Le billet portait cette inscription : « Pour la robe grise. » En effet, je portais une robe de cette couleur.

Je ne me connaissais aucun soupirant, aucun admirateur, aussi la pensée que ce morceau de papier pouvait être un billet doux ne m'effleura pas un instant et je l'ouvris sans éprouver le moindre émoi. Le billet disait :

« Ange de mes rêves ! Mille et mille mercis pour la promesse tenue. C'est à peine si j'osais croire que vous l'accompliriez. L'heure n'était pas opportune, et les lieux sont souvent hantés par ce dragon, me disiez-vous, le professeur d'anglais, cette bégueule britannique aussi raide qu'un caporal de grenadiers et aussi revêche qu'une religieuse. Vous savez, mon ange, que le petit Gustave, en raison de sa maladie, a été transporté dans une chambre de professeur qui donne sur votre Eden. Une prison pour vous, mais pour moi, c'est le paradis ! Pourrez-vous jamais deviner mon émotion lorsque je me suis approché de la fenêtre ? Je craignais de voir le dragon maudit et c'est vous que j'aperçois entre les branches jalouses, la lueur de votre gracieux chapeau de paille et le mouvement d'une robe que je reconnaîtrais entre mille ! Mais pourquoi, mon ange, n'avez-vous pas levé la tête ? Pourquoi m'avoir refusé un rayon de vos yeux adorés ? Cruelle, un seul regard m'eût ravivé ! Je griffonne ces mots à la hâte pendant que le médecin examine mon

filleul et vous les lance avec les fleurs les plus suaves qui soient, et pourtant mille fois moins suaves que vous n'êtes, ma charmante Péri ! À vous à jamais, celui que vous savez ! »

« Je voudrais bien le savoir, me dis-je, connaître l'auteur de ce billet et aussi son destinataire. » Était-ce le fiancé d'une des élèves ? Dans ce cas le mal ne pouvait être bien grand. Quant aux indications contenues dans le billet : robe grise, chapeau de paille, elles étaient des plus vagues.

Tandis que j'étais ainsi plongée dans mes réflexions, je m'aperçus que des lumières se déplaçaient dans le dortoir, annonçant que les prières étaient terminées et que les élèves se couchaient. C'était l'heure de rentrer et je m'apprêtais à le faire quand la sonnette d'entrée retentit d'un tintement hâtif et voilé. J'entendis Rosine qui se précipitait pour ouvrir, puis un conciliabule indistinct, enfin une voix que je reconnus et qui supplia : « Laissez-moi passer, je ne vous demande que cinq minutes. »

Une silhouette familière pénétra dans le jardin. L'apparition d'un homme en ces lieux à cette heure du soir était un sacrilège, mais celui qui le commettait devait se sentir protégé, car il avançait sans crainte dans les allées, regardant de côté et d'autre, piétinant les arbustes, cassant les branches. Nous nous trouvâmes nez à nez dans « l'allée défendue ».

— Docteur John, fis-je, il est découvert.

Il aperçut le coffret que je tenais à la main.

— Ne la trahissez pas, dit-il, en me regardant comme si j'eusse été un dragon.

— Il me serait difficile de trahir ce que j'ignore, répondis-je. Voyez vous-même ce billet, il révèle peu de choses.

J'avais l'impression qu'il ne pouvait en être l'auteur et son regard me la confirma. Je le vis rougir à mesure qu'il lisait.

— C'est vraiment trop fort. C'est cruel et humiliant ! s'exclama-t-il vivement.

J'étais un peu surprise de sa réaction et lorsqu'il me demanda si j'allais parler de l'incident à M^{me} Beck, ce qui ne manquerait pas d'occasionner un scandale, je lui répondis en hésitant, car il me répugnait de l'affliger, que Madame était trop prudente pour ébruiter une affaire de ce genre. Au même

instant, j'aperçus Rosine qui regardait par la porte ouverte. L'écran des feuilles nous dérobait à sa vue, mais je pouvais distinguer à travers les branches sa robe, qui était grise comme la mienne. Cette circonstance me fit modifier ma déclaration.

— Si vous pouvez m'assurer qu'aucune élève de M^{me} Beck ne se trouve mêlée à cette histoire, dis-je en lui remettant le coffret, je serai heureuse de l'oublier.

— Regardez là-bas, chuchota-t-il.

Je vis Madame, dans son châle et son peignoir, se glisser silencieusement comme un chat dans le jardin. « Elle sera sur nous dans un instant », pensai-je. Mais si elle avait la légèreté d'un chat, il avait la souplesse d'un léopard. En deux bonds, sans être vu, il traversa le jardin et se coula à travers la porte que Rosine avait adroitement interposée entre lui et l'ennemi. J'aurais pu le suivre, mais je préfèrai rencontrer Madame ouvertement.

Je m'attendais à une remontrance de sa part, car jamais je ne m'étais attardée si longtemps dans le jardin. Elle n'en fit rien. Au contraire, après m'avoir dit qu'elle était sortie pour goûter la fraîcheur et la beauté du soir, elle m'invita à l'accompagner dans sa promenade. Au moment de nous séparer, elle tendit sa joue à mes lèvres en me disant : « Bonsoir ma bonne amie, dormez bien. »

De retour dans ma chambre, une fois étendue sur mon lit, je me pris à sourire en pensant à la manœuvre de Madame. Un bruit de pas ou de voix avait dû attirer son attention et elle était descendue pour voir ce qui se passait d'insolite dans le jardin. Peut-être même avait-elle surpris le mouvement d'une ombre qui s'éclipsait à son approche. Elle n'avait rien découvert de précis, mais ses soupçons ne se rendormiraient pas qu'elle n'ait percé à jour l'imbroglio auquel je me trouvais mêlée comme une mouche à une toile d'araignée. Et comme on attrape les mouches avec du miel, pour ne point éveiller ma méfiance, elle m'avait abordée avec une douceur et une amabilité exquisément feintes.

XIII

Le jeu de Madame se poursuivit pendant les vingt-quatre heures qui suivirent les événements du chapitre précédent, et j'eus encore l'occasion d'en rire.

Le climat de Villette était aussi capricieux que celui de n'importe quelle ville anglaise. Une nuit de grand vent et un jour nuageux et tempétueux succédèrent au soleil de la veille. Il ne pleuvait pas, mais le sable et la poussière tournoyaient avec violence sur les boulevards. Je me levai très tôt et descendis dans le jardin. Les souvenirs du soir précédent l'avaient métamorphosé. Les arbres avaient des oreilles et les fleurs des yeux grands ouverts pour m'épier tandis que je redressais quelques plantes que le D^r John dans sa course aveugle avait piétinées ou que j'effaçais les traces encore visibles de ses pas sur les plates-bandes. Je sentais aussi que je ne me laisserais plus prendre au calme trompeur de « l'allée défendue » et je fus bien aise, à la nuit tombée, de désertier ce sanctuaire profané pour le réfectoire, où avait lieu l'étude du soir.

J'y demeurai jusqu'à l'heure de la « lecture pieuse ». Celle-ci qui, je m'en étais vite aperçue, avait pour but une salutaire mortification de l'intelligence, consistait en une lecture à voix haute des légendes des saints dans un recueil aux pages toutes jaunies par la vénération. Ah ! quels exploits, quels miracles les moines ou les prêtres étaient capables d'inventer ! Ce n'étaient qu'histoires de martyres terribles infligés par Rome, de tourments endurés par des princesses devenues les esclaves de leurs confesseurs, récits atroces comme celui de Conrad et d'Elisabeth de Hongrie, qui défiaient l'imagination la plus noire et la plus perverse.

Au début de mon professorat, je restais jusqu'à la fin de cette lecture pieuse, mais bientôt ne me tenant plus de révolte et d'indignation, dès que Rosine allumait les lampes sur le livre infâme, je profitais du léger remue-ménage qui préludait au silence pour m'éclipser. Comme il était interdit de transporter des bougies d'un endroit à l'autre du bâtiment, j'avais pris l'habitude de me diriger sans lumière vers une salle de classe, ou alors, je

regagnais ma place dans le dortoir et m'absorbais dans mes rêves ou mes réflexions.

C'est ce que je fis ce soir-là. Je montai silencieusement l'escalier conduisant au dortoir et entr'ouvris la porte. Tout de suite, j'eus le sentiment que la pièce était habitée, sentiment étrange – je n'avais perçu aucun souffle d'une vie quelconque et les lits devant moi étaient inoccupés – comme si j'avais éprouvé que le vide manquait, que la solitude était absente. Au même instant, un tiroir bougea dans l'ombre, dans la direction de mon lit. Je distinguai alors un châle et un bonnet de nuit penchés sur ma table de toilette. Le couvercle d'une boîte à ouvrage s'ouvrit, et les tiroirs de la table furent tirés l'un après l'autre et leur contenu minutieusement examiné. La mécanique lente, uniforme des gestes de Madame était fascinante à observer, mais je ne pouvais demeurer là interminablement : l'inventaire touchait à sa fin et si Madame s'était retournée à cet instant, nul doute que nos regards en se croisant ne nous eussent appris que nous ne pouvions désormais plus travailler ensemble. N'ayant aucune envie de provoquer une pareille catastrophe, je m'enfuis donc à pas de loup et, le plus vite que je pus, gagnai une salle de classe où j'éclatai de rire. Convaincue maintenant que Madame avait vu le D^r John au jardin, je trouvais extrêmement comiques les soupçons où s'égarait son esprit inquiet et méfiant. Mais le rire s'éteignit dans ma gorge. Je fus tout à coup saisie d'une espèce de rage mêlée d'amertume. En mon cœur bouillonnaient les sentiments les plus confus et les plus contradictoires. Ce n'était pas la pensée de Madame en train de fouiller méthodiquement mes pauvres tiroirs qui avait provoqué ce désespoir subit – peu m'importaient ses soupçons ridicules – c'est de moi-même que je riais et pleurais.

Lorsque fut calmée mon agitation, je repensai aux événements de la veille et me demandai pourquoi le D^r John, apparemment étranger à cette affaire, avait mis tant de hâte à retrouver le coffret d'ivoire. C'était un point que je résolus d'éclaircir en interrogeant l'intéressé lui-même dès que j'en aurais l'occasion.

Cette occasion se présenta bientôt. Nous allons voir dans quelles circonstances.

Le médecin ne faisait plus maintenant que de rares visites à la petite Georgette. Il les eût même interrompues si Madame n'avait insisté pour qu'il

vînt de temps à autre jusqu'au rétablissement complet de l'enfant. Un soir que je venais de coucher la jeune convalescente, Madame s'approcha de son lit et lui prit la main.

— Cette enfant a toujours un peu de fièvre, dit-elle. Je vais demander au D^r John de passer la voir. Vous le recevrez en mon absence, Miss Snow. J'ai quelques courses à faire en ville.

Tandis que Madame s'en allait, coiffée d'un chapeau vert tendre et enveloppée dans un châle de prix, je me demandais ce que pouvait bien cacher cette petite mise en scène, car il était inhabituel qu'elle partît faire « des courses », comme elle disait, le soir, et plus encore qu'elle s'absentât à l'occasion d'une visite du D^r John.

Ce dernier ne tarda pas à arriver, introduit par Rosine, qui poussa la hardiesse jusqu'à rester dans la chambre pendant qu'il examinait la petite malade.

— Elle n'a rien, n'est-ce pas ? dit-elle avec impertinence.

— Pas grand'chose, répondit le docteur en griffonnant une ordonnance inoffensive.

— Et la boîte, Monsieur l'a-t-il trouvée l'autre soir ? Monsieur est parti en coup de vent, sans me laisser le temps de le lui demander.

— Oui, je l'ai trouvée.

— Et qui donc l'avait jetée ?

— C'est mon secret.

— Mais enfin, répartit la grisette, Monsieur savait qu'on l'avait lancée. Comment l'a-t-il su ?

— Je l'ai vu lancer de la fenêtre de la chambre du collègue voisin, où je soignais un petit malade.

— Et il n'y aurait pas de mystère là-dessous, pas d'amourette ?

— Rien de tout cela !

— Dommage ! Et moi qui commençais à me faire des idées !

— Eh bien ! Vous en êtes pour vos frais, rétorquai tranquillement le docteur. Puis il demanda, en mettant la main à la poche :

« Combien de fois m'avez-vous ouvert la porte ce mois-ci ? »

— Monsieur aurait dû les compter.

Il sortit une pièce d'or qu'elle attrapa sans scrupules, puis elle quitta la chambre en dansant pour aller répondre au carillon de la porte d'entrée.

La conversation que je viens de rapporter avait éclairci quelques points du mystère. J'avais appris que le coffret n'était pas destiné à Rosine, comme j'avais pu le supposer. Mais je ne savais toujours pas qui était le coupable. Interroger le D^r John ? Cette pensée fut aussitôt chassée par une autre : cette affaire ne me regardait pas.

J'attendis donc que le docteur, sa consultation terminée, sortît comme à l'ordinaire, avec un bonsoir rapide et presque indistinct. Soudain, en regardant par la fenêtre, je vis s'ouvrir prudemment celle du bâtiment voisin et se dérouler une scène identique à celle que j'avais vécue. Une main agita un mouchoir et, l'instant d'après, un objet blanc et léger tomba dans le jardin.

« Le billet numéro deux », pensai-je en poussant une exclamation.

— Qu'y a-t-il ? demanda le D^r John.

— Ils recommencent, dis-je, un mouchoir s'est agité et quelque chose vient d'atterrir dans l'allée.

— Descendez vite le ramasser, supplia-t-il, personne ne prendra garde à vous, tandis que moi, je serai remarqué.

Le billet était resté pris dans la branche d'un arbre. Je le saisis, je crois, sans être aperçue, et le rapportai au D^r John. Il le déchira aussitôt, sans prendre le soin de le lire.

— Ce n'est pas sa faute, souvenez-vous-en, dit-il en me regardant.

— La faute de qui ?

— Comment, vous l'ignorez ? Si j'en étais sûr et si je vous connaissais mieux, peut-être risquerais-je une confidence, dans l'espoir que vous m'aideriez à veiller sur un être qui est la perfection et l'innocence mêmes, mais qui n'a aucune expérience de la vie.

— Est-ce une duègne ?

— Oui, fit-il distraitement.

— Je veux bien faire mon possible pour prendre soin d'une personne à laquelle vous vous intéressez.

Il me regarda.

— Je n'y suis pas plus intéressé qu'un simple spectateur, dit-il avec une modestie admirable. Je connais par hasard un esprit méprisable qui, de la maison voisine, cherche à souiller la pureté de ce lieu, et je connais aussi l'ange contre qui ces viles tentatives sont dirigées. Je voudrais pouvoir protéger cette jeune beauté candide et sans méfiance du mal qui la guette, mais ce m'est impossible, car je ne puis l'approcher.

— Vous me voyez prête à vous aider, dis-je en souriant à l'idée de me voir chaperonner M^{me} Beck ou l'une de ses élèves.

Le D^r John dut sentir que je m'amusais très légèrement de lui, car ses joues se colorèrent un peu.

— Dites-moi qui est votre ange, m'écriai-je ardemment comme je le voyais prendre son chapeau pour sortir, confiez-le-moi et je saurai veiller sur lui.

— Comment, vous ne devinez point ? La créature la plus pure, la plus charmante, la meilleure, la plus belle...

À cet instant, le loquet de la porte de M^{me} Beck, dont la chambre communiquait avec celle des enfants, remua imperceptiblement et l'on perçut le bruit étouffé d'un éternuement irrésistible. Maudite explosion qui empêcha Madame d'entendre ce que j'allais apprendre, car le lecteur l'aura deviné, c'était bien elle qui écoutait à la porte, elle qui, feignant de sortir, avait subrepticement regagné sa chambre pour surprendre notre passionnante conversation.

Elle entra comme si elle venait de rentrer à l'instant, débordante de vivacité, souriante de bonne humeur. Elle eut soin d'éternuer une seconde fois pour prétendre qu'elle était enrhumée, puis elle raconta ses courses en fiacre avec un naturel désarmant.

La cloche appelait à la prière. Je laissai Madame avec le D^r John.

XIV

La petite Georgette rétablie, Madame l'expédia à la campagne. J'en étais chagrinée, car je chérissais cette enfant et son départ me faisait plus pauvre qu'auparavant. Mais pourquoi me plaindre ? La maison bouillonnait de vie et il ne tenait qu'à moi de m'acquérir des amitiés.

Ce qui ne laissait pas de me révolter dans ce petit univers étrange et folâtre où je vivais, c'est de voir tout le monde se donner grand mal pour en dissimuler les chaînes sous des fleurs : une subtile essence de la religion de Rome se mêlait à tous les arrangements, une indulgence sensuelle largement répandue faisait contrepoids à la jalouse contrainte spirituelle. Les esprits étaient élevés dans l'esclavage, et pour empêcher qu'ils s'en rendissent compte, pour prévenir toute insurrection dangereuse, on s'ingéniait à les endormir dans la paresse des récréations physiques. Ainsi l'Église avait l'air de donner ce conseil : « Mangez et buvez, mes enfants, occupez-vous de vos corps et remettez-vous entièrement à moi du soin de vos âmes. » N'est-ce pas le langage même de Lucifer : « Je vous abandonnerai la toute-puissance et la gloire de ces royaumes, car ce pouvoir m'a été légué et je peux en user comme bon me semble. Prosternez-vous donc devant moi et ces honneurs seront les vôtres » ?

Vers cette époque, au cœur de l'été, la maison de M^{me} Beck était aussi joyeuse que peut l'être une école. Les classes et les repas avaient la plupart du temps lieu dans le jardin, et l'on peut penser que de ce fait, la discipline se trouvait considérablement relâchée. D'ailleurs, les vacances étaient proches, et plus proche encore un événement qui accaparait toutes les attentions : la fête de Madame. La direction de cette cérémonie importante reposait principalement sur M^{lle} Saint-Pierre, car Madame ne devait pas se douter de ce qui se préparait en son honneur. Ainsi Zélie Saint-Pierre entra un beau matin dans sa chambre et lui demanda :

— Que voulez-vous cette année ?

— Mais, laissez donc cela, répondit Madame d'un air modeste, que ces pauvres enfants gardent leurs sous.

Mais l'autre était habituée à ces airs de bonté qu'elle appelait des « grimaces ». Elle insista :

— Allons vite ! Dites-moi ce que vous désirez : joaillerie, porcelaine, argenterie ?...

— Eh bien ! soupira Madame, mettons deux ou trois cuillers d'argent et autant de fourchettes.

Il en résultait un magnifique étui contenant pour trois cents francs d'argenterie.

Le programme des festivités comprenait la remise solennelle de ce présent, une collation dans le jardin, une représentation dramatique donnée par des élèves et professeurs, un bal et un souper. Comme on peut le penser, la représentation théâtrale en était le clou et sa préparation n'exigeait pas moins d'un mois de répétitions. Pour cela : choix des acteurs, leçons de maintien, de diction, mise en scène, etc., un autre talent devenait nécessaire. La délicate direction du spectacle était confiée au professeur de littérature, M. Paul Emmanuel.

M. Paul était un petit bonhomme brun, acrimonieux et austère, que les erreurs d'interprétation, la froideur d'émotion ou la faiblesse de la diction de ses élèves inexpertes mettaient dans des rages terribles.

— Écoutez-moi ça, s'écriait-il d'une voix claironnante lorsqu'à son imitation avait fusé le grêle filet d'une Ginevra Fanshawe. Mais vous n'êtes qu'une poupée, mademoiselle ? Vous ne ressentez pas un brin de passion ? Allons, insufflez-moi de l'âme dans tout cela, vivez donc ce que vous exprimez !

Il avait eu l'ambition de faire jouer une tragédie, mais après nombre d'essais malheureux, salués chaque fois par des gémissements de mépris ou des sifflements de colère stridente, il déchira la tragédie en morceaux et la remplaça par une comédie plus à la portée des caboches rondes et vides de ses actrices en herbe.

Le jour précédant la fête de Madame était un jour de vacances, car on le consacrait à nettoyer et décorer les trois salles de classes. Perdue au milieu de l'animation effrénée qui régnait dans toute la maison, je me réfugiai au jardin

où j’errai jusqu’au soir tombant en compagnie de mes pensées, dans le calme des bosquets déserts. Je n’échangeai pas deux mots de la matinée. Mais je n’étais pas malheureuse de cette solitude et de cette paix, à peine troublées à la surface par le vacarme lointain d’une joyeuse troupe qui, sous les ordres de M. Paul, aménageait dans une des classes un petit théâtre avec une estrade.

Enfin, le grand jour arriva. Professeurs et élèves descendirent pour le petit déjeuner en robes de chambre et papillotes. À neuf heures, un important personnage fit son apparition, le coiffeur. Sacrilège inavouable, il s’installa dans l’oratoire, et là, face au bénitier, au cierge et au crucifix, il célébra les mystères de son art sur la tête de chaque jeune fille, les couronnant toutes de tresses à la grecque qui brillaient somptueusement comme de la laque. Échappée à mon tour de ses doigts agiles, j’eus peine à croire ce que me renvoyait le miroir et dus à plusieurs reprises me tirer les cheveux pour bien m’assurer que cette guirlande touffue de tresses brunes avait surgi de mon chef.

Dans le dortoir transformé en salon de toilette régnait une activité qui me paraissait une énigme. Comment pouvait-on perdre tant de temps à faire si peu de choses ? Car si l’opération était compliquée et très minutieuse, le résultat semblait des plus simples : une robe de diaphane mousseline blanche retenue par une ceinture bleue, une paire de gants blancs ou paille, telle était la tenue de gala à laquelle élèves et institutrices consacraient fiévreusement trois heures mortelles.

J’avais renoncé à l’adopter moi-même, mais, craignant de paraître une ombre trop noire dans ce champ de lumière, je m’étais fait confectionner pour la circonstance une robe de voile gris tramé de pourpre, dont la couleur évoquait la brume du soir sur la bruyère en fleurs. M^{me} Beck parut approuver cet ensemble, car, en me voyant, elle eut un hochement de tête et un léger sourire d’acquiescement. Sans doute me trouvait-elle vêtue, non pas à son goût, mais conformément à ses principes, c’est-à-dire convenablement, décemment. Elle s’arrêta même pour murmurer à mon oreille un sarcasme à l’endroit des institutrices qu’elle venait à l’instant de complimenter :

— Rien de plus absurde que des femmes d’âge mûr qui s’attifent en filles de quinze ans. Regardez la Saint-Pierre, cette vieille coquette qui se donne des airs d’ingénue !

Habillée deux heures au moins avant tout le monde, je me retirai dans une des salles de classe et ouvris au hasard un livre qui se trouvait sur un rayon de la bibliothèque. L'endroit était tranquille et plein d'une douce et chaude pénombre. Ma lecture dériva bientôt vers la rêverie, mais, au moment même où je m'y abandonnais, où j'abordais aux rives du merveilleux, je fus réveillée violemment par le tintement de la sonnette de l'entrée. J'entendis un pas nerveux traverser le vestibule, puis la première division, la seconde, la grande salle... Enfin, la porte de mon sanctuaire fut forcée avec fracas et une voix connue murmura :

— C'est l'Anglaise. Eh bien ! tout anglaise et bégueule qu'elle soit, elle fera l'affaire. D'ailleurs je n'ai pas le choix.

Puis du même ton, mais en très mauvais anglais cette fois, M. Paul, car c'était lui, me déclara abruptement :

— Miss, vous devez absolument jouer. On vient de me laisser tomber !

— Que puis-je faire pour M. Paul Emmanuel ? demandai-je.

— Je vous dis que vous devez jouer. Et pas question de vous dérober, de faire la prude. Je vous ai percée à jour dès votre arrivée. Je connais vos moyens. Je sais que vous pouvez jouer.

— Jouer ?

— Oui, vous devez prendre un rôle dans le vaudeville.

J'en avais la respiration coupée, mais le petit homme ne me laissa pas le temps de la reprendre. Déjà, il expliquait :

— Le spectacle est sur le point d'échouer. Louise Vanderkelkov est tombée malade. C'est du moins ce que prétend son idiot de mère. Il faut la remplacer au pied levé, sinon tout est par terre. Je ne vous cache pas que le rôle est ingrat, qu'il n'est ni intéressant ni aimable. J'ai horreur des Anglaises, mais je dois convenir qu'elles n'ont généralement pas cet amour-propre déplacé qui caractérise nos Labassecouriennes. Vous n'avez plus que quelques heures pour apprendre votre rôle. Acceptez-vous de me sauver, oui ou non ?

Mille objections se présentèrent à mon esprit, mais en regardant M. Paul, en voyant ses yeux inquiets et fiévreux, à la fois menaçants et implorants, elles s'évanouirent et mes lèvres prononcèrent l'acquiescement attendu.

Le soulagement fit se détendre un instant le petit homme, mais, très vite, il reprit son air résolu :

— À présent à l'ouvrage ! Voici votre rôle, lisez !

J'obéis. Il ne m'adressa aucune louange, m'interrompant parfois pour me donner l'inflexion juste. Je tentais alors tant bien que mal de l'imiter. Certes le rôle était on ne peut plus désagréable, celui d'un fat à la tête vide. Il me faisait horreur, et la pièce également, qui n'était que badinage exhibant l'effort de deux rivaux pour conquérir la main d'un coquette blonde. L'un des soupirants, appelé « L'Ours », était un homme bon et vaillant, mais rude, l'autre, un beau parleur et un traître.

M. Paul parut satisfait de mon application. « Maintenant, dit-il, il faut vous retirer quelque part pour apprendre ce que vous venez de lire. » Il me prit par la main, m'entraîna hors de la salle, me fit grimper quatre à quatre l'escalier jusqu'au grenier solitaire au sommet de la maison, où il m'enferma à double tour. Ce grenier, un endroit des plus déplaisants, cimetière de malles, de vieilleries, de poussière, de toiles d'araignées, était infesté par les rats, les cafards et les escarbots. Mon premier soin fut d'ouvrir le vasistas pour laisser pénétrer un peu d'air et de fraîcheur, puis, avisant une malle vide, je la tirai sous cette fenêtre, j'essuyai ensuite une caisse que je posai sur la malle et je montai sur ce trône improvisé en prenant soin de ne pas salir la meilleure de mes robes. La tâche me parut tout d'abord au-dessus de mes forces, mais au fur et à mesure que j'apprenais mon texte, mes appréhensions s'en allaient. Quelques heures devaient suffire à la mémoire pour maîtriser un rôle dans une pièce aussi courte. Lorsque je me sentis enfin capable de le jouer devant les rats et les escarbots qui peuplaient d'effroi le plancher, je me vengeai sur lui de cette indésirable compagnie en lui prêtant autant de fatuité qu'il m'était possible de le faire.

L'après-midi se passa dans cet exercice. Le soir approchait. Comme je n'avais rien mangé depuis le petit déjeuner, je commençais à me sentir affamée et la pensée que les autres, en bas, dans le jardin, dévoraient joyeusement des petits pâtés à la crème, me rendait mon supplice plus intolérable encore. Je serrai les dents et me remis à réciter mon rôle pour tromper une attente que les ombres, en dissimulant à ma vue les rats et les escarbots, rendaient inquiétante. Enfin, à l'instant précis où je terminais, une clef grinça dans la serrure et la porte s'ouvrit.

— Bravo ! s'écria M. Paul. J'ai tout entendu. Ce n'est pas mal. Continuez !

Comme j'hésitais, « Reprenez ! fit-il impitoyablement, et pas de grimaces ! »

« Bien, elle le sait, se murmura-t-il à lui-même, à moitié content. On ne peut en exiger davantage dans de telles circonstances. Vous avez encore vingt minutes pour vous préparer. Au revoir ! » Il s'apprêtait à repartir.

— Monsieur ! appelai-je.

— Qu'y a-t-il, mademoiselle ?

— J'ai faim.

— Comment, faim ! Et la collation ?

— Je n'en ai eu aucune nouvelle, étant restée enfermée ici.

— C'est vrai, j'oubliais, s'écria-t-il.

Il me fit descendre de mon piédestal, dégringoler l'escalier du grenier plus vite encore que nous ne l'avions monté. Je craignis, cette fois, d'échouer dans la cave ! Non, nous nous arrêtâmes à la cuisine, et là, d'une voix de stentor, M. Paul ordonna que je fusse servie sans retard. Pendant que j'avalais une tasse de café et un gâteau, il disparut pour revenir aussitôt m'apporter (comment avait-il su deviner mon désir ?) un petit pâté à la crème.

— Vous m'avez peut-être pris pour un Barbe-Bleue, mademoiselle, mais croyez qu'il n'est pas dans mes habitudes de jouer les tyrans. Vous sentez-vous maintenant le cœur et la force de paraître ?

Je répondis par l'affirmative bien que je fusse incapable de le savoir.

Il m'entraîna alors sur la scène, qu'il me fit admirer, puis nous traversâmes le jardin jusqu'à un petit cabinet séparant la première classe de la grande salle. La lumière y était aveuglante et il y régnait un bruit assourdissant.

— De l'ordre ! Du silence ! vitupéra M. Paul. Le silence se fit, la moitié des personnes qui encombraient les lieux en furent inexorablement chassées, et le reste, les actrices en costumes, dut s'aligner. M. Paul me présenta. De grands yeux surpris, des sourires lui répondirent. On ne s'attendait guère à ce qu'une Anglaise jouât dans un vaudeville.

Après avoir critiqué la troupe entière, son directeur se tourna vers moi :

— Vous devez également vous habiller pour votre rôle !

— L’habiller en homme ! s’exclama Zélie Saint-Pierre, je vais m’en occuper moi-même.

Ce déguisement forcé n’avait rien pour me plaire, et je déclarai d’une voix résolue que je ne me séparerais point de mes propres habits, adviennne que pourra.

La Saint-Pierre ne l’entendit pas de cette oreille et voulut d’autorité me faire enfiler le paquet de vêtements qu’elle brandissait sous mon nez en ricanant. Voyant que je lui opposais une farouche résistance, M. Paul, sans se départir de son calme, me demanda si j’avais des objections contre ces habits.

— Je n’en ai pas contre quelques-uns d’entre eux, répondis-je, mais je me refuse à les endosser tous.

Nous finîmes par convenir que je revêtirais sur mon costume de femme, une petite veste, un col, une cravate et un court paletot, attributs qui me désigneraient comme appartenant au sexe le plus noble. J’acceptai encore de défaire mes nattes et de ramener derrière la tête mes cheveux les plus longs. J’accomplis toute seule ces transformations, après quoi, je pris mon chapeau, mes gants, et rejoignis notre directeur et sa troupe.

— Ça peut aller pour un pensionnat, dit-il. Puis il ajouta gaiement : Courage, mon ami. Du sang-froid, de l’aplomb, monsieur Lucien, et vous vous en tirerez.

Une dernière harangue et la cloche carillonna. On m’introduisit sur la scène ainsi que deux autres actrices. Nouveau carillon. J’avais à prononcer les premiers mots de mon rôle. À ce moment, une ultime recommandation de M. Paul parvint à mes oreilles :

— Ne regardez pas le public, ne pensez pas à lui. Imaginez-vous que vous êtes dans le grenier, jouant pour les rats.

Le rideau remonta au plafond en se ratatinant. La longue salle, avec ses lumières, sa foule joyeuse, surgit à nos yeux. Je pensai au décor du grenier, à ses escarbots et ses rats. Je prononçai mal ce que j’avais à dire, mais je le dis. Dans cette attaque résidait la difficulté. Elle m’apprit que ma voix était plus à craindre que cette foule devant moi, que je ne connaissais pas. Et lorsque ma

voix, s'enhardissant, eut trouvé son timbre naturel, je ne songeai plus qu'au personnage que j'incarnais et à M. Paul qui nous écoutait et nous soufflait nos répliques à côté de la scène.

Je me sentis bientôt assez sûre pour oser regarder mes partenaires. Plusieurs d'entre elles s'acquittaient fort bien de leur tâche, surtout Miss Ginevra Fanshawe qui interprétait à merveille son rôle de coquette. J'eus le sentiment qu'elle le jouait pour quelqu'un de cette assemblée, quelqu'un qui l'applaudissait chaleureusement et que je finis par découvrir en suivant son regard et son sourire quand ils se reportaient à un point précis de la salle. Ce spectateur n'était autre que le D^r John.

En l'apercevant, j'imaginai instantanément une histoire que j'incorporai à l'intrigue de notre pièce. Dans « L'Ours » ou le soupirant sincère, je voyais le D^r John. Et loin de le prendre en pitié, je le considérai comme mon rival. Les œillades de la coquette m'assuraient de mes avantages sur lui. Je n'étais qu'un fat, mais comme tel, je pouvais plaire. Je m'employai donc à vaincre, redoublant mes efforts de séduction, mue par une espèce de flamme que Ginevra attisait tant qu'elle pouvait. Nous débordions de nos rôles. Aux entr'actes, M. Paul eut soin de nous en avertir : « C'est peut-être plus beau que votre modèle, mais ce n'est pas juste. » Peine perdue, nous étions déchaînées. Je n'étais possédée que par un violent désir : éclipser « L'Ours », c'est-à-dire le D^r John. J'avais accepté un rôle pour faire plaisir à M. Paul, mais sous les feux de la rampe, prise au jeu, je ne jouai plus que pour mon propre plaisir.

Le lendemain de cette représentation, en repassant les impressions qu'elle avait suscitées en moi, je pris la ferme résolution de ne plus jamais me laisser entraîner dans une affaire de ce genre. Un goût très vif pour l'expression dramatique s'était révélé comme une partie de ma nature, mais je devais m'interdire de le cultiver, car je sentais que le monde de jouissances où il m'entraînait ne convenait pas à une simple spectatrice de la vie. Je mis donc sous clef mon désir avec une résolution que le temps ni la tentation n'ont pu abattre par la suite.

La pièce finie, le coléreux M. Paul se métamorphosa. Il se fit soudain aimable et sociable, nous serra les mains, nous remercia et invita chacune de nous à devenir à tour de rôle sa partenaire au bal qui allait commencer. Je jugeai que c'était assez joué pour un soir et, pour éluder toute promesse, je

m'enfuis dans un coin tranquille d'où je pouvais assister au spectacle sans être remarquée.

Miss Ginevra Fanshawe avait été choisie pour ouvrir le bal. Charmante, évoluant avec une grâce inimitable, souriant joyeusement, cette enfant du plaisir tournoyait dans son élément, elle triomphait. Et ne croyez pas que c'était pour M. Paul, son cavalier, ou pour l'édification de ses compagnes ou de ses parents alignés autour de la salle, qu'elle déployait tant de séduction. Non, il fallait d'autres stimulants que ceux-là pour l'amener ainsi à s'épanouir et se divertir.

Dans la salle, à part les pères de famille et M. Paul (ce dernier, en sa qualité de parent de M^{me} Beck, avait lui seul le privilège de pouvoir inviter ses élèves à danser), quelques messieurs avaient été admis à titre de spectateurs. Madame les avait parqués sur le côté du carré le plus triste, le plus froid et le plus obscur, et montait une garde sévère auprès de cette meute de jeunes loups aux abois.

— Taisez-vous, répondait-elle à leurs supplications, vous ne passerez pas, à moins que ce ne soit sur mon cadavre ! Ou encore : Vous ne valseriez qu'avec la nonnette du jardin. (C'était une allusion à la légende de la religieuse enterrée vive pour avoir manqué à ses vœux.)

Madame frappait un grand coup en tolérant la présence perturbatrice de ces jeunes gens dans une soirée de pensionnat, mais le calcul était d'une adresse merveilleuse. D'abord, les parents étaient rendus complices de cet acte exécuté par leur intermédiaire. Ensuite, le dressage de ces animaux féroces dans un coin de la salle, tout en faisant valoir les qualités de surveillante de premier ordre de Madame, donnait au bal un piquant inconnu dans les fêtes des autres écoles du pays.

J'avais remarqué au début que le D^r John pouvait se promener librement dans les classes. Mais il n'en alla pas de même lorsque la danse eut commencé. Madame bondit sur lui :

— Venez dans ma belle ménagerie, lui dit-elle en riant et le poussant devant elle. Laissez-moi vous placer dans ma collection.

Ses protestations, sa supplication de pouvoir danser avec une élève de son choix, furent vaines. Le fauve fut encagé.

Ginevra, fatiguée de tourbillonner, je suppose, vint me rejoindre dans ma retraite.

— Lucy Snow ! Lucy Snow ! s'écria-t-elle d'une voix un peu hystérique en jetant ses bras autour de mon cou. Lucy Snow ! Comment suis-je ce soir ? Comment me trouvez-vous ?

— Comme d'habitude, absurdement vaniteuse !

— Créature caustique ! Jamais un mot aimable ! Mais malgré vous et tous mes envieux détracteurs, je sais que je suis belle, je le sens, je le vois. Venez, ajouta-t-elle, il y a un grand miroir dans le cabinet de toilette, nous pourrons nous y contempler ensemble.

Je me laissai entraîner, curieuse de voir où s'arrêterait un tel amour de soi. Atteindrait-il un point de saturation où l'admiration laisserait place à un regard pour autrui ?

— Je ne voudrais pas être vous pour tout l'or du monde, me dit-elle franchement, après m'avoir fait tourner et s'être tournée et retournée devant le miroir.

— Fort bien, répondis-je, car la remarque était trop naïve pour susciter la colère.

— Et vous, que donneriez-vous pour être moi ?

— Si étrange que cela puisse vous paraître, je ne donnerais pas deux sous. Vous n'êtes qu'une pauvre fille.

— Vous ne pensez pas cela du fond du cœur, fit-elle.

— Non, car vous n'y avez aucune place, mais il arrive que je vous retourne dans mon esprit.

— Bien ! Mais moi, je peux vous prouver combien je suis heureuse, et vous donner les raisons que vous avez d'être misérable.

— Allez-y, je vous écoute.

— Premièrement, je suis la fille d'un gentleman, et, quoique mon père ne soit pas riche, j'ai des espérances du côté de mon oncle. Ensuite, je viens d'avoir dix-huit ans, le plus bel âge qui soit. Enfin, j'ai reçu mon éducation sur le continent, et si je ne sais pas l'orthographe, en revanche, j'ai d'innombrables talents. Vous ne pouvez nier que je sois jolie. Je peux avoir

autant d'admirateurs que je veux. Cette nuit, par exemple, je viens de briser le cœur de deux gentlemen, et c'est l'œil mourant que m'a jeté l'un d'eux qui me met de si excellente humeur. J'aime tant les voir tour à tour rougir et blêmir, se menacer, se lancer des regards assassins tandis qu'ils m'en adressent de languissants. Cela, c'est moi, moi, l'heureuse. Voici maintenant pour vous, ma pauvre âme !

» Je suppose que vous n'êtes fille de personne, puisque vous êtes venue à Villette soigner des petits enfants. Vous n'avez pas de relations. Vous n'êtes ni belle, ni attirante, et ne pouvez plus vous estimer jeune à vingt-trois ans. Je parie que vous n'avez jamais aimé et que cela ne vous arrivera jamais. C'est d'ailleurs mieux ainsi, car vous auriez le cœur brisé sans pouvoir espérer jamais briser celui d'un autre. Votre portrait n'est-il pas ressemblant ? »

— Il l'est dans une large mesure, répondis-je. Il doit y avoir du bon en vous, Ginevra, pour que vous me parliez si honnêtement. Mais, si malheureuse que vous me trouviez, je vous le répète, je ne donnerais pas deux sous pour être à votre place.

— Parce que je ne suis pas intelligente et que vous l'êtes. Mais dans ce monde, qui diable se soucie de l'intelligence ?

— Vous vous trompez, Ginevra, je pense que d'une certaine manière vous êtes intelligente. Vous parliez tout à l'heure de briser les cœurs – divertissement édifiant, mais dans les mérites duquel je n'entre pas. Qui donc avez-vous exécuté ce soir, comme vous pousse à le croire votre incorrigible vanité ?

Elle approcha ses lèvres de mon oreille : « Isidore et Alfred de Hamal sont ici, murmura-t-elle. Puis elle ajouta : Voulez-vous les voir. »

Nous pénétrâmes dans le couloir par une entrée privée et pûmes ainsi approcher du groupe des jeunes gens sans être aperçues.

Je n'eus aucun mal à découvrir le conquérant de Hamal. « Qu'il est charmant ! » m'écriais-je, et je louai avec chaleur le bon goût de Ginevra. Je lui demandai ce qu'elle pensait que de Hamal pût faire des précieux éclats du cœur qu'elle avait brisé. Les conservait-il dans un flacon de parfum, dans de l'essence de roses ? J'observai également que les mains du colonel étaient à peine plus grandes que celles de Ginevra et me plus à souligner cet avantage qui lui permettrait, sans trop d'efforts, d'enfiler les gants de sa dulcinée. Exquises étaient les boucles de cette poupée, quant à son front bas, quant à sa

tête, ils avaient une pureté de lignes absolument grecque et je ne trouvais pas de mots pour rendre justice à d'aussi étonnantes perfections.

— Et s'il était votre amoureux ! suggéra la cruelle Ginevra.

— Oh ! Ciel, quelle félicité ! dis-je, mais ne soyez pas inhumaine, Miss Fanshawe : mettre de telles idées dans ma tête, c'est comme si vous montriez à un malheureux Caïn en exil une image lointaine du paradis !

En m'écoutant, Ginevra était prête à croire que j'adorais son beau dandy. J'étais curieuse de connaître M. Isidore et lui demandai de le désigner à ma vue.

Elle fit quelques difficultés. Elle m'avoua avoir honte de ses favoris, des favoris... oranges, rouges.

À ce moment, derrière nous, une voix connue s'éleva :

— Vous ne devriez pas rester dans ce couloir, il y a un courant d'air.

— Je ne le sens point, docteur John, fis-je en me retournant.

— Elle est si délicate, poursuivit-il en regardant Ginevra avec tendresse. Prenez soin d'elle, jetez-lui un châle sur les épaules.

— De quoi vous mêlez-vous ? déclara Miss Fanshawe avec hauteur. Toujours à sermonner !

Le D^r John ne dit plus rien. Il avait l'air profondément peiné. Je pris un châle dont j'enveloppai la robe de mousseline de Ginevra.

— Est-ce lui, Isidore ? demandai-je à ma compagne, comme le docteur nous quittait.

— Lui-même, dit-elle. Vous avez vu comme il est grossier en comparaison du colonel-comte ! Et ses favoris, ses favoris, les avez-vous vus ?

— Le colonel-comte ! répétai-je en écho. La poupée – le mannequin – la misérable créature à peine bonne à servir de laquais au D^r John, à lui servir de valet, de valet de pied ! Est-il possible que ce généreux gentleman, beau comme un rêve, vous offre sa main et son cœur, vous promette de vous protéger et vous guider à travers les tempêtes de la vie, et que non seulement vous hésitiez, mais encore vous le méprisiez, vous le blessiez et le torturiez ! Avez-vous le pouvoir de le faire ? Et qui vous l'a donné, ce pouvoir ? Est-ce

le pouvoir que vous confère votre beauté ? Votre teint rose et blanc, vos cheveux d'or ? Est-ce cela qui lie son âme à vos pieds et plie son cou sous votre joug ? Cela qui vous assure son affection, sa tendresse, ses pensées, ses espoirs, son amour ? Mais vous ne parlez pas sérieusement, vous l'aimez, vous soupirez après lui, vous ne jouez ainsi avec son cœur que pour le rendre plus sûrement vôtre...

Sa voix m'interrompit :

— Quel discours ! Je ne comprends pas la moitié de ce que vous dites !

— Mais enfin, déclarai-je, me direz-vous celui que vous avez l'intention d'accepter : l'homme ou le singe ?

— Celui que vous appelez l'homme, répondit-elle, est bourgeois, a les cheveux roux et se nomme John. C'est assez et je n'en veux pour rien au monde. Le colonel de Hamal est un gentilhomme. Il appartient à une excellente famille, a des manières parfaites, une physionomie douce, un visage pâle et intéressant, les cheveux et les yeux d'un Italien. De plus, il a l'avantage d'être un délicieux compagnon, de ne pas m'assommer avec des choses profondes et tristes pour lesquelles je ne me sens aucune espèce d'attrance.

Sur ces paroles, elle se sauva, et je n'éprouvai aucune envie de la poursuivre.

Mais je ne pus m'empêcher de rechercher le D^r John. Il était debout sur le perron du jardin, son chapeau à la main. Je contemplai son visage aux traits bien découpés, son beau front noble et viril où se lisaient les marques d'une rare sensibilité. Comment cet homme pouvait-il inspirer d'autres sentiments que d'admiration, d'émerveillement ? Comme je me retirais, il m'aperçut et me suivit dans l'allée.

— Vous connaissez Miss Fanshawe ? J'ai souvent désiré vous le demander, me dit-il.

— Oui, je la connais.

— Puis-je solliciter une faveur de votre part ? J'aimerais que vous veilliez à ce qu'elle ne commette pas d'imprudences, qu'elle n'aille pas courir dans l'air de la nuit aussitôt après avoir dansé.

— J’essaierai de prendre soin d’elle, puisque tel est votre désir ; mais elle aime trop agir à sa guise pour se soumettre de bon cœur à une surveillance.

— Elle est jeune, et si naïve, dit-il.

— Pour moi, c’est une énigme.

— Que voulez-vous dire ?

— Il m’est difficile de vous l’expliquer. Je m’étonne de son attitude envers vous, connaissant l’amitié que vous avez pour elle.

— Mon amitié ! Mais elle n’a pas la moindre idée de l’amitié que je lui voue et malheureusement je ne peux le lui faire sentir. Vous a-t-elle jamais parlé de moi ?

— Elle m’a souvent parlé de vous sous le nom d’Isidore mais j’ignorais jusqu’à présent que c’était elle qui vous attirait rue Fossette, que c’était pour elle que vous veniez chercher dans cette allée les coffrets jetés par vos rivaux.

— Lorsqu’elle vous parle de moi, quel est le ton de ses remarques ?

À cette question, il m’était difficile de répondre. « Quand même je lui apprendrais qu’elle ne l’aime pas, pensai-je, il ne me croirait pas. »

— Vous demeurez silencieuse, poursuivit-il, je suppose que vous n’avez pas de bonnes nouvelles à me communiquer.

— Vous doutez de vous-même ? Vous estimez-vous inférieur au colonel de Hamal ?

— Je ne sais pas si je suis digne de votre jeune et belle amie, mais en ce qui concerne ses relations avec de Hamal, je pense qu’elle est sous l’empire d’une illusion. Je connais l’homme, ses antécédents, ses affaires...

— Je suis surprise, docteur John, que vous n’éprouviez pas pour cet homme la tendresse et l’admiration que Mars et les divinités plus grossières ressentaient pour le jeune et gracieux Apollon !

— Ce joueur sans principe, ce petit singe que je pourrais d’une seule main soulever par la taille et jeter au chenil si je voulais !

— Quelle pensée cruelle ! m’écriai-je.

Les répliques de ce dialogue m’étaient venues sans efforts, spontanément, comme celles du vaudeville où je venais de briller dans le rôle d’un spécieux amant et, pour la seconde fois, je sentis avec un vif étonnement que j’avais

outrepassé mes habitudes naturelles. Mon compagnon souriait, mais ses yeux reflétaient une profonde mélancolie.

— Docteur John, dis-je, ne vous affligez pas ainsi. S’il y a en Ginevra une étincelle qui mérite votre affection, elle doit éprouver un sentiment de dévotion en retour. Ayez donc de l’espoir ! Qui peut en avoir, sinon vous ?

Ce discours me valut un regard de surprise, où je lus aussi de la désapprobation. Nous nous séparâmes et j’entrai, engourdie par le froid, dans la maison. Les lampes déclinaient, la fête était finie et les derniers assistants se retiraient rapidement. Après une journée de telles émotions, j’eus de la peine à m’endormir.

XV

Les deux mois qui suivaient la fête de M^{me} Beck étaient les derniers de l'année scolaire. C'étaient les seuls, à vrai dire, où l'on travaillât sérieusement. La menace grandissante des examens ou l'espoir de décrocher une palme lors de la distribution des prix aiguillonnaient tous les cerveaux.

Des professeurs, j'étais la seule appelée à jouer le rôle d'examineur pour la branche que j'enseignais, car M. Paul se chargeait de le faire lui-même pour toutes les autres disciplines. Le jour des examens était le sien. Il priait ses collègues de bien vouloir se ranger sur les côtés de la salle, montait sur l'estrade et ne la quittait qu'une fois les épreuves terminées, après s'être livré à une éclatante démonstration de son autorité et de l'étendue et de la variété de ses connaissances. Toutefois, comme il ne possédait pas celle de la langue anglaise, je me voyais promue à l'insigne honneur d'officier à ses côtés. Sa vanité souffrait terriblement de cette exception. Il ne manqua d'ailleurs pas de me le faire sentir.

Le soir précédant l'examen, je me promenais dans le jardin ainsi que les autres institutrices et les élèves.

M. Paul, un cigare entre les dents, l'œil nuageux et les moustaches hérissées comme celles d'un chat en colère, vint me rejoindre dans « l'allée défendue ».

— Ainsi, dit-il en m'abordant brusquement, vous allez trôner comme une reine, demain, – trôner à mes côtés. Petite ambitieuse, elle savoure à l'avance les délices de l'autorité !

Il se trompait. Mais, bien que je ne me sentisse nullement fière de la tâche qui m'était assignée, je ne le lui dis point, car j'aimais voir éclater sa jalousie. Elle projetait sur son visage brun et dans ses yeux d'azur violacé des lumières et des ombres qui leur donnaient une vivacité étrange. Sa colère était naïve, sincère, et absolument déraisonnable.

— J'hésite, dit-il, à vous placer au début, avant qu'il y ait beaucoup de monde pour flatter votre nature ambitieuse, ou à la fin, alors que l'assistance

épuisée ne vous témoignera plus qu'une attention distraite.

— Que vous êtes dur, monsieur ! répondis-je en feignant la tristesse.

— Il faut l'être avec des créatures de votre espèce. Je vous ai observée lorsque vous jouiez le vaudeville. Avec quelle ardeur passionnée vous cherchiez le triomphe !

— Vous vous êtes trompé sur la nature des sentiments qui m'animaient alors, monsieur. Ils étaient purement abstraits. Je détestais et ce vaudeville et le rôle que j'avais à interpréter. Quant à l'assistance, elle m'était inconnue et je ne pouvais guère éprouver de la sympathie pour elle. Et si vous me parlez de l'examen de demain, je vous dirai que je le considère comme une corvée que je voudrais voir déjà terminée.

— Ne verriez-vous donc aucun inconvénient à ce que je demande à Madame de supprimer l'épreuve d'anglais ?

— Au contraire, j'en serais enchantée.

Il fuma son cigare en silence. Puis il se retourna brusquement :

— Donnez-moi la main, dit-il, et le dépit et la jalousie s'évanouirent de son visage. Allons, poursuivit-il avec bienveillance, nous ne serons pas rivaux, mais amis. J'essaierai de vous aider sincèrement.

Il tint parole, fit de son mieux pour me faciliter ma tâche. L'examen, la distribution des prix, se passèrent fort bien. Puis vinrent les vacances, des vacances que je n'oublierai jamais.

M^{me} Beck partit le premier jour rejoindre ses enfants au bord de la mer. Les élèves, les institutrices répondirent à l'appel de leurs familles ou de leurs amis. Quant à M. Paul, il s'en alla faire un pèlerinage à Rome. Je demeurai seule à Villette, en compagnie d'une domestique et d'une pauvre élève infirme et idiote que sa belle-mère n'avait pas réclamée.

Mon cœur mourut presque en moi ; de misérables aspirations en tendaient douloureusement toutes les fibres. Qu'allais-je devenir, maintenant que j'étais privée de travail, de mon unique soutien ? Mes pauvres forces ne résisteraient jamais à ces interminables semaines de solitude et de désœuvrement. Je glissais doucement dans le désespoir et me voyais atteindre bientôt la fin des choses d'ici-bas. Que n'avais-je la faculté de regarder la vie comme la

regardaient mes semblables ! Pourquoi mon cœur refusait-il obstinément de connaître les élans et les espérances de la jeunesse ?

Le premier mois de ces vacances fut noir et accablant. Ma compagne, l'idiote, ne paraissait point malheureuse. Elle ne demandait qu'à se nourrir et s'asseoir au soleil ou, quand celui-ci venait à manquer, auprès du feu. Son cerveau, ses oreilles, ses yeux se complaisaient dans l'inertie la plus profonde. Pourtant, on ne pouvait la laisser seule un instant, car son esprit, difforme autant que son corps, penchait instinctivement vers le mal. En la voyant assise à mes côtés, occupée pendant des heures à déformer ses traits en grimaces indescriptibles, j'avais l'impression, non pas de me trouver dans la société d'une créature humaine, mais d'être emprisonnée avec quelque étrange animal indompté. Il y avait aussi des soins personnels à lui donner. Cette tâche m'était un supplice, mais qui pourtant ne pouvait se comparer aux tortures mentales que j'endurais.

Une tante de l'idiote, une bonne vieille femme, vint un jour la chercher, à mon grand soulagement. J'étais enfin libre de me promener au dehors, de m'aventurer loin de la rue Fossette, ce que je pris l'habitude de faire chaque jour avec plus de témérité. En errant seule ainsi à travers les champs et boqueteaux qui entouraient la ville, j'imaginais parfois la situation de mes connaissances. M^{me} Beck était dans une joyeuse ville d'eau, en compagnie de ses enfants, de sa mère et d'une troupe d'amis. Zélie Saint-Pierre avait retrouvé sa famille à Paris. Des parents avaient emmené Ginevra Fanshawe faire un tour dans le Midi. Ginevra devait être la plus heureuse. Je la voyais, folle de joie au milieu d'un pays de blés et de vignes dorés par le soleil de septembre.

Mais n'en avais-je pas aussi ma part de cette lumière d'automne, de ces ciels ensoleillés, de ces nuits de clair de lune ? D'où vient alors que je désirais presque que la terre, que l'herbe m'ensevelissent à jamais ? Ginevra Fanshawe ! Un esprit la suivait, l'enveloppait de son aile, égayait ses jours, embaumait l'ombre de ses nuits. Elle n'était jamais seule. Le véritable amour l'accompagnait partout où elle allait. Était-elle insensible à sa présence ? Cela me paraissait impossible. Je la devinais secrètement reconnaissante, et réservant à avouer plus tard son amour. Et je devinais aussi son chevalier à demi conscient de cette pudique tendresse et réconforté par ce sentiment. Une invisible chaîne de compréhension unissait à travers montagnes et vallées, dans la même prière et le même désir, ces deux amants séparés. Ginevra

grandissait à mes yeux jusqu'à devenir une sorte d'héroïne. Je me dis un jour que je m'étais aperçue de cette illusion croissante : « Mes nerfs sont trop tendus ; mon esprit a trop souffert, il est malade ; que faire ? »

Je ne pouvais en fait me bien porter dans ces circonstances. Une nuit, après une dépression particulièrement forte, je fus la proie de violentes douleurs physiques et obligée de garder le lit. L'été touchait à sa fin, les tempêtes de l'équinoxe commençaient ; pendant neuf jours sombres et pluvieux, brûlée, épuisée par la fièvre, j'appelai le sommeil. Il ne vint qu'une fois, et, sans doute impatienté par mon importunité, il apporta avec lui sa vengeance, un cauchemar qui tordit mon corps d'une angoisse inconnue et me gratifia d'une expérience qui avait la couleur et le caractère, l'aspect terrible d'une visitation de l'éternité. Entre minuit et une heure, cette nuit-là, une coupe d'un étrange breuvage âcre et noir, non pas tiré d'une source, mais puisé dans le bouillonnement d'une mer sans fond, me fut présentée de force. Une souffrance mesurée pour des lèvres mortelles n'a pas cette atrocité. Après avoir bu, je m'éveillai et je crus que tout était fini. Je frissonnais de peur à mesure que la conscience me revenait. J'aurais voulu appeler à l'aide, mais je savais que Goton, la domestique, dormait dans une mansarde éloignée, inaccessible à mes cris. Je passai, agenouillée sur mon lit, quelques heures effroyables. Les images de mon rêve les plus déchirantes me torturaient l'esprit : il me semblait que le bien-aimé mort, qui m'avait beaucoup aimé dans la vie, me rencontrait ailleurs, comme un étranger. Mon âme n'était que désespoir. Je n'avais plus aucune raison d'essayer de me relever, de vivre et, cependant, la voix hautaine et sans pitié avec laquelle la Mort me défiait d'aborder ses terreurs inconnues m'était intolérable. Je tentai de prier, mais ne pus que balbutier ces mots : « Depuis ma jeunesse, j'ai souffert de ces angoisses, avec un esprit troublé. »

C'était la pure vérité.

En m'apportant le thé, le lendemain matin, Goton me pressa d'appeler un médecin. Mais je ne suivis pas ce conseil, car je pensais qu'un médecin ne saurait me guérir.

Un soir que je n'en pouvais plus de supporter la solitude et le silence de ce long dortoir où les pâles lits blancs prenaient l'apparence de spectres, et la couronne qui surmontait chacun d'eux, celle de crânes énormes desséchés au soleil, de crânes aux vastes orbites béantes où reposaient, glacés, les rêves

éteints d'un plus vieux monde et d'une race plus puissante, je me levai et m'habillai.

Dehors, il pleuvait et le vent soufflait encore, mais avec plus de douceur que les jours précédents. Le crépuscule tombait, et par la fenêtre, je voyais défiler lentement les nuages, comme des bannières traînantes. Il me semblait qu'à cette heure, il y avait au ciel de la commisération pour les douleurs terrestres. Le poids de mon cauchemar s'allégea. La pensée que je n'étais plus aimée céda un peu à l'espoir du contraire, et c'est avec un sentiment de soulagement que je quittai cette maison où j'étais restée murée comme dans un tombeau.

Je m'acheminai vers une colline située au delà de la ville, dans la paix des champs, lorsque les cloches d'une église m'arrêtèrent au passage. À l'intérieur de l'église, dans une pénombre empourprée par la lumière des vitraux, quelques fidèles attendaient leur tour de se confesser. Je m'agenouillai sur les dalles de pierre et regardai. Dès qu'une pénitente sortait du confessionnal, une autre lui succédait. Celles qui avaient reçu l'absolution paraissaient rassérénées. Soudain, une voix douce murmura à mon oreille :

— Allez à présent, je ne suis pas encore préparée.

Obéissant machinalement, je me levai et m'approchai du confessionnal.

— Mon père, dis-je au prêtre, je suis protestante.

Se tournant alors vers moi, il me demanda, non sans douceur, la raison pour laquelle je venais à lui.

Je lui exposai en quelques mots ma situation, et lui dis combien j'étais affamée d'un conseil, d'un encouragement. Il parut surpris et embarrassé.

— Vous me prenez au dépourvu, me répondit-il. N'ayant pas encore vu de cas semblable au vôtre, il m'est difficile de vous donner des conseils appropriés aux circonstances que vous me décrivez.

À vrai dire, je ne m'attendais guère à en recevoir, mais le simple fait d'avoir épanché mon cœur dans celui d'un homme, sensible, humain et malgré tout consacré, m'avait procuré du bien-être. Déjà je me sentais soulagée.

— Dois-je m'en aller, mon père ? demandai-je comme il restait silencieux.

— Mon enfant, dit-il doucement et avec compassion, pour l'instant, mieux vaudrait vous retirer, mais je vous assure que vos paroles m'ont touché. J'aimerais y réfléchir. Si vous partagiez notre foi, je vous répondrais qu'un esprit tourmenté ne peut trouver le repos qu'au sein de la retraite, et le réconfort que dans les exercices de piété. Le monde, ceci est bien connu, ne peut satisfaire ce genre de natures. Je suis convaincu que vos souffrances sont autant de messages divins pour vous ramener à la véritable Église. Vous étiez née pour notre foi. Soyez certaine qu'elle seule pourrait vous guider. Votre religion protestante est trop froide et prosaïque pour une âme telle que la vôtre. En aucune manière, mon enfant, je ne voudrais vous perdre de vue. Mais ne revenez pas me voir dans cette église ; vous êtes souffrante et risqueriez d'y prendre froid. Vous me trouverez demain chez moi à dix heures.

Il me donna son adresse. Je m'inclinai et sortis.

Le lecteur supposera peut-être que j'allais m'exposer de nouveau à l'influence de ce bon prêtre. Qu'il se détrompe. Il n'en était pas plus question que de marcher dans une fournaise babylonienne. Si j'avais répondu à son invitation, il m'aurait montré, à moi qui avais soif de tendresse et de consolation, tout ce qui était tendre et consolant dans l'honnête superstition papiste, et qui peut dire comment cela aurait fini ? À cette heure, au lieu d'écrire cette histoire hérétique, peut-être serais-je en train d'égrener mon chapelet dans une cellule du couvent des carmélites situé boulevard Crécy à Villette. Il y avait quelque chose de Fénelon dans ce vieux prêtre, et malgré que je n'aime pas son église, je dois garder de lui un souvenir reconnaissant. Il se montra bon pour moi, alors que j'avais besoin de bonté. Que le Ciel le bénisse !

Pour rentrer à la rue Fossette, je choisis de passer par un vieux quartier aux ruelles étroites entre des maisons anciennes et pittoresques. Le crépuscule avait fait place à la nuit. Le vent se mit à souffler avec violence, chassant devant lui une pluie glaciale pareille à un embrun. Je tentais d'avancer en courbant la tête. Mais le vent se riait de ces efforts désespérés. J'aurais aimé avoir des ailes pour m'élever au-dessus de son souffle puissant et me laisser emporter par lui dans sa course vertigineuse. Soudain, au moment où je formulais ce souhait, j'éprouvai une sensation de froid plus vive là où j'avais déjà froid, et de faiblesse plus grande là où j'étais faible. Je voulus atteindre le porche d'un vaste édifice, à quelques pas de là, mais,

comme je m'en approchais, la masse de la façade et le clocher géant s'évanouirent à mes yeux et je me sentis projetée dans un gouffre.

XVI

Où mon âme se rendit-elle pendant cet évanouissement, je ne saurais le dire. Se figurant peut-être que son union douloureuse avec la chair était enfin dissoute et souhaitant gagner sa demeure éternelle dans l'espoir qu'il lui serait enfin permis de s'y reposer, s'est-elle vue en chemin repoussée par un ange, et reconduite en pleurs à cette pauvre carcasse dont la compagnie ne lui apportait plus que peine et lassitude ?

Tout ce que je puis affirmer, c'est qu'elle réintégra sa prison avec tristesse et répugnance, en gémissant et frissonnant longuement. Alors, le sens de la vue se ralluma, rouge, comme s'il nageait dans le sang ; l'ouïe interrompue se précipita bruyamment comme un tonnerre ; la conscience se ranima dans la crainte : je me redressai épouvantée, me demandant dans quelle région, parmi quelles créatures étranges je m'éveillais. D'abord, je ne reconnus rien de ce qui s'offrit à ma vue. Un mur n'était pas un mur, une lampe n'était pas une lampe. Les objets les plus communs flottaient dans l'air autour de moi comme des spectres. Peu à peu, cependant, ce trouble disparut, la machine de vie reprit son fonctionnement régulier.

Où étais-je ? Ces murs, ces fenêtres, ce plafond sur ma tête ? On avait dû me transporter dans une maison. Mais les meubles que j'apercevais maintenant ne s'accordaient pas avec ceux auxquels j'étais habituée. Cette chambre ne devait pas être celle de M^{me} Beck. C'était un parloir agréable, aux murs pâles où s'égarait, dans un feuillage d'or, une légère guirlande de myosotis. Un feu de bois pétillait dans l'âtre. Entre deux croisées garnies de rideaux de damas bleu, un miroir me renvoyait mon image : j'étais étendue sur un sofa, le visage maigre, avec des yeux plus grands et plus creux et des cheveux plus sombres qu'au naturel.

Soudain, je fus pénétrée par une sensation bizarre et profonde. Ces meubles qui m'entouraient, un fauteuil bleu, une table ronde, recouverte d'un tapis de même couleur dont la bordure figurait un feuillage automnal, deux petits tabourets et une chaise d'ébène dont le siège et le dossier étaient tapissés de fleurs vives sur un fond sombre, les objets eux-mêmes, ces deux

miniatures au-dessus de la cheminée, ces vases de porcelaine de Chine, ce groupe d'albâtre sous son globe de verre, où les avais-je déjà vus ? Dans cette chambre inconnue d'une maison inconnue, il me semblait qu'un lointain passé me souriait.

Où suis-je donc ? murmurai-je.

Une forme, jusque-là inaperçue, se leva et s'approcha de moi. Mais c'était une forme qui ne s'harmonisait pas avec le paysage familier que j'avais cru reconnaître. Elle ne servait qu'à compliquer l'énigme. Cette femme, sans doute une bonne de la région, car elle s'exprimait dans un dialecte incompréhensible, baigna mes tempes et mon front d'une eau fraîche et parfumée, haussa le coussin sur lequel je reposais, me fit signe de ne pas parler, puis reprit son poste au pied du sofa.

Elle tricotait activement. Je me demandai pourquoi ce personnage venait ainsi s'introduire dans le décor de mon enfance, et par quel mystère ce décor se représentait à mes yeux.

Étais-je la proie de la fièvre, le jouet d'une hallucination ? Il m'était difficile de le penser, car je me sentais parfaitement éveillée et consciente. Les choses qui s'offraient à ma vue étaient bien celles qui meublaient le salon de ma marraine à Bretton. Seule la pièce était changée. Elle n'avait ni les mêmes proportions, ni les mêmes dimensions.

La bonne se retourna pour m'examiner. Me voyant les yeux écarquillés et agités, elle posa son ouvrage, et, après avoir versé quelques gouttes d'un liquide inconnu dans un verre d'eau, elle approcha le verre de mes lèvres. L'effet de ce breuvage, avalé passivement, se fit presque immédiatement sentir. Une douce torpeur m'envahit. Je fermai les yeux.

Au réveil, tout m'apparut de nouveau transformé. La lumière grise et mélancolique d'un jour d'automne brillait contre les vitres mouillées de pluie. Dehors le vent mugissait dans les arbres. Cette sensation de la proximité d'un jardin me fit croire un instant que je me trouvais au pensionnat, mais lorsque je me soulevai sur mon lit, mes yeux habitués à embrasser l'étendue d'une pièce spacieuse, aux murs blanchis à la chaux, papillotèrent de surprise. J'étais dans un petit cabinet dont le mobilier – une table de toilette, un fauteuil tendu de perse verte et blanche, une chaise minuscule, une glace au cadre noir brillant surmonté d'une pelote de satin cramoisi à la bordure de dentelle blanche – ne me laissait aucun doute sur sa provenance : ce lointain

passé de Bretton qui m'était réapparu comme en songe quelques heures auparavant. Je bondis de mon lit, pris la pelote dans mes mains et l'examinai. Elle portait les initiales « L.L.B. » en perles d'or. Ces initiales, je les avais cousues moi-même autrefois, c'étaient celles de ma marraine : Louisa Lucy Bretton.

Suis-je à Bretton, suis-je en Angleterre ? J'écartai le rideau de la fenêtre. Devant moi s'étalait une pelouse en forme de terrasse où se dressaient de grands arbres tourmentés par le vent. Ce paysage à demi masqué par l'écran des feuilles m'était inconnu. Je me recouchai et mes yeux surprirent alors un portrait accroché au mur, représentant une tête de garçon aux longs cheveux ensoleillés, au visage expressif avec ses yeux pénétrants et sa bouche illuminée d'un léger sourire capricieux, que j'identifiai immédiatement.

— Graham ! dis-je, en me remémorant la place de ce portrait dans la salle à manger de Bretton, au-dessus de la cheminée, et les réflexions qu'il m'inspirait chaque fois que je le contemplais : « Comment se faisait-il que ce qui charmait à ce point, pût en même temps, et d'une manière poignante, causer de la peine ? »

— Graham ! répéta une voix près de mon lit. Vous voulez voir Graham ?

Je regardai. S'il était étrange de retrouver ce portrait dont j'avais gardé un souvenir si précis, il l'était bien davantage de voir apparaître devant moi une silhouette dont je me souvenais tout aussi nettement, mais cette fois bien vivante, une femme de chair et d'os, une femme qui n'avait guère changé au cours des années – sans doute un peu plus sévère et plus robuste, mais toujours ma marraine, la même Mrs. Bretton que j'avais connue autrefois.

L'étonnement me coupait la parole.

— Madame, où suis-je ? articulai-je péniblement.

— Dans un asile très sûr, où vous êtes bien protégée. Ne vous tourmentez pas.

— Je me sens si troublée que je ne sais plus si je peux me fier à mes sens. Ne venez-vous pas d'Angleterre ?

— J'en suis arrivée dernièrement. N'êtes-vous pas Anglaise vous-même ? Vous paraissez connaître mon fils.

— Est-ce votre fils, là, sur le portrait ?

— C'est lui quand il était fort jeune. Vous avez murmuré son nom tout à l'heure.

— Graham Bretton ?

Elle inclina la tête.

— Dans ce cas, vous êtes madame Bretton, autrefois de Bretton, du comté de... ?

— Exactement. L'on m'a dit que vous étiez professeur d'anglais dans une école d'ici : mon fils vous a reconnue pour telle.

— Comment m'a-t-on trouvée, madame ?

— Mon fils vous le dira. Maintenant vous êtes trop troublée et trop faible pour pouvoir parler. Vous allez prendre votre petit déjeuner et vous rendormir.

Je bus et mangeai de bon appétit le thé et le morceau de pain grillé que la servante m'apporta. Quelques heures après, j'avalai encore une tasse de bouillon et un biscuit. Ma fièvre avait diminué et je reprenais des forces. Le soir, me sentant lasse de regarder la pluie ruisseler sur les vitres de ma petite chambre, d'écouter mugir le vent, je décidai de me lever et de m'habiller. Mrs. Bretton entra comme je venais de mettre mon projet à exécution.

— Habillée ! s'exclama-t-elle en souriant de ce sourire plaisant quoique sans douceur, que je lui connaissais. Vous vous sentez assez forte ?

Sa façon de parler était si semblable à celle qu'elle employait avec moi autrefois, que j'imaginai presque qu'elle commençait à me reconnaître.

— Permettez-vous que je descende, madame ? répondis-je. J'ai froid et me sens triste ici.

— Je ne demande pas mieux, si vous êtes sûre de pouvoir supporter le changement. Venez, voici mon bras.

Nous descendîmes un escalier recouvert d'un tapis, jusqu'à un palier où une grande porte ouverte nous invitait à pénétrer dans la pièce tendue de damas bleu.

— Asseyez-vous, me dit mon guide en me conduisant vers un canapé auprès du feu.

Je ne pouvais m'empêcher de suivre des yeux les moindres gestes de ma marraine. C'était les mêmes qu'elle avait toujours eus. Après avoir fait du thé, elle se plongea dans la lecture d'un journal. Mais pendant qu'elle lisait, je remarquai qu'elle écoutait. Elle écoutait dans l'attente de son fils.

— Dix minutes de retard, murmura-t-elle en consultant sa montre. Soudain, son front s'éclaircit. Elle avait dû entendre quelque chose. Une minute s'écoula, puis nous parvint le bruit d'une grille de fer que l'on refermait précipitamment, et un crissement de pas sur le gravier. Enfin, la sonnette de la porte retentit.

— C'est vous, Graham ? demanda sa mère avec une sorte de brusquerie joyeuse, comme le retardataire entraît dans la chambre.

— Qui d'autre voulez-vous que ce soit ? demanda-t-il à son tour en prenant possession de la chaise qui venait de lui être abandonnée.

— Quel sens de la propriété ! Le voyez-vous qui vole la chaise de la Vieille Dame !

— Mais la Vieille Dame persiste à me la laisser ! Comment se porte notre malade, maman ?

— Veut-elle s'avancer et le déclarer elle-même ? dit Mrs. Bretton en se tournant vers le canapé. J'obéis. Graham se leva pour me saluer.

— Puisque vous êtes descendue, dit-il, vous devez aller beaucoup mieux.

— Beaucoup mieux, répondis-je calmement. Je vais beaucoup mieux, docteur John.

Car, lecteur, ce grand jeune homme – ce fils adoré – mon hôte – Graham Bretton – n'était autre que le D^r John, et je m'empresse d'ajouter que cette découverte ne me causa pas la moindre surprise. Lorsque j'avais entendu les pas dans l'escalier, je savais qui allait apparaître. En fait, il y a longtemps que j'avais retrouvé, sous les traits du D^r John, dans ses gestes et ses habitudes, l'adolescent que j'avais connu dix ans auparavant, le compagnon de jeux de la petite Polly. Mes soupçons avaient été éveillés à cette occasion, contée au chapitre dixième, lorsque mon attention inconsidérément fixée m'avait valu la mortification d'un reproche sous-entendu. Ce que je pus observer par la suite ne fit que les confirmer. Alors, me direz-vous, pourquoi n'avoir rien dit de ma découverte ? C'eût été contraire à mon comportement, à ma façon de penser, à mon système de sentiments. J'avais préféré aborder le D^r John

masquée par un nuage au travers duquel il ne pouvait me voir, tandis que lui se tenait devant moi sous les rayons d'une lumière profonde et frémissante dont je gardais jalousement le secret.

Quel effet cela eût-il produit sur lui, si je m'étais avancée en annonçant : « Voici Lucy Snow » ? Je m'étais donc enfermée dans ma fonction d'institutrice, et, comme il ne sut jamais que mon prénom, qu'il ne me demanda jamais mon nom, je n'eus jamais à le lui révéler. Quant à me reconnaître spontanément – bien que j'eusse sans doute encore moins changé que lui – l'idée n'en effleura pas son esprit ; pourquoi aurais-je cherché à la lui suggérer ?

Son goûter terminé, le D^r John arrangea confortablement les coussins au coin du canapé et m'obligea à m'y installer. Lui et sa mère se rapprochèrent du feu et nous n'étions pas assis depuis dix minutes lorsque je vis l'œil de Mrs. Bretton se poser sur moi avec insistance.

— Eh bien ! s'exclama-t-elle, j'ai rarement vu ressemblance plus grande. Cette jeune dame ne vous rappelle-t-elle rien, Graham ?

— Vous la troublez, maman. Elle n'est pas habituée à votre brusquerie ; souvenez-vous qu'elle vous est étrangère.

— Mais regardez-la donc, Graham ! Voyez comme elle se tient ! Vous me dites connaître cette jeune femme depuis quelque temps déjà, et vous ne vous êtes jamais aperçu d'une ressemblance aussi singulière ?

Graham me regarda. Je n'y tins plus, et pour couper court à des événements dont je prévoyais l'issue fatale, je déclarai :

— Le D^r John a eu tant à faire et à penser depuis dix ans que bien que j'eusse identifié sans peine Mr. Graham Bretton, je n'ai jamais cru possible qu'il reconnût Lucy Snow.

— Lucy Snow ! Je le pensais ! Je le savais ! s'écria Mrs. Bretton. Elle passa aussitôt devant l'âtre et m'embrassa. Graham, lui, tandis que nous renouions connaissance, se débarrassait en silence de son étonnement. Il finit par avouer que sa mère avait raison de l'appeler un garçon stupide. Comment avait-il pu me voir si souvent et ne jamais soupçonner un fait qui maintenant lui sautait aux yeux ?

— Mais vous-même, dit-il, vous ne m'avez jamais dit m'avoir reconnu comme une vieille connaissance ?

— C'est pourtant le cas, répondis-je. Vous souvenez-vous du jour où vous vous êtes irrité de ce que je vous contemplais d'une manière un peu trop insistante ?

— Oui, j'étais furieux, car j'ignorais la raison de ce regard inquisiteur, il me surprenait, venant d'une personne généralement timide et réservée.

Ici Mrs. Bretton nous interrompit, car elle était impatiente de connaître mon histoire. Je racontai donc les luttes que j'avais eu à soutenir contre la Vie, la Mort, le Chagrin, le Destin. Puis elle et Graham me décrivirent à leur tour les changements survenus dans leur existence. Eux non plus n'avaient point été épargnés par l'adversité. Mais le succès de Graham était maintenant assuré dans la profession qu'il exerçait. Depuis trois mois, il avait pris pour lui et sa mère, à qui l'air de la ville ne convenait plus, ce petit château situé dans la campagne à une demi-lieue environ de la porte de Crécy. Mrs. Bretton avait jugé bon de ne pas vendre l'ancienne maison de la rue Saint-Ann, mais en quittant l'Angleterre, elle avait emporté avec elle quelques meubles qui s'y trouvaient, ceux-là mêmes au milieu desquels je m'étais éveillée et que j'avais pris pour des revenants.

Comme la pendule sonnait onze heures, le D^r John arrêta sa mère :

— Miss Snow est encore très pâle et faible, il vaut mieux qu'elle se retire à présent. Demain, je me permettrai de l'interroger un peu sur les raisons qui lui ont fait perdre sa bonne santé, car elle a beaucoup changé depuis le jour où je l'ai vue interpréter avec fougue le rôle d'un amusant et joli gentilhomme.

Lorsque j'eus dit mes prières et que je me fus déshabillée et couchée, je sentis que j'avais encore des amis. Des amis qui ne me faisaient pas de protestations véhémentes d'attachement, mais dont l'affection douce et modérée apaisait mon cœur, ce cœur qui soupirait vers eux avec une reconnaissance que je suppliai bientôt la raison de modérer : « Oh ! Dieu veuille que je ne prête pas à ces eaux accueillantes un goût plus suave que n'en connaissent les fontaines de la terre ! Une amitié qui n'exige pas un don absolu, une amitié tranquille, c'est tout ce que je peux souhaiter de posséder, oui, parfaitement tranquille ! »

En répétant ce mot, je me tournai vers mon oreiller ; en le répétant encore, j'inondai cet oreiller de mes larmes.

XVII

Les combats avec le caractère naturel, la forte inclination native du cœur, peuvent paraître aussi futiles que stériles, mais ils finissent par être profitables. Ils tendent malgré tout à conférer aux actes, au comportement, ce tour auquel la raison donne son approbation quand trop souvent peut-être le sentiment s'y oppose : à coup sûr ils changent le cours général d'une vie, la rendant mieux réglée, plus égale et plus calme à sa surface ; et c'est vers la surface que se dirigent la majorité des regards. Ce qui se trouve au delà, abandonnez-le à Dieu. L'homme, votre égal, faible autant que vous l'êtes, n'est pas digne d'en juger : Montrez à Dieu les secrets de l'esprit qu'il vous donna – demandez-lui comment vous devez supporter les peines qu'il vous a infligées – agenouillez-vous en Sa présence et priez avec foi pour la lumière dans l'obscurité, pour la force dans la pitoyable faiblesse, pour la patience dans l'extrême besoin. À une certaine heure, qui n'est peut-être pas celle que vous pressentiez, les eaux s'agiteront ; sous une forme qui n'est peut-être pas celle que vous rêviez, que chérissait votre cœur, pour laquelle il saignait, le héraut guérisseur descendra et conduira au bain l'aveugle et l'infirme, le muet et le possédé. Héraut, venez en hâte ! Des milliers de créatures se traînent autour du lac, se lamentent et désespèrent de le voir dormir à longueur d'années. Longues en effet sont les « heures » du Ciel : les orbites des anges messagers semblent immenses aux mortels ; elles peuvent encercler des âges ; le cycle d'un départ à un retour peut embrasser d'innombrables générations ; et la poussière qui, transformée en vie brève et douloureuse, retourne dans la souffrance à la poussière, peut entre-temps périr pour la mémoire, périr encore et encore.

Le lendemain matin, comme je m'étais levée et tentais de m'habiller, Mrs. Bretton fit irruption dans ma chambre.

— Quelle absurdité ! fit-elle en guise de bonjour et en me rendant à nouveau captive de mon lit. Vous devez rester couchée jusqu'à cet après-midi. Ce sont les ordres de mon fils. Tout à l'heure, on vous servira votre petit déjeuner.

C'est elle-même qui me l'apporta et j'en éprouvai un immense plaisir, car elle était de ces amis privilégiés que l'on aime avoir près de soi et dont on apprécie particulièrement les soins. Nos natures ont des prédilections et des antipathies également bizarres. Il est des gens que nous fuyons bien que notre raison nous fasse reconnaître leur bonté, et d'autres dont les défauts de caractère paraissent évidents mais dans la compagnie desquels nous sommes heureux de vivre. Les yeux noirs et vifs de ma marraine, l'éclat de ses joues brunes, sa main prompte et chaleureuse, son caractère assuré, son allure décidée, m'étaient aussi bienfaisants que l'air d'un climat salubre.

— J'aurais apporté mon ouvrage, me dit-elle en prenant la tasse vide de mes mains, mais mon fils m'a bien recommandé de vous laisser vous reposer seule. À en juger d'après votre apparence, il pense que vous avez eu une fièvre nerveuse.

Je répondis que ce pouvait être exact, car j'avais beaucoup souffert, moralement surtout. Mais j'estimai inutile d'insister davantage sur le sujet. C'eût été aborder un côté de mon existence déconcertant pour une nature vigoureuse et sereine comme la sienne. Sur ces entrefaites, elle me quitta et je demeurai couchée et heureuse que Graham se fût souvenu de moi avant de sortir.

Ma journée fut solitaire, mais la perspective du soir qui allait venir, l'abrégée et l'égaya. Ma paisible petite chambre m'apparaissait comme une caverne dans la mer. La teinte blanche et vert pâle des murs faisait penser à de l'écume et de l'eau profonde. La corniche était décorée d'ornements en forme de coquillages, et dans les coins du plafond, il y avait de blanches moulures pareilles à des dauphins. L'unique touche de rouge de la pelote de satin offrait même quelque ressemblance avec du corail, et dans le miroir brillant et sombre aurait pu surgir une sirène. En fermant les yeux, j'entendais le vent s'acharner contre la façade de la maison comme les vagues montent à l'assaut des rochers et, comme elles, repartir au loin, brisé par l'obstacle, en murmures berceurs.

La lumière que la servante apportait vint interrompre cette agréable rêverie. Je m'habillai, et plus forte à présent qu'au matin, je descendis et me dirigeai sans assistance vers le salon bleu.

Mrs. Bretton était endormie dans son profond fauteuil. Le D^r John, revenu de sa tournée plus tôt que de coutume, lisait un journal à la lumière grise du

soir tombant. Il s'avança dès qu'il me vit. Marchant avec précaution, pour ne pas éveiller la dormeuse, il m'entraîna vers la fenêtre en me parlant à voix basse.

— C'est un paisible petit château, murmura-t-il. On l'appelle « La Terrasse », à cause du terrain gazonné qui s'étend devant la façade. Voyez se lever la lune entre les troncs des arbres !

À quoi pouvait songer le D^r John, tandis que nous regardions l'ascension du disque d'or dans un ciel apaisé ? Je l'entendis soupirer très doucement. Le clair de lune l'avait-il attristé, ou le touchait-il à la façon d'une romance ? Cette image de la beauté en avait-elle éveillé une autre, enfouie dans son cœur ? Ginevra Fanshawe ! Je n'avais qu'à prononcer le nom de l'idole, pensai-je, et la tendre litanie de l'amour s'écoulerait. Mais au moment où j'allais lui demander s'il savait que Miss Fanshawe était en voyage avec les Cholmondeley, se détournant brusquement de la lune, il me déclara :

— La première chose que j'ai faite ce matin, ce fut d'aller rue Fossette pour prévenir la cuisinière que vous étiez sauve et entre de bonnes mains. Mais l'imaginerez-vous, elle ne s'était point encore aperçue de votre absence ! Avec quels soins on a dû s'occuper de vous !

— Oh ! cela n'a rien d'extraordinaire, répondis-je. Je refusais toujours tout ce que Goton m'apportait. Elle a dû se décourager. Croyez que c'est une bonne nature et qu'elle eût été ravie de me faire griller des côtelettes de mouton, si j'avais pu les manger.

— Je ne comprends pas M^{me} Beck. Comment a-t-elle pu vous laisser seule ?

— Elle ne pouvait prévoir que j'allais tomber malade.

— Votre système nerveux a supporté une bonne part de cette maladie.

— Je ne connais pas très bien mon système nerveux, mais j'étais terriblement abattue.

— Dans votre cas, les pilules et les potions sont inefficaces. Ce qu'il vous faudrait, c'est d'être entourée d'une joyeuse société, de rester seule le moins possible et de prendre beaucoup d'exercice.

Un acquiescement et une pause suivirent ces remarques. Puis je hasardai une question :

— Me direz-vous comment je suis tombée entre vos mains, docteur John ?

— Eh bien ! dans des circonstances qui m'ont intrigué. Je traversais la Basse-Ville pour rentrer chez moi, après avoir passé toute une journée à soigner un cas délicat, mais singulièrement intéressant, lorsque, parvenu à la hauteur d'une vieille église qui appartient à la communauté des béguines, je vis, dans l'encadrement du portique, un prêtre qui tenait quelque chose dans ses bras. Je reconnus cet homme pour l'avoir souvent rencontré auprès des lits de malades riches ou pauvres, surtout d'ailleurs auprès de ces derniers. C'est un bon vieillard, meilleur que la plupart de ses semblables dans la région, plus dévoué au devoir et aussi plus instruit. Nos yeux se rencontrèrent, il me pria de m'arrêter. Ce qu'il soutenait était une femme évanouie ou mourante.

» Cette personne est une de vos compatriotes, dit-il, sauvez-la si elle n'est pas morte. »

» Ma compatriote se trouva être le professeur d'anglais de M^{me} Beck. Elle était sans connaissance, inanimée et presque froide.

» Que signifie cela ? demandai-je.

» Il me narra cette curieuse histoire : que vous étiez allée à lui, ce soir-là, à la confesse ; que votre air malade et épuisé, certaines choses que vous aviez dites... »

— Des choses que je lui avais dites ? Je me demande lesquelles ?

— Des crimes épouvantables, sans doute, mais que le sceau du confessionnal m'empêcha malheureusement de connaître. Tout ce que je puis vous dire, c'est que vos confidences ne vous avaient pas fait un ennemi du bon frère. Vous paraissiez si faible et affolée qu'il considéra comme son devoir de vous suivre à votre sortie de l'église, pour être sûr de votre arrivée saine et sauve chez vous. Peut-être qu'à cette résolution chrétienne se mêlait inconsciemment celle de découvrir votre adresse. La lui avez-vous révélée au cours de votre confession ?

— Non, au contraire, j'ai soigneusement évité de le faire. Quant à ma confession, docteur John, sans doute l'ébranlement de ce que vous appelez « mon système nerveux » en est-il la cause. De simples paroles ne peuvent décrire mon état d'esprit. Mes jours et mes nuits étaient devenus intolérables.

Un affreux sentiment de désolation me torturait à mort. Poussée au bord de l'abîme, j'avais soif d'une goutte d'amitié, d'un mot d'encouragement, d'un conseil, et ne trouvant rien de cela dans ma chambre, j'allai le chercher dans l'église et au confessionnal, j'allai y déverser, non pas le récit de mes crimes – ma vie n'a pas été assez active pour renfermer quelque obscur méfait, imaginaire ou réel – mais une longue plainte morne et désespérée.

— Maudite soit M^{me} Beck ! Condamner ainsi sa meilleure institutrice à la réclusion !

— Ce n'est pas la faute de M^{me} Beck, dis-je. C'est moi qui ai tort ; et cette grande abstraction sur les épaules de laquelle j'aime à accumuler des montagnes de blâme : moi et le Destin.

— « Moi » doit faire plus attention à l'avenir, dit le D^r John en souriant. Changement d'air, changement de lieu ; voilà mes prescriptions. Maintenant, revenons à votre évanouissement. Sous l'attaque de la pluie et du vent déchaînés cette nuit-là, vous vous êtes écroulée près du béguinage. Le prêtre vint à votre secours, puis le médecin. À eux deux, ils vous amenèrent ici. Le père Silas, malgré sa vieillesse, insistait pour vous monter lui-même et rester auprès de vous jusqu'à ce que vous soyez ranimée, mais à ce moment, un messenger arriva de la part de la malade mourante que je venais à peine de quitter et qui demandait une ultime visite de son médecin et les derniers sacrements. Nous partîmes ensemble, le prêtre et moi, en laissant à Martha, car ma mère passait la soirée chez des amis, des instructions qu'elle suivit scrupuleusement et avec succès. Maintenant, dites-moi, êtes-vous catholique ?

— Pas encore, répondis-je en souriant, et ne laissez jamais le père Silas deviner où j'habite, car il n'aura de cesse qu'il ne m'ait convertie. Remerciez-le pour moi. Si un jour je deviens riche, je lui enverrai de l'argent pour ses œuvres de charité. Docteur John, votre mère s'éveille, vous devriez sonner pour le thé.

Comme Mrs. Bretton, furieuse contre elle-même, à cause de la faiblesse à laquelle elle avait succombé, s'apprêtait à nier qu'elle avait dormi si peu que ce fût, son fils la plaisanta gaiement :

— Do, do, maman ! dormez, dormez encore. Vous êtes pendant votre sommeil le portrait de l'innocence.

— Mon sommeil ! Que chantez-vous là, John Graham ? Vous savez bien que le jour je ne dors jamais. C'était la plus légère dose de sommeil concevable.

— Miss Snow ! répartit Graham, ne trouvez-vous pas que pour une femme de son âge et de sa corpulence, ma mère a la répartie prompte ?

— Gardez pour vous vos compliments, mon cher monsieur, et inquiétez-vous de votre propre corpulence. Elle s'est considérablement accrue ces temps derniers, au point que lorsque je vous regarde, je me figure être en présence d'un dragon lourdaud, d'un hallebardier en herbe. Soyez averti, si vous devenez gros, je vous désavoue.

— Vous vous désavoueriez plutôt ! Tel que vous me voyez, je suis indispensable au bonheur de la vieille dame, Miss Lucy ; elle languirait dans une jaune et verte mélancolie, si elle n'avait mes six pieds d'iniquité à morigéner.

Tous deux, ils s'affrontaient ainsi, debout devant la cheminée. Et bien que leurs propos ne fussent pas très tendres, les regards échangés ne trompaient pas sur la vraie nature de leur affection. Le meilleur trésor de la vie de Mrs. Bretton était certainement enclos dans le sein de son fils ; son cœur battait dans le cœur de Graham. Quant à ce dernier, si un autre amour partageait ses sentiments avec l'amour filial, cette passion étant la dernière venue, il lui assignait sans doute la place que l'on réserve au benjamin. Ginevra ! Ginevra ! Mrs. Bretton eût-elle approuvé le choix de son fils ? Je pense que si elle avait pu deviner la conduite de Miss Fanshawe envers son soupirant, les tourments que sa légèreté et sa coquetterie lui infligeaient honteusement, elle eût considéré cette fille comme une idiote et une petite perverse.

Cette deuxième soirée s'écoula aussi doucement que la première, plus doucement même, car nous ne revînmes pas sur les chagrins passés. Je me sentais heureuse et calme, comme si je me trouvais chez moi. Cette nuit-là, au lieu de m'endormir en sanglotant, je descendis au pays des songes par un sentier bordé d'agréables pensées.

XVIII

J'étais à La Terrasse depuis quelques jours lorsqu'un matin, Graham, qui jusque-là avait toujours paru éviter de s'asseoir à mes côtés ou de s'approcher de l'endroit où j'étais assise, prit un siège près de ma table à ouvrage et s'empara d'une bobine de fil qu'il se mit à dérouler distraitement. Je sentis que la question longtemps différée allait enfin m'être posée. Elle vint sous une forme délicatement indirecte, sous le voile de l'anonymat pour ainsi dire :

— Votre amie passe ses vacances à voyager, m'a-t-on dit ?

« Amie ! pensai-je ; mais il ne fallait pas le contredire. Va pour amie ! » Je ne pus toutefois m'empêcher de lui demander de qui il voulait parler.

— Ginevra, Miss Fanshawe, a accompagné les Cholmondeley en voyage dans le midi de la France ?

— En effet.

— Vous correspondez ?

— Je dois vous avouer que l'idée ne m'est jamais venue d'user de ce privilège.

— J'imagine que son écriture est jolie, fine et élégante. Quand supposez-vous qu'elle sera de retour en ville ?

— Pardonnez-moi, docteur John, mais il faut que je m'explique. Vous me faites beaucoup d'honneur en m'attribuant un degré d'intimité avec Miss Fanshawe, dont je n'ai pas l'avantage de jouir. En vérité ses amis appartiennent à une sphère différente de la mienne, et que vous connaissez certainement mieux que moi.

— Je connais quelque peu les Cholmondeley, en effet. Ce sont des gens superficiels, prétentieux et égoïstes, et soyez certaine qu'au fond, Ginevra vous estime davantage que ce beau monde vide et fastueux.

— Vous êtes très aimable.

— Voyez-vous, je vous console et je ne puis me consoler moi-même. De Hamal est une créature méprisable, mais je crains cependant qu'il lui plaise.

Soudain, ma patience se rompit, sans avis, d'un seul coup. Sans doute la maladie, la faiblesse l'avaient-elles usée et rendue fragile à l'extrême.

— Docteur Bretton, dis-je, sur tous les points, sauf un, vous êtes un homme franc, sensé et clairvoyant ; mais sur ce point exceptionnel vous n'êtes qu'un esclave. Je me permets de vous déclarer qu'en ce qui concerne Miss Fanshawe, vous ne méritez pas de respect, et vous n'avez pas le mien.

Sur ce, je me levai et quittai la pièce, en proie à une vive agitation.

Lorsque je rencontrai le D^r John, dans la soirée, je vis que je lui avais causé du mal. Ce n'était pas un homme fait d'argile grossier. Si les traits principaux de sa nature avaient été tracés avec ampleur et énergie, les détails en revanche dénotaient un travail d'une délicatesse presque féminine, plus fin, beaucoup plus fin que ce à quoi l'on se serait attendu. En effet, jusqu'à ce qu'un choc trop brutal pour ses nerfs eut trahi par ses effets toute l'acuité de leur sensibilité, on ignorait cette construction raffinée, et cela surtout parce que la faculté de sympathie ne dominait pas en lui. Sentir et saisir vite les sentiments d'un autre sont des propriétés séparées, et si le D^r John possédait l'une avec une exquise perfection, l'autre, bien qu'il fût, je m'empresse de le reconnaître, d'un naturel bienveillant et généreux, était beaucoup moins développée. Ce soir-là, lorsqu'il entra dans le salon, je devinai d'un seul regard tout son mécanisme.

Envers celle qui l'avait traité d'esclave et lui avait retiré sur un point son estime, il devait éprouver maintenant des sentiments singuliers. Que l'épithète fût juste, et l'imprécation fondée, il ne songeait pas à le nier et retournait même en son esprit cette possibilité indigne d'un homme. Visiblement, il était malheureux, et son visage avait la gravité et la froideur de la condamnation qu'il s'infligeait en silence. Je n'y relevai pourtant pas la moindre trace de ressentiment, de méchanceté, de rancune. Lorsque je plaçai sa chaise à table, que je lui passai son thé, il me remercia avec une douceur extraordinaire dans la voix.

Pour moi, j'étais obsédée par une seule pensée : expier ma coupable véhémence ou ne pas dormir cette nuit-là. Cette situation ne pouvait continuer. J'aurais tout supporté plutôt que de vivre un jour de plus brouillée avec le D^r John. Ginevra pourrait désormais revêtir les ailes d'argent d'une

colombe et voler tout droit jusqu'aux cimes les plus hautes où l'imagination de son adorateur aurait choisi de fixer la constellation de ses charmes. Jamais plus je ne me permettrais de freiner cet essor. Après le thé, Graham prit un livre et s'assit tristement à l'écart. Je désirais ardemment, mais n'osais, lui parler. Sa mère quitta la pièce ; alors, poussée par un intolérable regret, je murmurai : « Docteur Bretton ».

Il leva les yeux de son livre ; son regard n'était pas froid, ni malveillant, sa bouche point cynique. Il attendait simplement ce que j'avais à lui dire : son caractère était d'une vendange trop douce et généreuse pour aigrir dans un coup de tonnerre.

— Docteur Bretton, pardonnez mes paroles inconsidérées ; je vous supplie, je vous supplie de les pardonner.

Il sourit.

— Peut-être les ai-je méritées, Lucy. Si vous n'avez pas de respect pour moi, c'est, j'en suis certain, parce que je ne suis pas respectable. Je crains d'être un idiot doublé d'un maladroit, car où je désire plaire, il semble que je ne plaise pas.

— Voilà ce dont vous ne pouvez être certain ; et quand bien même il en serait ainsi, la faute en est-elle à votre caractère ou au discernement d'une autre ? Mais à présent, laissez-moi me dédire de ce que j'ai avancé dans la colère. En une chose et en toutes choses, je vous respecte profondément. Si vous ne vous estimez guère vous-même, et si vous avez trop bonne opinion des autres, qu'est-ce cela, sinon un mérite ?

— Puis-je trop estimer Ginevra ?

— Je le crois possible, et vous, vous ne le croyez pas. Agréons que nos opinions diffèrent. Être pardonnée, c'est tout ce que je demande.

— Chassez votre peine, comme j'écarterai la mienne, car vous m'avez un peu blessé, Lucy. Une fois le chagrin dissipé, je fais plus que pardonner : je me sens reconnaissant, comme envers quelqu'un qui ne veut que mon bien.

— Je ne vous souhaite sincèrement que du bien, vous avez raison !

Ainsi se termina notre querelle.

Lecteur, si vous constatez que mon opinion au sujet du D^r John varie au cours de cette œuvre, excusez cette apparente inconséquence. Je rapporte les

sentiments que j'éprouvais alors ; je dépeins un caractère tel qu'il m'apparut au moment où je le découvris.

Ce léger incident eut la meilleure influence sur nos relations. L'écran de glace transparente qui avait toujours vitré la voie par laquelle nous communiquions, fondit peu à peu sous la chaleur d'une amitié accrue. Le Dr John semblait savoir qu'en me parlant de lui et de ce qui l'intéressait le plus, il répondrait à mes espérances et comblerait tous mes désirs. Il en résulta naturellement que je continuai à entendre beaucoup parler de Ginevra.

« Ginevra ! » Il la trouvait si belle et si bonne, il parlait si amoureuxment de ses charmes, de sa douceur, de son innocence, que malgré ma fastidieuse et claire connaissance de la réalité, une sorte de mirage commença même pour moi à se former à son sujet. Néanmoins, il faut avouer qu'il en parlait souvent avec non-sens et que je devais faire de grands efforts pour garder ma patience invincible. Un jour que j'étais un peu excédée du plaisir de l'écouter, et dans le dessein de calmer son éternelle inquiétude, je lui affirmai que pour ma part j'étais certaine que Miss Fanshawe avait l'intention de l'agréer, et comme il me pressait de lui donner les raisons d'une telle assurance, je fis allusion aux nombreux cadeaux que Ginevra avait acceptés de son trop généreux adorateur.

— C'est absurde ! dit-il en coupant de la façon la plus destructive un écheveau de soie avec mes ciseaux. Ces quelques attentions me faisaient plaisir. Elle m'accordait une faveur en les acceptant.

— Elle accordait plus qu'une faveur, Docteur John, elle s'engageait d'honneur à vous payer de retour...

Il m'interrompit de nouveau :

— Mais elle est beaucoup trop désintéressée et naïve pour que je puisse considérer son acceptation de ces cadeaux, dont elle ignore la valeur, comme un signe favorable !

Ici, je ne pus m'empêcher de rire. J'avais entendu Ginevra adjuger son prix à chaque bijou ; et je savais bien que les embarras d'argent, les questions d'argent, les valeurs d'argent et les efforts pour réaliser des fonds, avaient été depuis nombre d'années, et malgré sa jeunesse, le stimulant favori de ses pensées.

— Pour ma part, poursuivait le D^r John, quand bien même je lui offrirais tout ce que je possède, et qu'elle le prît, je la sais incapable de se laisser conduire par de sordides calculs, et ne me permettrai pas de croire qu'une telle action m'avancât d'un pas.

— Docteur John, commençai-je, l'amour est aveugle ! mais, juste à cet instant, un rayon bleu et subtil fila obliquement de l'œil de mon interlocuteur. Ce pouvait être un hasard, ou le reflet d'une impression passagère, mais ce regard me fit soupçonner que, malgré sa passion pour la beauté de Ginevra, le D^r John était plus perspicace que ses paroles en général le laissaient supposer. Une partie de la conviction qu'il professait sur la naïveté de Miss Fanshawe devait être affectée.

XIX

Mon séjour à La Terrasse fut prolongé de deux semaines après les vacances. L'aimable intervention de Mrs. Bretton me procura ce répit. Son fils ayant décrété que je n'étais pas encore assez forte pour retourner dans ce bouge de pensionnat, elle se fit conduire à la rue Fossette, eut un entretien avec la directrice et obtint la faveur demandée en plaidant la nécessité de quelques jours de repos et de changement supplémentaires en vue d'un rétablissement complet. Mais cela me valut également une attention dont je me serais fort bien passée : une visite de politesse de M^{me} Beck.

Cette dame vint un beau jour en fiacre jusqu'à un lieu aussi éloigné que le château. Je suppose qu'elle avait décidé de voir quel endroit habitait le D^r John. Apparemment, le site agréable et l'intérieur bien tenu dépassèrent son attente ; elle fit l'éloge de tout ce qu'elle voyait, me félicita d'avoir de tels amis, s'extasia bruyamment sur la mine florissante du docteur et ne tarit pas de compliments à l'adresse de Mrs. Bretton. Bref, elle se montra sous son jour le plus brillant et fut un véritable feu d'artifice de joie et d'affabilité.

Après son départ, je taquinai le D^r John sur le dévouement que lui témoignait Madame. Il me rappela alors certains discours qu'elle lui avait tenus et se mit à les redire en imitant leur volubilité avec énormément d'esprit et de drôlerie. Nous rîmes aux larmes.

Le D^r John et sa mère étaient de ces natures privilégiées qui aiment communiquer le bonheur, comme d'autres aiment occasionner la misère ; ils le faisaient instinctivement, sans façons et apparemment presque avec inconscience. Chaque jour que je vécus chez eux, ils proposèrent un petit plan d'où résultait un profitable amusement. Le D^r John, bien que son temps fût entièrement pris, s'arrangeait toujours pour nous accompagner dans nos promenades à Vilette ou dans les environs. Il me fit visiter des endroits de la ville que je n'avais pas découverts pendant les huit mois que j'y avais résidé, et au sujet desquels il me fournit quantité de renseignements intéressants. J'avais plaisir à l'écouter. Il ne parlait jamais d'une manière vague et froide ;

il paraissait aimer les détails précis presque autant que je les prisais moi-même, et les mots dont il se servait pour décrire ses observations ou ses impressions avaient toujours un accent personnel, une fraîcheur agréable. En l'accompagnant dans la Basse-Ville, quartier pauvre et populeux, je constatai que ses visites étaient d'un philanthrope autant que d'un médecin. Les classes inférieures l'appréciaient énormément ; dans les hôpitaux, ses malades pauvres l'accueillaient avec une sorte d'enthousiasme.

À me lire, on serait tenté de croire que je n'étais pas loin de considérer le D^r John comme un dieu. En vérité, mon admiration n'était pas aveugle. Il ne m'échappait pas qu'aucun immortel n'aurait pu l'égaliser dans son souci d'extraire du présent tout ce qui pouvait nourrir son amour-propre masculin ; son plaisir était de rassasier ce sentiment vorace sans penser au prix du fourrage, sans s'inquiéter de la dépense pour lui conserver un poil luisant et un corps bien gras. Si dans la vie publique, le D^r John se montrait oublieux de lui-même, d'un dévouement et d'une modestie à toute épreuve, dans le privé, sa légèreté, son égoïsme réapparaissaient dans les moindres phases de son comportement.

Je me suis souvent étonnée de sa parfaite connaissance de Villette ; connaissance qui ne se bornait pas simplement à ses rues ouvertes, mais s'étendait à toutes ses galeries, ses salles, ses cabinets, qui, de toute porte protégeant un objet digne d'être vu, de tout musée, de toute salle consacrée à l'art ou la science, semblait posséder le « Sésame, ouvre-toi ! ». Je n'ai jamais eu la tête faite pour les sciences, mais un instinct ignorant, aveugle, m'inclinait vers les arts. J'adorais visiter les galeries de peinture, à condition d'être seule, car en société, une misérable idiosyncrasie m'empêchait de voir ou de sentir quoi que ce soit. Le D^r Bretton était un cicerone de mon goût. Il me conduisait de bonne heure dans les galeries, avant qu'elles fussent emplies de visiteurs, m'y abandonnait deux ou trois heures et revenait me chercher une fois ses consultations terminées. Entre temps, j'étais heureuse ; heureuse non point toujours d'admirer, mais d'examiner, d'interroger, de former des conclusions. Au début, je me sentis déchirée entre la volonté d'approuver ce qui passait pour admirable et l'incapacité de faire violence à mes propres sentiments. Il me semblait qu'un tableau original et bon était aussi rare qu'un livre original et bon. Finalement, devant certains chefs-d'œuvre signés de grands noms, je n'hésitai pas à me dire : « Ils ne ressemblent en rien à la nature. La lumière du jour n'a jamais eu cette

couleur, et ces grosses femmes charnues, à l'air complaisant, ne sont pas les déesses qu'elles s'imaginent être. » En revanche, des fragments de vérité entrevus dans de petits paysages flamands, par exemple, satisfaisaient ma conscience, et je pouvais être touchée aussi par l'expression d'un portrait qui attestait une profonde pénétration de caractère. J'aimais rencontrer de telles exceptions ; elles me devenaient de chères amies.

Un matin que j'étais entrée dans une galerie, mes yeux se portèrent sur une toile de dimension prodigieuse, que l'on avait pris soin de placer en évidence dans la meilleure lumière et de protéger par un cordon qui maintenait les admirateurs à une distance respectueuse. Ce tableau, ce roi de la collection, représentait une femme dont j'évaluai le poids à quatre-vingt-dix ou cent kilos et qui, bien qu'elle fût de taille à accomplir le travail de deux cuisinières, n'avait pas la force de soutenir sa frêle épine dorsale. Cette abondance de muscles et de chair noire à moitié drapée était écroulée sur un sofa en plein midi au milieu d'une confusion de vases et de gobelets, de débris de fleurs, et d'un brouillard absurde de rideaux qui étouffait le lit et encombrait le plancher. Le catalogue donnait à cette fastueuse et ridicule composition le nom de Cléopâtre.

Soudain une légère tape toucha mon épaule. Je tressaillis et me retournai. Le visage grimaçant de M. Paul se tenait devant moi.

— Que faites-vous ici ?

— Mais, monsieur, je m'amuse.

— Vous vous amusez ! Et à quoi, s'il vous plaît ? Mais d'abord, faites-moi le plaisir de me suivre de l'autre côté. Où sont vos amis ?

— Quels amis ?

— Vous ne me direz pas que vous êtes seule ?

— Si, monsieur.

— Personne ne vous a amenée ici ?

— Le D^r Bretton m'a accompagnée.

— Et il vous a demandé de regarder ce tableau ?

— Nullement, je l'ai découvert moi-même.

Si les cheveux de M. Paul n'avaient été rasés, je crois que ma réponse les lui aurait dressés sur la tête.

— Stupéfiante audace insulaire ! s'exclama-t-il. Singulières femmes que ces Anglaises !

— Qu'y a-t-il, monsieur ?

— Ce qu'il y a ? Comment vous, une jeune femme, osez-vous avec l'aplomb et le sang-froid d'un garçon, vous arrêter devant ce tableau ?

— C'est une peinture très laide, j'en conviens, mais je ne vois pas pourquoi je ne devrais pas la regarder.

Il m'obligea à m'asseoir sur une chaise, dans un coin de la galerie, face à une suite de tableaux désignée dans le catalogue par le titre : La vie d'une femme, et représentant quatre phases décisives de cette existence, La Jeune Fille, La Mariée, La Jeune Mère et enfin La Veuve, toutes toiles aussi mauvaises les unes que les autres, et à leur manière, que l'indolente et gigantesque Cléopâtre à la vue de laquelle je venais d'être brutalement arrachée.

Il était impossible de laisser longtemps son attention dans les limites de ces tristes chefs-d'œuvre, aussi, peu à peu, me détournai-je et considérai-je la galerie.

— Vous avez été malade ? demanda M. Paul.

— Oui, mais à présent, je vais beaucoup mieux.

— Est-il vrai que vous êtes restée seule à la rue Fossette ?

— Pas complètement seule. Marie Broc était avec moi.

Il haussa les épaules, tandis que des expressions variées et contradictoires jouaient sur son visage. M. Paul connaissait bien Marie Broc. Il ne donnait jamais une leçon dans la troisième division, qui groupait les élèves les moins avancées, sans qu'elle occasionnât en lui un conflit aigu d'impressions adverses. Si le physique de l'idiote, ses manières répugnantes, son caractère souvent intraitable l'irritaient et lui inspiraient une violente antipathie, son infortune excitait sa pitié, son sens de la justice.

— Comment cela s'est-il passé avec Marie Broc ? demanda-t-il après un instant de silence.

— Monsieur, j'ai fait de mon mieux, mais il était terrible de demeurer seule en sa compagnie.

— Vous manquez de courage et sans doute de charité. Vous n'êtes pas de celles qui pourraient faire une sœur de Miséricorde.

— Monsieur le pourrait-il ?

— Les femmes dignes de ce nom devraient infiniment surpasser notre sexe grossier, faible et incapable de sacrifice et d'abnégation.

— J'ai fait ce que j'ai pu, puis je suis tombée malade.

— Ce que vous avez pu, vraiment ? Vous n'avez même pas un courage suffisant pour vous soutenir dans la solitude, il vous donne seulement la témérité de contempler froidement des tableaux comme celui de La Cléopâtre.

Je sentis qu'il était inutile de me mettre en colère, et répondis :

— La Cléopâtre ! Mais Monsieur l'a regardée, lui aussi ! Qu'en pense-t-il ?

— Ça ne vaut rien ! Une femme superbe, un port d'impératrice, des formes de Junon, mais une personne dont je ne voudrais ni pour femme, ni pour fille, ni pour sœur. Vous ferez donc bien de ne plus jeter un coup d'œil de son côté. Étudiez plutôt ces quatre tableaux de la vie d'une femme.

— Excusez-moi, monsieur, mais ils me paraissent trop hideux. Rien ne vous empêche d'ailleurs de les admirer, je vous demanderai seulement de vous mettre un peu de côté.

— Pourquoi ? Que regardez-vous ? Avez-vous aperçu une de vos relations dans ce groupe de jeunes gens ?

— Oui, je vois là une personne que je connais.

En effet, j'avais surpris une tête trop jolie pour qu'elle appartînt à tout autre qu'au colonel de Hamal. Ce distingué, ce raffiné gentilhomme tenait avec une exquise délicatesse un lorgnon devant ses yeux. La sombre et corpulente Vénus du Nil semblait lui plaire infiniment. Il l'aspergeait de regards de connaisseur, en riant de temps à autre et chuchotant à l'oreille d'un ami. Oh, le bon goût, le tact supérieur ! Soudain, derrière de Hamal, regardant par-dessus sa tête de poupée, j'aperçus le D^r John. Il ne souriait pas

niaisement comme souriait le petit comte. Sa bouche était dédaigneuse, son œil calme. Après un instant, il s'écarta pour laisser la place à ceux qui désiraient s'approcher. Comme il paraissait m'attendre, je me levai de mon siège et le rejoignis.

Lorsque nous quittâmes la galerie, je lui demandai son avis sur La Cléopâtre (après l'avoir fait rire en lui racontant comment le professeur Paul Emmanuel m'avait fait faire demi-tour, et l'avoir amené devant la gentille série de tableaux recommandés à mon attention).

La Cléopâtre ! dit-il. Quelques Français disaient là-bas qu'elle incarne le « type du voluptueux ». Je dois avouer que ce « voluptueux » n'est guère de mon goût. Comparez cette mulâtresse à Ginevra !

XX

Un matin, Mrs. Bretton fit irruption dans ma chambre et me pria de la laisser examiner ma garde-robe. Son inspection terminée, elle sortit pour revenir aussitôt avec une couturière qui prit mes mesures.

Deux jours après arriva à la maison une robe rose !

— Ce n'est pas pour moi ! me récriai-je vivement, en pensant que j'aimerais autant revêtir le costume d'une dame chinoise de haut rang.

— Nous verrons bien si elle est ou non pour vous, répliqua ma marraine. Vous la porterez ce soir-même.

Je ne pouvais croire qu'une force humaine serait capable de me faire enfiler cette robe rose, une robe que je ne connaissais pas, qui ne me connaissait pas, que je n'avais jamais mise à l'épreuve !

Mrs. Bretton décréta que j'allais les accompagner, elle et Graham, à un concert donné ce soir-là par les plus brillantes élèves du Conservatoire, et auquel le roi, la reine et le prince de Labassecour devaient assister. Graham, en envoyant les billets, avait recommandé que l'on apportât une attention spéciale aux toilettes, par égard pour les hôtes royaux, et aussi que nous fussions prêtes à sept heures.

Lorsque nous descendîmes retrouver Graham, je me sentais pleine d'appréhension. Ah ! que j'enviais la robe de velours sombre de ma marraine, sa grave majesté !

— Voici quelques fleurs, Lucy, me dit le D^r John en me remettant un bouquet. Il ne fit d'autre observation sur ma tenue que celle qu'il exprima par un aimable sourire et un hochement de tête satisfait ; cela calma aussitôt mon sentiment de honte et ma crainte du ridicule. Pour le reste, ma robe était d'une extrême simplicité, dépourvue de volants ou de falbalas ; seule la légèreté du tissu et sa vive couleur à peine adoucie par une draperie de dentelle noire m'effarouchaient. Mais puisque Graham n'y trouvait rien d'absurde, mes yeux se laissèrent bientôt apprivoiser.

La promenade en voiture close fut des plus agréables. Nous roulâmes sous les grands arbres de l'allée entre les branches desquels scintillaient les étoiles d'une belle nuit froide, puis, comme nous débouchions sur la chaussée ouverte, le ciel se découvrit et nous fûmes escortés par les lumières de la ville. Le long des trottoirs coulait une vie abondante et heureuse, les magasins étincelaient de lumière. En les voyant, je ne pus m'empêcher de songer à la rue Fossette, à son jardin muré et ses salles obscures, de jeter un silencieux regard à cette ombre de mon destin qui se profilait derrière le radieux présent. Mes compagnons étaient de joyeuse humeur, ils bavardaient et plaisantaient avec animation et se montraient aussi affectueux envers moi que si j'eusse appartenu à leur famille.

La voiture s'arrêta devant un grand bâtiment illuminé et nous descendîmes sous un portique où régnait une vive agitation. J'étais éblouie, et c'est comme dans un rêve que je montai le majestueux escalier dont l'épais tapis cramoisi conduisait vers de grandes portes solennellement fermées, aux panneaux revêtus de la même couleur.

À l'intérieur des portes, qui s'écartèrent magiquement pour nous livrer passage, je découvris une grande et haute salle, aux murs circulaires et au plafond creusé en coupole, décorée de corniches d'or brillant, de cannelures blanches comme de la neige ou de l'albâtre et de guirlandes dont le blanc et l'or se mariaient en tresses de feuilles éclatantes et de lis sans tache. Un essaim de lumière éblouissante pendait de la coupole, scintillant de facettes, ruisselant de gouttes de feu et d'étoiles embrasées et délicatement teinté par la rosée de gemmes dissoutes ou les morceaux d'un arc-en-ciel brisé. Ce n'était que le lustre, lecteur, mais il m'apparut comme le travail des génies de l'Orient : je faillis regarder si une main noire gigantesque, celle de l'Esclave de la Lampe, ne planait pas dans l'atmosphère lumineuse et parfumée de la coupole, veillant jalousement sur le merveilleux trésor.

Nous nous assîmes enfin à nos places, d'où l'on avait une vue générale excellente sur la salle qui, déjà pleine à notre entrée, continuait de recevoir, groupe après groupe, les spectateurs. Bientôt l'hémicycle, devant l'estrade, ne fut plus qu'une masse dense de têtes, du parterre au plafond. La vaste plateforme elle-même, qui tenait lieu de scène, débordait de vie. Autour de deux pianos à queue placés au centre, un blanc troupeau de jeunes filles, les élèves du Conservatoire, s'était silencieusement groupé sous la conduite de deux messieurs que je n'eus aucune peine à identifier. L'un d'eux, un homme à

l'aspect « artiste », portant barbe et cheveux longs, était un pianiste célèbre et le premier professeur de musique de Villette. Il s'appelait M. Joseph Emmanuel, et il était le demi-frère de M. Paul, ce tout puissant personnage, visible à présent dans la personne du second gentleman.

M. Paul m'amusait. Je souris intérieurement en le voyant s'exhiber bien en évidence devant une centaine de vierges, qu'il s'appliquait, avec un air d'autorité et un sérieux parfaits, à rassembler en ordre. On aurait dit un aigle survolant son aire ! Mais peu après, des musiciens notables et quelques chanteurs envahissant à leur tour la plate-forme, l'aigle disparut dans les nues, car où M. Paul ne pouvait éclipser, il s'enfuyait.

Maintenant, tout semblait prêt. Mais dans la salle une loge restait encore vide, loge tendue de cramoisi, comme le grand escalier et les portes, avec des banquettes rembourrées et coussinées de chaque côté des fauteuils royaux solennellement placés sous un dais.

À un signal donné, les portes s'ouvrirent, l'assemblée se leva, l'orchestre retentit et, au son de la chorale, le roi, la reine, et la cour de Labassecour firent leur entrée.

Je n'avais jamais encore vu de roi et de reine vivants, et l'on peut imaginer combien je fatiguai mes yeux à regarder ces spécimens de la royauté européenne. Quiconque contemple la majesté pour la première fois éprouve une vague surprise, côtoyant le désappointement, à ne pas la voir apparaître conforme à son image, sur un trône, coiffée d'une couronne et un sceptre à la main. Cherchant un roi et une reine et ne trouvant qu'un soldat d'un certain âge et une dame assez jeune, je me sentis à demi mystifiée, à demi satisfaite.

Je me souviens parfaitement de ce roi. Aucun visage de ceux que je voyais autour de moi ne ressemblait au sien. Tout d'abord, les profonds hiéroglyphes gravés comme par un stylet de fer sur son front, autour de ses yeux, de chaque côté de sa bouche, m'intriguèrent et déjouèrent mon instinct. Mais leur signification m'apparut peu à peu. C'était les marques d'une victime silencieuse, d'un nerveux, d'un mélancolique. Ces yeux, depuis longtemps, avaient attendu, suivi, les allées et venues du plus étrange des spectres : l'hypocondrie. Peut-être, à cette heure, l'apercevaient-ils sur la scène, au milieu de cette foule brillante, car l'hypocondrie a coutume de se lever parmi des milliers de gens, sombre comme le Destin, pâle comme la Maladie et presque aussi puissante que la Mort. Son compagnon et sa victime

songe-t-il à goûter un instant de bonheur ? « Non, pas ainsi, dit-elle ; je viens. » Et de glacer le sang dans son cœur, et d'obscurcir la lumière dans son œil.

La reine devait savoir cela ; il me semblait que la douleur de son auguste époux portait une ombre victorieuse sur son aimable visage. Elle avait auprès d'elle, appuyé sur ses genoux, son garçonnet, le prince de Labassecour, et je la voyais essayer de tirer le monarque de sa nuageuse distraction en lui répétant les réflexions amusantes du jeune dauphin. Le triste monarque sursautait, écoutait, souriait, mais invariablement retombait dans sa mélancolie dès que son bon ange avait cessé de parler.

À la suite du roi et de la reine, la cour avait pris place sur les banquettes cramoisies. Il y avait là quelques ambassadeurs étrangers, accompagnés de l'élite des étrangers en résidence à Villette. Les femmes étaient assises ; la plupart des hommes, debout, formaient une rangée sombre dans le fond, qui contrastait avec la splendeur – robes de velours ou de satin, fourrures et plumes, bijoux – déployée sur le devant de la loge. Au premier plan, à droite de la reine, s'épanouissait, de rose pâle et de blanc vêtue, la fleur nouvelle de l'aristocratie de Villette. Parmi ces formes gracieuses et pures, qui inspiraient les plus célestes pensées, je reconnus les dernières élèves de M^{me} Beck, M^{lles} Mathilde et Angélique, à qui il m'était fort difficile de faire traduire avec quelque logique une simple page du Vicaire de Wakefield. L'une d'elle, pendant trois mois, mangea en face de moi à table, et la quantité de pain, de beurre et de compote qu'elle engloutissait au déjeuner était une véritable merveille du monde, seulement dépassée par le fait qu'elle empochait encore les morceaux qu'elle ne pouvait plus avaler.

Je connaissais encore un de ces séraphins, le plus joli, et aussi le moins modeste et le moins hypocrite. Sa silhouette mince et flexible n'était pas semblable aux formes pleines et fortes de ses compagnes, et ses cheveux n'étaient pas étroitement tressés comme les leurs, mais gardaient toute leur propriété de cheveux, flottaient librement, bouclés et ondulés, autour de sa tête. Elle babillait avec volubilité et semblait remplie d'une sorte de satisfaction étourdie d'elle-même et de sa position. Je ne regardai pas le D^r Bretton, mais je sentais que lui aussi voyait Ginevra Fanshawe : il était subitement devenu silencieux, répondait à peine aux remarques de sa mère, réprimait de nombreux soupirs.

Miss Fanshawe nous avait-elle repérés ? Placés comme nous l'étions, non loin de la loge royale, il était inévitable que nous soyons surpris par des yeux aussi vagabonds et aussi vifs que les siens. Quand je les vis se poser sur nous, point désireuse d'être reconnue, je m'enfonçai autant que possible dans l'ombre. Après avoir regardé le D^r John, elle prit une jumelle pour examiner sa mère, puis chuchota en riant à l'oreille de sa voisine.

Le concert avait commencé. Après une exhibition plutôt tremblotante des élèves du Conservatoire, sur les deux pianos à queue, une belle dame morose, à la taille imposante, fit exécuter à sa voix de merveilleuses cabrioles, mais qui ne me touchèrent pas plus que les cris du ténor qui lui succéda sur la scène, cris amers contre une certaine « fausse Isabelle », que ce gentleman adressait à la reine, une main gantée de blanc posée sur la région du cœur. Quelques beaux chœurs entonnés par d'authentiques natifs de Labassecour avec une énergie qui eut au moins ce bon résultat que l'oreille recueillit une sensation convaincante de leur ampleur et de leur force, me donnèrent la meilleure impression de ce concert.

En vérité, je n'étais guère attentive à ce qui se passait sur la scène. Je ne cessais pas de me demander ce que pensait et sentait le D^r Bretton, s'il s'amusait ou non. Il parla enfin :

— Comment aimez-vous tout cela, Lucy ? Vous êtes bien silencieuse.

— Je le suis, répondis-je, parce que je suis vivement intéressée, non seulement par la musique, mais par ce que j'observe autour de moi. Avez-vous remarqué la présence ici de Miss Fanshawe ?

— Oui, et j'ai vu que vous aussi vous l'aviez remarquée.

— Elle est venue avec Mrs. Cholmondeley ?

— Ginevra fait partie de sa suite ; et Mrs. Cholmondeley de la suite de Lady – qui elle-même fait partie de la suite de la reine. Si cette cour n'était pas une de ces compactes petites cours européennes dont l'apparat n'est que de la simplicité endimanchée, tout cela pourrait paraître fort imposant.

— Ginevra vous a aperçu, je crois.

— Oui, et j'ai eu l'honneur d'assister à un petit spectacle qui vous a sans doute échappé. Il se trouve que je connais, pour avoir été appelé en consultation par sa mère, la compagne de Miss Fanshawe. Lady Sara est une jeune fille fière, mais pas le moins du monde insolente, et je doute que

Ginevra ait grandi dans son estime en se servant de ses voisins comme cible de ses moqueries.

— Quels voisins ?

— Ma mère et moi, tout simplement. À mon égard, c'est fort naturel ; un jeune docteur bourgeois est un excellent gibier, je présume. Mais je n'ai jamais vu ma mère tournée en ridicule jusqu'ici !

— N'y prenez pas garde, docteur John. Si Ginevra est dans cette humeur folâtre, elle n'aura guère plus de scrupule à rire de cette reine si douce et de ce roi mélancolique. Pour cette écolière à cervelle d'oiseau, rien n'est sacré.

— Cette écolière était ma divinité ; il y a trois heures seulement, j'étais son esclave et je le serais encore sans cette malencontreuse impertinence. Si elle s'était simplement moquée de moi, ma blessure ne m'aurait pas éloigné d'elle : elle n'aurait pu faire en dix ans à travers moi ce qu'en une minute elle a fait par ma mère. Non, ma mère ne sera pas impunément ridiculisée, elle ne le sera pas sans que mon mépris, mon antipathie... ma...

L'émotion, la colère, le ressentiment étouffèrent sa voix. Jamais je n'avais vu une telle flamme dans ses yeux. Il s'aperçut de ma surprise.

— Je vous effraie, Lucy ? demanda-t-il.

— Je m'explique mal votre emportement.

— Ginevra, murmura-t-il, n'est pas un ange, elle n'a aucune pureté d'âme.

— Vous exagérez, il n'y a pas grand mal en elle.

— C'est trop pour moi. Je veux être lucide là où vous êtes aveugle. Et maintenant, abandonnons ce sujet fastidieux. Laissez-moi taquiner maman. Je vais lui affirmer qu'elle est fatiguée.

— Maman, voulez-vous bien vous réveiller ?

— John, c'est moi qui vais vous secouer si vous ne vous conduisez pas mieux. Vous m'empêchez, Lucy et vous, d'entendre les chants.

En ce moment tonnait un chœur, à l'abri duquel s'était tenu notre dialogue.

— L'entendre, maman ! Eh bien ! je parie mes boutons, qui sont véritables, contre votre broche de strass...

— De strass ? Graham, vous n'ignorez pas la valeur de cette pierre !

— Oh ! c'est là une de vos superstitions ; on vous a volée dans cette affaire.

— Je suis moins volée que vous le croyez. À propos, mon fils, j'ai remarqué que deux demoiselles vous portent assez d'attention depuis une demi-heure.

— Je désirais que vous ne les remarquiez pas.

— Pourquoi donc ? Parce qu'une d'elles, jolie et sotte, dirige ironiquement ses lunettes sur la vieille dame ?

— Vieille dame admirable ! Ma mère, vous êtes mieux pour moi que dix épouses réunies.

— Pas de démonstration, John, ou je vais m'évanouir, et alors le fardeau que vous aurez à porter vous fera renverser votre exclamation : « Ma mère, dix épouses réunies pourraient difficilement être pires que vous ! »

Une loterie au bénéfice des pauvres devait suivre le concert. L'intervalle entre ces deux parties du programme fut un relâchement général, et le D^r John, prétextant la chaleur étouffante qui régnait dans la salle, nous convia à venir un instant respirer au dehors.

— Accompagnez-le, Lucy, dit Mrs. Bretton. Je préfère garder ma place.

J'aurais préféré garder la mienne aussi, mais pour répondre au désir de Graham, j'acceptai de sortir avec lui.

Nous trouvâmes l'air de la nuit pénétrant ; moi, du moins, car lui ne parut pas le sentir. Le ciel parsemé d'étoiles n'avait pas un nuage.

— Vous avez l'air pensif, Lucy, murmura Graham, est-ce à cause de moi ?

— Je craignais seulement que vous soyez peiné.

— Détrompez-vous. Je ne mourrai jamais d'une maladie de cœur. Je suis heureux de cet incident. Il me fait sentir que les neuf dixièmes de mon cœur ont toujours été aussi solides qu'une cloche de bronze et que l'autre dixième ne saignait que d'une simple piqûre. Je vous remercie, Miss Fanshawe ! ajouta-t-il en ôtant son chapeau et simulant une révérence.

Lorsque nous regagnâmes nos places, la loterie avait commencé et partout régnaient la confusion et l'agitation. Tout à coup, parmi la foule qui se pressait dans le couloir où nous devions passer, je rencontrai le regard de l'omniprésent, de l'inévitable M. Paul, un regard noir et sardonique qui s'adressait à ma robe plus encore qu'à moi-même. Cette fois, je ne me sentis pas d'humeur à supporter un nouvel abus et je tournai délibérément la tête vers la manche du D^r John, trouvant sa vue plus amicale et plus réconfortante que celle du peu séduisant visage du petit professeur. Je ne pus cependant rester sincère avec moi-même. Cédant peu à peu à quelque influence maligne, je regardai bientôt autour de moi. M. Paul tenait toujours ses yeux fixés sur moi. Mais ce n'était plus les mêmes. La raillerie en avait disparu pour faire place à un noir courroux. Et lorsque je voulus le saluer en signe de conciliation, je n'obtins en retour que le plus raide, le plus sévère hochement de tête.

— Quel est cet ami à l'air farouche ? L'auriez-vous fâché, Lucy ? demanda Graham.

— C'est un des professeurs de M^{me} Beck, un petit homme des plus irritables. Sans doute pense-t-il que je lui ai manqué de respect parce que j'ai regardé votre manche au lieu de lui faire une profonde révérence.

— Le petit... commença le D^r John. Mais je n'entendis pas la suite, car au même instant je fus presque jetée aux pieds de la foule. M. Paul venait d'écarter brutalement ceux qui l'entouraient, provoquant un violent remous qui causa ma chute.

— Le méchant bonhomme ! s'écria mon compagnon. Je le pensais aussi.

Le tirage de la loterie dura près d'une heure. La proclamation des prix sur la scène était un spectacle des plus divertissants. Je gagnai un étui à cigares, et le D^r John, une étrange coiffure féminine faite d'un turban bleu et argent, portant, sur un des côtés, une banderole de plumes comme un nuage neigeux. Après en avoir beaucoup ri, il ne sut qu'en faire, et si sa mère n'était intervenue, je crois qu'il aurait fini par l'écraser sous son bras comme un chapeau-claque.

La gaîté de Graham, au cours de cette soirée, ne paraissait point forcée, ni factice. Son comportement, son regard, renfermaient quelque chose d'assez particulier et d'original. J'y lus une faculté peu ordinaire de maîtriser les passions et un fond d'autorité profonde et saine qui, sans effort épuisant,

terrassait la déception pour en extraire la dent. Qui pouvait s'empêcher de l'aimer ? Il ne trahissait pas cette faiblesse qui accable vos sentiments en se livrant à toutes espèces de considérations sur les moyens de soutenir sa défaillance, il ne se montrait ni irritable ni caustique, et son œil ne lançait pas de ces traits moroses qui pénètrent, froids et rouillés, dans votre cœur, et l'enveniment : près de lui se trouvaient le repos et le refuge ; autour de lui un soleil bienfaisant.

Pourtant il n'avait point pardonné à Miss Fanshawe. Il ne l'avait pas oubliée non plus, et comme il jetait un regard sur sa loge et la voyait, dans l'excitation de la conversation, agiter un magnifique bracelet, il ne put s'empêcher de rire :

— Je pense que je vais déposer mon turban sur mon habituel autel d'offrandes ; il serait en tout cas certain de trouver faveur : je ne connais pas de grisette qui empoche avec autant de facilité.

— Ce que vous lui reprochez, docteur John, je ne pense pas qu'elle en soit absolument responsable.

— Je le veux bien. J'ai souvent moi-même attribué cette absence de scrupules et cette merveilleuse insouciance aux circonstances difficiles dans lesquelles s'est déroulée son enfance. Mais l'avez-vous observée ce soir, tandis qu'elle parlait avec de Hamal ? J'ai surpris le regard complice qu'elle lui a adressé en arrivant. Croyez-moi, ce n'était pas un regard de jeune fille innocente et je n'épouserai jamais une femme capable de faire ces yeux-là.

Dans la loge royale, les souverains s'étaient levés. Graham invita sa mère à les imiter :

— Vous paraissez fatiguée, maman.

— Moi, fatiguée ! protesta Mrs. Bretton. Je ne me suis jamais sentie mieux. Restons jusqu'au matin et nous verrons lequel de nous deux aura la mine la plus fraîche au lever du soleil !

— Je ne voudrais pas tenter l'expérience, maman. Vous êtes plus solide que les arbres toujours verts. Il me reste donc, si je veux justifier ma demande d'un départ rapide, à plaider pour les nerfs délicats et la frêle constitution de votre fils.

Au château, Martha ne nous avait pas oubliés ; un bon feu pétillait dans l'âtre de la salle à manger ; sur la table un souper fin nous attendait, auquel

nous fîmes honneur. L'aube d'hiver naissait que nous n'avions pas encore regagné nos chambres. J'enlevai ma robe rose et ma mante de dentelle avec plus de joie que je n'avais eue à les revêtir. Parmi celles qui, à ce concert, avaient exhibé d'éclatantes toilettes, toutes ne pouvaient sans doute en dire autant, car toutes n'avaient pas trouvé satisfaction dans l'amitié, dans son réconfort paisible et sa modeste espérance.

XXI

Lucy ne nous quittera pas aujourd'hui, dit Mrs. Bretton d'un ton cajoleur au petit déjeuner ; elle sait que nous pouvons fort bien obtenir un second répit.

— Je n'en voudrais pas, même si d'un seul mot je pouvais l'avoir, répondis-je. J'ai hâte d'en finir avec les adieux. Ma malle est bouclée et je dois m'en aller ce matin.

Cependant mon départ dépendait de Graham qui avait déclaré qu'il m'accompagnerait. Or il fut pris toute la journée et ne rentra qu'au crépuscule. Cela donna lieu à une petite bataille de paroles. Mrs. Bretton et son fils me pressèrent de rester encore une nuit. J'aurais pleuré, tant je me sentais irritée et impatiente d'être partie. Je désirais ardemment les quitter comme le criminel appelle la tombée de la hache sur l'échafaud ; c'est dire que je voulais la fin de cette angoisse.

Il faisait noir lorsque le D^r John me tendit la main pour m'aider à descendre de voiture devant la porte de M^{me} Beck. C'était par une même nuit de bruine que je m'étais arrêtée à la rue Fossette, il y avait exactement un an. Je me rappelai les formes luisantes de ces pavés où errait mon regard, tandis que le cœur battant d'anxiété, j'attendais que l'on m'ouvrit cette porte devant laquelle je me tenais seule et suppliante.

— N'entrez pas, dis-je à Graham, lorsque Rosine apparut sur le seuil. Mais il pénétra dans le vestibule bien éclairé. J'aurais aimé qu'il ne vît pas les larmes au bord de mes paupières.

— Gardez votre courage, Lucy, dit-il en me serrant les mains. Pensez que vous avez de vrais amis, que nous ne vous oublierons pas, ma mère et moi.

Je le vis s'en aller, puis aussitôt revenir. Il n'en avait pas dit assez pour contenter les généreuses impulsions de son cœur.

— Lucy, vous allez vous sentir bien seule.

— Au début, certainement.

— Eh bien ! ma mère viendra vous voir bientôt, et entre temps, voici ce que je ferai : je vous écrirai n'importe quelle joyeuse sottise qui me passera par la tête.

— Ne prenez pas la peine de vous imposer une tâche pareille. Vous, m'écrire ! Vous n'en aurez pas le temps.

— Je le trouverai, soyez sans crainte. Au revoir !

Il disparut. La lourde porte se referma : la hache était tombée, l'angoisse éprouvée.

Dans son petit salon, Madame me reçut avec une cordialité parfaitement jouée, et au réfectoire, pensionnaires et institutrices me firent un accueil de bienvenue qui ne me parut pas exempt de toute sincérité.

« Graham écrira-t-il ? me demandai-je en me laissant tomber de fatigue sur le bord de mon lit. Et, à supposer qu'il le fasse, lui répondrai-je ? Folle ! me chuchotait la Raison dans la demi-obscurité de ce dortoir sombre et immense, n'espérez pas les délices du cœur, ni la satisfaction de l'intelligence, ne laissez point le sentiment se développer. »

— Mais j'ai causé avec Graham, et vous ne m'avez pas réprimandée, répliquai-je.

— Non, je n'avais pas besoin d'intervenir. Vous conversez d'une manière imparfaite. Tandis que vous parliez, vous ne pouviez perdre conscience de votre infériorité, vous abandonner à l'illusion : la peine et la pauvreté marquent votre langage.

— Mais, ne pourrais-je tenter du moins, par le langage écrit, de compenser cette hésitation de mes lèvres ? Ce que je sens, ne pourrai-je jamais l'exprimer ?

— Jamais, décréta la Raison.

Je gémis sous cette amère sévérité. Jamais – jamais – parole impitoyable ! Serai-je toujours écrasée, domptée, abattue par cette sorcière ? N'étais-je donc née que pour gagner une miette de pain et attendre en pleurant les affres de la mort ? Sans doute la Raison disait-elle vrai, mais aussi bien n'est-il pas surprenant que nous soyons parfois heureux de la défier, d'échapper à son fouet et de donner une heure de vagabondage à sa douce et brillante ennemie, l'imagination, malgré la terrible vengeance qui nous guette au retour. Car la

Raison est aussi vindicative qu'un démon ; contre moi, elle gardait toujours sa poche de venin, comme une marâtre. C'est surtout par crainte que je lui ai obéi, non par amour, et il y a longtemps que j'aurais succombé à ses mauvais traitements, ses coups sauvages, son lit de glace, ses paysages stériles et désolés, s'il n'y avait eu cette aimable puissance qui tient ma fidélité secrète et jurée. Souvent la Raison m'a jetée en pleine nuit dans la neige et le froid, ne me laissant, pour toute nourriture, qu'un os rongé abandonné par les chiens, et me refusant jusqu'à l'espoir de lendemains meilleurs... Alors, levant les yeux, j'ai aperçu dans le ciel une tête auréolée d'étoiles, dont la plus rapprochée du centre, et la plus brillante, envoyait un rayon de sympathie et d'espérance. Un esprit meilleur et plus doux que l'Humaine Raison était descendu d'un vol paisible en ce désert, entraînant avec lui les effluves de l'éternel été, le parfum des fleurs impérissables, des arbres dont le fruit est la vie, et les souffles d'un monde où les jours éclatent de lumière sans l'aide d'aucun soleil. Ce bon ange a calmé ma faim avec des aliments étrangement doux, récoltés par des glaneurs célestes qui rentraient leur moisson toute blanche de la première rosée, il a tendrement essuyé les larmes qui rongeaient ma vie comme la rouille ronge l'acier, il a donné le repos à ma mortelle lassitude, l'élan et l'espoir à ma désolation rigide. Divine, compatissante et secourable influence ! Lorsque je fléchirai le genou ailleurs que devant Dieu, ce sera à tes pieds blancs et ailés, aussi beaux dans la plaine que sur la montagne. Des temples furent élevés au Soleil, d'autres dédiés à la Lune. Oh, gloire plus grande ! Pour toi, les mains ne bâtissent pas, mais les cœurs, à travers les âges, demeurent fidèles à ton adoration. Ta demeure est trop vaste pour des murs, l'espace est sa limite, et les mystères de tes rites se confondent avec la naissance et l'harmonie des mondes !

Ce fils du ciel se souvint de moi, cette nuit-là. Me voyant pleurer, il me consola :

— Endors-toi en paix, j'enluminerai tes rêves.

Il tint parole et veilla sur moi toute la nuit. Mais à l'aube, la Raison releva la garde, l'angoisse m'arracha du lit comme une main à la poigne gigantesque. Je m'habillai rapidement dans le froid de ce matin de pluie et de vent et descendis au réfectoire. Là, devant un poêle consolateur, je m'efforçai de ne plus songer au bonheur passé, d'oublier les joies que j'avais connues, d'étouffer les douloureux battements de mon cœur, de ne penser qu'à l'heure présente et de me préparer à accomplir le travail de la journée.

— Mademoiselle, vous êtes triste ?

Je levai la tête. M. Emmanuel se tenait devant moi. Il m'avait vue par une petite fenêtre qui donnait sur le couloir longeant le réfectoire, et il était entré.

— Monsieur, j'en ai bien le droit, répondis-je.

— Je vois sur vos joues deux larmes aussi brûlantes que deux étincelles et aussi salées que deux cristaux marins. Vous êtes triste d'avoir quitté vos amis, n'est-ce pas ?

Comme je demeurais silencieuse, il s'assit sur un banc à deux mètres environ de moi et entreprit de m'entraîner dans une conversation, patiemment et doucement, mais vainement, car je ne pouvais parler. Enfin, je le suppliai de me laisser seule. En prononçant ma requête, ma voix trembla et ma tête s'écroula sur mes bras posés sur la table. Je sanglotai amèrement, mais sans bruit. Il resta encore un instant, puis il s'éloigna.

Ces larmes m'avaient procuré quelque soulagement, et lorsque j'apparus au déjeuner, après avoir pris soin de baigner mes yeux, j'avais l'air aussi serein, sinon aussi enjoué, que celles qui y assistaient.

— Je suis heureuse de votre retour, me dit ma voisine de table qui se trouvait être Miss Fanshawe, une Miss Fanshawe à qui les voyages, les plaisirs et les coquetteries convenaient à l'extrême, car ses joues étaient devenues aussi fraîches et rondes que des pommes.

— Ah ! vraiment ? Je vous ai manqué, ou vous manquait-il quelqu'un à qui pouvoir confier vos raccommodages de bas ?

— Toujours aigre et bourrue, Timon ! dit-elle. (Timon faisait partie de la douzaine de noms qu'elle aimait à me donner.) Je vous ai aperçue au concert, l'autre soir, vous connaissez donc Isidore ?

— Je connais John Bretton.

— Et comment se porte ce cher bien-aimé ? Le pauvre homme doit être dans un piteux état. N'ai-je pas été trop cruelle ?

— Pensez-vous que je vous aie remarquée ?

— Quelle charmante soirée ! Oh ! ce divin de Hamal ! Et l'autre qui se morfondait sous mes yeux, et la vieille dame, ma future belle-maman ! Je crains que nous l'ayons lorgnée, Lady Sara et moi, avec un peu d'insistance.

— Lady Sara ne l’a jamais lorgnée. Quant à vous, soyez tranquille, Mrs. Bretton survivra à vos petits ricanements.

— C’est possible, les vieilles dames sont si coriaces. Mais racontez-moi ce que son pauvre fils a pu vous dire, il paraissait si affligé.

— Il a dit que vous aviez déjà l’air d’être, du fond du cœur, M^{me} de Hamal.

— Vraiment ? l’a-t-il remarqué ? Comme c’est délicieux, il devait être fou de jalousie.

— Ginevra, souhaitez-vous sérieusement que le D^r Bretton renonce à vous ?

— Mais vous savez fort bien qu’il ne le pourrait pas ! Dites-moi, n’était-il pas fou ?

— Complètement !

— Et comment avez-vous donc fait pour le ramener à la maison ?

— Au prix d’efforts inouïs. Il délirait dans la voiture, il délira jusque dans son lit.

— Que disait-il ?

— Ce qu’il disait ! Ne pouvez-vous l’imaginer réclamant sa divine Ginevra, couvrant d’anathèmes le démon de Hamal, divaguant à propos de cheveux d’or, d’yeux bleus, de bras blancs, de bracelets éclatants ?

— Le bracelet ? Il a vu le bracelet ?

— S’il l’a vu ? Mais aussi clairement que je l’ai vu moi-même. Et, sans doute pour la première fois, a-t-il vu la marque dont sa pression a encerclé votre bras. Maintenant Ginevra, dis-je en me levant et changeant de ton, terminons cette conversation. Allez à vos études de musique.

— Mais vous ne m’avez pas tout dit !

— Vous feriez mieux de ne pas souhaiter que je vous dise tout. Une communication supplémentaire pourrait ne pas vous faire plaisir. Allons en avant !

Elle obéit à contre-cœur. En vérité, je n’avais jamais été moins mécontente d’elle. J’éprouvais du plaisir à penser au contraste qui existait

entre la réalité et ma description, à me rappeler le D^r John heureux du retour en voiture, soupant avec entrain et allant se reposer dans le calme et le recueillement. Ce n'était que lorsque je le voyais malheureux que je me sentais fâchée contre la blonde et fragile cause de sa souffrance.

Quinze jours s'écoulèrent. De nouveau je m'habituai au harnais, j'avais glissé de la douleur du changement dans la paralysie de la routine. Un après-midi, en traversant le carré pour me rendre dans la première classe, où je devais assister à une leçon de littérature, par une fenêtre je vis Rosine, une main dans la poche de son tablier et tenant de l'autre une lettre dont Mademoiselle déchiffrait l'adresse et examinait lentement le cachet.

Une lettre ! La forme d'une lettre semblable m'avait hantée secrètement depuis sept jours. J'avais rêvé d'une lettre la nuit dernière, et maintenant, voici qu'un puissant magnétisme me poussait vers celle-là. Mais, à ce moment, j'entendis un bruit de pas se rapprocher dans le couloir et je m'enfuis à toutes jambes vers la salle de classe.

M. Emmanuel fondit sur nous comme le tonnerre, mais, au lieu de bondir de la porte à l'estrade, sa course s'arrêta à mi-chemin de mon pupitre. Le visage tourné contre moi et la fenêtre, montrant le dos aux élèves, il me décocha un regard chargé de sombre défiance. J'eus aussitôt envie de me dresser sur mes ergots pour lui demander la raison de son incompréhensible attitude, lorsque, retirant sa main de son gilet, il dit « Voilà pour vous », en déposant devant moi la lettre qu'une minute auparavant, j'avais vu Rosine tourner et retourner entre ses doigts. Je la reconnaissais, son œil de Cyclope vermillon et sa blancheur d'émail s'étaient imprimés si fortement sur la rétine de ma vision intérieure ! Lettre de mon espoir, apaisement de mon désir et rançon de ma crainte, M. Paul, selon ses habitudes d'intervention injustifiables, l'avait prise à la concierge et maintenant me la remettait lui-même.

J'aurais été en droit de me fâcher, mais je n'éprouvai pas une seconde un sentiment de révolte et de colère. Je tenais enfin un morceau de véritable et solide joie, non pas un rêve, non pas une fantasmagorie du cerveau, un de ces hasards chimériques suscités par l'imagination, et après lesquels l'humanité languit et se meurt, non pas une bouchée de cette manne, dont il y a quelque temps je faisais tristement l'éloge – qui, en réalité, fond sur les lèvres avec une douceur inexprimable et surnaturelle, mais que rejette ensuite avec dégoût notre âme affamée jusqu'au délire de nourriture terrestre, en suppliant

les anges du ciel de reprendre leur rosée spirituelle, leur essence, aliment divin funeste aux simples mortels. C'était un don de la providence, et je remerciai secrètement le Dieu qui me l'avait envoyé. En apparence, je m'adressai seulement à M. Paul, m'écriant :

— Merci, merci, monsieur !

Monsieur eut un rictus dédaigneux, m'expédia un mauvais coup d'œil et, sans mot dire, regagna son estrade. Je me levai, me glissai hors de la salle et courus à mon bureau, dans le dortoir. Là, le cœur battant de la crainte que Madame l'espionne surgisse à l'improviste, j'ouvris un tiroir et, après en avoir approché le cachet de mes lèvres avec un mélange de révérence et de honte, je déposai la lettre, mon trésor inviolé, dans une boîte que je refermai soigneusement à clef. Étrange et douce folie ! Cette lettre, source merveilleuse de ma joie, je ne l'avais pas lue encore, je n'en connaissais même pas le nombre de lignes.

Quand je rentrai dans la classe, M. Paul rageait comme une peste. Une élève, accusée de ne pas parler assez distinctement, s'était mise à pleurer, et toutes les autres avec elle, à la colère impuissante du petit professeur qui, fait curieux à mentionner, s'en prit à moi dès qu'il m'aperçut.

Que pouvais-je raisonnablement opposer à la tempête qui déferlait sur ma tête ? Je me rassis à mon pupitre et m'évertuai à coudre en silence. Mais lui ne l'entendait pas de cette oreille. Avisant le poêle qui se trouvait à quelques pas de moi, il arracha presque la petite porte de fer de ses gonds et fit voler le combustible.

— Vous avez donc l'intention de m'insulter ? glapit-il d'une voix sourde, tandis qu'il saccageait le feu sous prétexte de l'arranger.

Il était temps d'essayer de le calmer un peu.

— Mais, monsieur, je ne vous insulterais pour rien au monde ; il me souvient trop bien de vous avoir entendu me dire un jour que nous serions amis. Je ne me sentais, en prononçant ces mots, nullement effrayée, ni malheureuse ; pourtant, quelque chose dans la colère de M. Paul – une sorte d'émotion frénétique et passionnée – fit soudain couler mes larmes.

— Allons, allons, dit le magister en regardant autour de lui et constatant le déluge universel. Décidément, je suis un monstre. Je n'ai malheureusement

qu'un seul mouchoir, ajouta-t-il, mais si j'en avais vingt, j'en offrirais un à chacune de vous. Votre institutrice vous représentera donc. Voici, Miss Lucy.

Il sortit alors de sa poche un mouchoir de soie propre et me le tendit. Ce geste généreux, que j'eus la prudence de ne pas contrecarrer, apaisa les cœurs et les esprits. Peu à peu, les nuages se dissipèrent, le soleil reparut, les larmes firent place aux sourires. M. Paul, devenu aimable et amical, fit un cours extrêmement éloquent.

Au moment de quitter la classe, il s'arrêta encore devant mon pupitre.

— Et votre lettre ? demanda-t-il.

— Je ne l'ai pas encore parcourue, monsieur.

— Ah ! je vois, elle est trop agréable pour être lue immédiatement. Vous l'épargnez, comme lorsque j'étais petit garçon, j'épargnais une pêche dont le velouté me promettait la saveur. Mais une fois bien seule, vous la décachetterez, n'est-ce pas ?

— Ce n'est qu'une lettre d'un ami, déclarai-je en rougissant légèrement. Je puis vous le dire avant de l'avoir lue.

— Pas besoin d'insister, on sait ce que c'est qu'un ami ! Bonjour, mademoiselle.

— Monsieur, votre mouchoir !

— Gardez-le, gardez-le jusqu'à ce que la lettre soit lue. Vous me le rapporterez ensuite et je déchiffrerai la teneur du billet dans vos yeux.

M. Paul parti et les élèves envolées, je demeurai un moment pensive, puis, soudain envahie par une sorte d'humeur joyeuse, je me mis à jouer distraitement avec le mouchoir de soie, le jetant en l'air et le rattrapant. Mais ce jeu fut interrompu par une autre main que la mienne, et j'entendis alors ces paroles maussades :

— Je vois bien que vous vous moquez de moi et de mes effets.

Réellement, ce petit homme était terrifiant : un véritable esprit du caprice et de l'ubiquité. On ne savait jamais où il était, ni quelle lubie le possédait.

XXII

Quand tout fut devenu paisible dans la maison, quand le dîner fut terminé et l'heure bruyante de la récréation passée, quand la lampe silencieuse de l'étude brilla au réfectoire, que Madame fut tranquillement installée dans la salle à manger avec sa mère et quelques amis, je me glissai dans la cuisine pour y prendre une bougie, et de là montai jusqu'au grenier noir et glacial où je savais que personne ne songerait à me suivre. La bougie posée sur une vieille commode toute moisie, je saisis ma lettre en tremblant d'une douce impatience et brisai le cachet.

« Sera-t-elle longue – sera-t-elle courte ? » me demandai-je en passant la main sur mes yeux pour dissiper l'obscurcissement argenté d'une averse suave et chaude.

Elle était longue.

« Sera-t-elle froide ou tendre ? »

Elle était tendre.

À mon attente réprimée, domptée elle parut très tendre ; à ma pensée affamée, languissante, elle dut paraître plus tendre qu'elle ne l'était.

Le D^r John m'avait écrit avec plaisir et bienveillance, s'attardant avec une chaleureuse complaisance sur des scènes auxquelles nous avions assisté, sur des lieux que nous avions parcourus ensemble, sur des conversations que nous avions eues, sur tous les petits sujets enfin de ces dernières et merveilleuses semaines. Mais la source profonde de ma joie – emportée par ce joyeux et généreux langage – provenait de ce que tout cela était exprimé non seulement pour me contenter, mais aussi pour la satisfaction du narrateur lui-même. Je vivais un présent sans tache et sans défaut, d'une transparence et d'une plénitude absolues. Il me semblait qu'un séraphin se fût arrêté près de moi en passant, se fût penché vers mon cœur, inclinant sur ses battements une aile adoucissante, rafraîchissante et sanctifiante. « Docteur John, vous m'avez fait souffrir par la suite ; mais que tout ce mal vous soit pardonné, entièrement pardonné, en considération de ce cher souvenir. »

Y a-t-il des choses méchantes qui, de n'être pas humaines, envient le bonheur humain ? Qu'y avait-il près de moi ?

Quelque chose, dans ce grenier désert, résonna étrangement. Je me retournai. La lumière était faible, mais sur ma vie ! je vis au milieu de cette longue pièce fantomatique, une forme blanche et noire, la jupe droite, étroite et noire, la tête enveloppée d'un bandeau, voilée de blanc, une forme... une image... semblable à... une NONNE !

Je poussai un cri ; je me sentis faiblir. Si la forme s'était approchée de moi, je crois que je me serais évanouie, mais elle recula. Comment je franchis la porte et descendis l'escalier, je ne saurais le dire ; je me retrouvai dans la salle à manger de Madame, bafouillant d'une voix blanche :

— Il y a quelque chose dans le grenier ! Je l'ai vue, j'y étais ! Allez voir, tous !

J'avais dit « tous », parce que la chambre m'avait paru pleine de monde, bien qu'en réalité, il n'y eut que quatre personnes présentes : M^{me} Beck, son frère, sa mère M^{me} Kint qui, souffrante, faisait un séjour à la pension, et un gentleman qui, lorsque j'entrai dans la pièce, parlait à la vieille dame, le dos tourné à la porte.

Ma frayeur et ma défaillance avaient dû me rendre pâle comme la mort. Je frissonnais de froid. Tout à coup, comme j'invitais les messieurs à me suivre, je me souvins de ma lettre oubliée sur la commode près de la lumière. J'aurais tout bravé pour la sauver. Sans une seconde d'hésitation, je m'élançai dans l'escalier.

Quand j'arrivai à la porte du grenier, la lumière était éteinte, il faisait noir comme dans un gouffre. « Ma lettre ! Ma lettre ! gémissai-je en tâtonnant en tous sens sur le plancher. Ma lettre ! »

« Quelle lettre, Lucy ? » demanda à mon oreille une voix bien connue. Un rais de lumière traversait maintenant le grenier (Madame, avec son calme habituel, avait dû apporter une lampe de la salle à manger). Je levai la tête. Pouvais-je en croire mes yeux ? Le jeune homme dont je venais d'entendre la voix et qui se tenait planté devant moi, n'était autre que le D^r Bretton, l'auteur même de cette lettre que je me désespérais d'avoir perdue.

— Est-ce ma lettre, Lucy ?

— Oui, celle que vous m’aviez écrite. J’étais venue ici pour la lire tranquillement. Je venais de la décacheter, je l’avais à peine parcourue !

— Chut ! Ne vous désolerez pas si cruellement. À quoi cela servirait-il ? Sortons de cet obscur grenier. Ils vont appeler la police pour mieux l’examiner. Venez, descendons.

Une main chaude enserrant mes doigts glacés m’entraîna vers une salle où il y avait du feu. Le D^r John me consola avec une douceur ineffable, me promettant vingt lettres pour celle que j’avais égarée.

— Pourquoi vous soucier tellement d’une lettre dont vous ne feriez aucun cas si vous l’aviez lue ?

— Mais je l’ai lue, une seule fois. Et je voudrais la relire, dis-je en sanglotant de nouveau.

— Lucy, Lucy, séchez vos larmes, voici votre bien.

Curieuse, caractéristique manœuvre ! Son œil rapide avait vu la lettre sur le plancher où je la recherchais, et, tout aussi rapide, sa main l’avait ramassée et dissimulée dans la poche de son gilet. Mon émotion eût-elle été moins violente et sincère, je n’aurais sans doute jamais récupéré mon trésor, mais la joie de le reprendre était si grande et si vive que j’oubliai de lui reprocher une taquinerie qui m’avait causé un tel tourment.

— Là, êtes-vous satisfaite à présent et pouvez-vous me dire enfin ce que vous avez aperçu ? Était-ce un homme ou un animal ? Votre récit affolé était si vague.

— Si je vous le disais, vous ne me croiriez pas. Vous m’accuseriez d’avoir rêvé.

— Je sais que vous avez les nerfs très éprouvés et que pour n’être pas sujette à des terreurs matérielles – peur des voleurs, des cambrioleurs, par exemple – une visite dans ce grenier lugubre et sépulcral prenant à vos yeux un caractère étrange et fantomatique peut fort bien vous avoir ébranlée. Pouvez-vous me décrire cette apparition ?

— Vous n’en parlerez à personne ?

— À personne.

Gagnée à la confiance, car son visage avait une expression sérieuse, attentive et calme, je lui rapportai fidèlement ce que j’avais vu, en lui révélant

également la légende de la maison.

Tandis qu'il réfléchissait, nous entendîmes les autres qui descendaient du grenier et regagnaient le salon.

— Sans doute vont-ils parler de cambrioleurs, fit le D^r John ; laissez-les dire et ne confiez à personne votre histoire de nonne. Il se peut que celle-ci vous apparaisse encore ; ne tressaillez pas.

— Vous pensez, dis-je avec angoisse, que sortie de mon imagination, elle y est rentrée à présent, mais qu'elle peut s'en évader de nouveau un jour, à une heure où je ne la chercherai pas ?

— Je pense que nous nous trouvons en présence d'un phénomène d'hallucination provoqué par ce désordre mental où vous vous débâtez depuis longtemps.

— Oh ! docteur John, je frémis à la pensée d'être encore la proie d'une semblable illusion. N'y a-t-il aucun remède à cela ?

— Le bonheur serait le remède, il faut essayer de le cultiver.

Aucune raillerie du monde ne rend un son aussi creux que celle qui vous enjoint de cultiver le bonheur.

— Cultiver le bonheur ? demandai-je ; et comment donc faites-vous ?

— Je suis un garçon naturellement heureux et que les malheurs n'ont jamais poursuivi. Je me suis toujours ri de l'adversité.

— Mais où est la culture dans ce que vous me dites ?

— Je ne cède jamais à la mélancolie.

— Je vous ai vu pourtant terrassé par ce sentiment.

— Vous songez à Ginevra Fanshawe ?

— Ne vous a-t-elle pas rendu malheureux, parfois ?

— Bah ! une sottise ! Vous voyez bien que j'en suis guéri.

— Vous ne paraissez pas en mauvaise forme, en effet.

— Alors, pourquoi n'en pas faire autant ? Avec un peu de légèreté et de courage, vous braveriez aisément toutes les nonnes de la chrétienté.

— Et si, à l'instant, je vous amenais Miss Fanshawe ?

— Je n'en serais nullement ému, à moins qu'elle ne me donne toutes les preuves d'un amour véritable et passionné. Je n'accorderais pas de pardon à un moindre prix.

— Vraiment ! Un sourire de sa part était pour vous une fortune, il y a peu de temps.

— C'était le temps où vous m'accusiez de n'être qu'un esclave. J'ai changé depuis. Je suis maintenant un homme libre. Eh bien ! Lucy, croyez-vous que la nonne vienne encore ce soir ?

— Je ne le pense pas.

— Si par hasard elle venait, présentez-lui les compliments du D^r John, et priez-la d'avoir l'amabilité d'attendre sa visite. Était-ce une jolie nonne, Lucy ?

— Son visage était voilé de blanc, mais ses yeux brillaient.

— Étaient-ils beaux, lumineux et doux ?

— Ils étaient froids et fixes.

— Non, non, nous ne voulons point d'elle. Transmettez-lui cette poignée de mains, si elle s'avisait de reparaître. Pensez-vous qu'elle la supportât ?

Je la trouvai trop bonne et trop cordiale pour qu'un spectre pût la supporter, elle et le sourire qui accompagna son « bonne nuit ! ».

Lorsque Madame m'interrogea sur ce que j'avais vu (après un minutieux examen, rien d'anormal n'avait été découvert dans le grenier), je décrivis une forme obscure, vêtue de noir, en prenant soin de ne pas prononcer ce mot de « nonne » qui lui eût certainement suggéré une idée de romanesque et d'irréalité. Elle me loua pour la discrétion dont j'avais fait preuve en venant à la salle à manger au lieu d'aller propager une histoire extraordinaire au réfectoire de l'école, et l'affaire en resta là. Je n'avais plus qu'à me demander secrètement et tristement si cette étrange apparition était de ce monde ou d'un royaume au delà du tombeau, ou encore, si elle n'était que l'enfant d'une maladie dont j'étais moi-même la proie.

XXIII

À me demander tristement, ai-je dit ? Non, car une nouvelle influence se mit à agir sur ma vie, dont la tristesse fut bannie pendant un certain temps. Imaginez dans les profondeurs de la forêt une combe obscure, à l'herbe pâle et humide. Soudain une tempête ou une hache taillent une grande ouverture parmi les chênes ; le vent s'y rue aussitôt, le soleil y pénètre, et la combe triste et froide devient une coupe de splendeur où l'été répand la gloire d'azur et la lumière d'or de son ciel éclatant.

Je professais une nouvelle croyance : la croyance au bonheur.

Trois semaines s'étaient écoulées depuis l'aventure du grenier, et dans la boîte où j'avais enfermé la première lettre de Graham, quatre autres, écrites de la même plume alerte et vigoureuse, étaient venues la rejoindre. Je les avais reçues comme un encouragement à vivre, savourées comme l'on goûterait le jus d'une vendange pressée par Hébé, et que les dieux mêmes pouvaient trouver délicieux.

Le lecteur, se souvenant de ce qui a été dit plus haut, se demandera comment je répondis à ces lettres. Avais-je obéi aux injonctions sèches et autoritaires de la Raison, ou, au contraire, suivi l'impulsion pleine et généreuse du Sentiment ?

À vrai dire, je fis un compromis, servant deux maîtres à la fois, écrivant deux réponses, l'une pour mon propre soulagement, l'autre pour Graham.

D'abord, le Sentiment et moi, nous jetâmes la Raison à la porte, qui fut ensuite soigneusement fermée et verrouillée. Mais lorsque deux feuillets eurent été couverts d'un langage qui exprimait avidement, éperdument, avec une joie profonde, notre gratitude et notre attachement, un attachement tout empreint d'abnégation, prêt à prendre sur soi tout ce qui serait douloureux dans le destin de son objet, un attachement qui, s'il l'avait pu, aurait absorbé et dirigé les tempêtes et les éclairs d'une existence considérée avec une sollicitude passionnée, les portes de mon cœur furent ébranlées, les verrous brisés et les feuillets arrachés par la Raison qui les lut en ricanant, effaça,

déchira, écrivit, plia, cacheta, mit l'adresse et envoya une élégante et brève missive d'une page. C'était agir sensément.

Je ne vivais pas que de lettres, on me rendait visite, et, une fois par semaine, j'étais emmenée à la Terrasse, où j'étais toujours très bien accueillie. Le D^r Bretton était résolu à tenir la nonne en respect et à lui disputer sa proie.

Il m'arrivait encore de penser à elle et je crus bien la revoir un soir que, dans l'obscurité, je traversais le carré pour me rendre dans une salle de classe. Une ombre silencieuse avait surgi dans le noir de l'escalier. Cette ombre descendit, s'arrêta un instant et disparut entre deux portes. Je tressaillis violemment, mais, au même instant, j'entendis résonner le carillon de la sonnette d'entrée. Les sons vivants amènent des sensations vivantes : la forme que je venais de distinguer était trop menue et potelée pour être celle de la maigre nonne ; ce n'était que le fantôme de M^{me} Beck qui faisait sa ronde.

— Mademoiselle Lucy, appelait Rosine. Quelqu'un vous demande au salon !

Je me dirigeai vers le lieu indiqué. Le D^r Bretton m'y attendait, en habit de soirée.

— La voiture est à la porte, dit-il, ma mère l'a envoyée pour que je vous emmène au théâtre ; elle devait y aller elle-même, mais une visite l'en a empêchée. Voulez-vous venir ?

— Maintenant ? Mais je ne suis pas habillée !

— Vous avez une demi-heure pour le faire. J'aurais aimé vous avertir plus tôt, mais je ne me suis décidé à m'y rendre que lorsque j'ai su le nom de l'actrice principale.

Et il me cita un nom qui me fit tressaillir – nom aujourd'hui enseveli dans la nuit et l'oubli, mais qui, à cette époque, brillait de tout son éclat et de toute son ardeur, était célèbre dans toute l'Europe.

— Je serai prête dans dix minutes, affirmai-je, et je courus chercher ma toilette de brume ténébreuse dans la grande armoire de chêne du dortoir où ne pendaient pas moins de quarante autres robes. Elle n'y était pas. Je savais qu'une partie des vêtements entassés dans l'armoire avaient été récemment transférés au grenier et je me précipitai aussitôt vers ce lieu de sinistre

mémoire. Que le lecteur le croie ou non, lorsque j'entrai, le grenier n'était pas entièrement sombre ainsi qu'il aurait dû l'être. Dans un coin luisait une lumière solennelle, comme une étoile, mais plus précise, si vive même qu'elle découvrait la profonde alcôve avec une partie du rideau écarlate tiré devant elle. Instantanément, silencieusement, la lumière s'évanouit, et avec elle, l'alcôve et le rideau. Le grenier fut plongé dans une nuit épaisse. Arrachant alors ma robe du mur où elle était pendue, heureusement près de la porte, je m'élançai dehors et regagnai aussi vite que je pus le dortoir.

Mais je tremblais trop pour pouvoir m'habiller, aussi appelai-je Rosine que des cadeaux persuadèrent de m'aider. Elle fit de son mieux, lissa et tressa mes cheveux aussi bien qu'un coiffeur, fixa mon col de dentelle avec une rectitude mathématique, attacha soigneusement le ruban autour de mon cou – bref, exécuta son travail comme la Phillis aux doigts agiles qu'elle pouvait être quand elle le voulait bien. M'ayant donné mon mouchoir et mes gants, elle prit la bougie et m'éclaira pour descendre. Mais j'avais oublié mon châle ; elle vola à sa recherche et j'attendis dans le vestibule près du D^r John.

— Qu'y a-t-il, Lucy ? demanda le docteur, en me dévisageant avec attention. Toujours cette vieille excitation ! La nonne est revenue, je le lis dans vos yeux.

Comme il insistait, je finis par lui avouer ce dont je venais d'être témoin. Il ne manqua pas de le prendre pour un autre effet de la même cause : illusion d'optique provoquée par un ébranlement nerveux. Je ne le crus pas un instant, sans oser toutefois le contredire, car les médecins ont une telle opinion d'eux-mêmes et de leur science qu'ils ne peuvent admettre d'autre point de vue que leur façon sèche et matérialiste d'envisager les choses.

Le théâtre était bondé jusqu'au toit. La cour et les nobles étaient présents, les palais et les hôtels avaient déversé leurs habitants dans ces rangs pressés et silencieux. Je me sentais profondément privilégiée d'occuper une place devant cette scène, et me demandais si l'actrice que j'allais y voir paraître justifierait sa fabuleuse renommée.

Le rideau découvrit une étoile d'une pâle grandeur et d'une puissance assurée, mais qui me sembla toucher au jour de son jugement. Vue de près, c'était un chaos creusé et délabré : un univers détruit ou en train de l'être – moitié lave, moitié incandescence.

J'avais entendu dire que cette femme était laide et me l'étais représentée grande, osseuse et blême, mais elle m'apparut comme l'ombre d'une Vashti royale, une souveraine jadis aussi lumineuse que le jour, aussi pâle à présent que le crépuscule et consumée comme la cire en flamme.

Pendant un moment – un long moment – je ne la crus que femme, bien que femme unique, se mouvant avec grâce et autorité devant une multitude. Mais je reconnus peu à peu mon erreur. Il y avait en elle quelque chose qui n'appartenait pas plus à la femme qu'à l'homme : un démon siégeait en chacun de ses yeux. Et ces forces mauvaises la soutenaient à travers la tragédie. Tandis que l'action se développait, que la tension augmentait, elles l'agitaient furieusement de leurs passions diaboliques, inscrivant le mot enfer sur son front droit et superbe, mariant sa voix au cri du tourment et tordant son visage majestueux en un masque démoniaque. La Haine et le Meurtre et la Folie, elle les incarnait.

C'était une merveilleuse vision, une révélation formidable, mais un spectacle horrible et immoral.

La douleur avait frappé cette impératrice de la scène, et elle restait debout devant son auditoire sans céder à sa souffrance, sans paraître l'accuser, ni même la ressentir, murée dans la lutte, drapée dans de longs plis pâles de sculpture antique, rigide et blanche comme de l'albâtre, ou comme de l'argent, ou, plutôt, comme la Mort.

J'ai dit qu'elle ne ressentait pas sa douleur. L'expression est insuffisante. En vérité, tout ce qui la blessait prenait corps aussitôt, un corps qu'elle pouvait alors attaquer, abattre et mettre en pièces. Devant le malheur, elle est comme une tigresse. Elle déchire et lacère ses blessures avec violence, avec horreur. La souffrance, chez elle, n'amène rien de bon ; ses pleurs n'arrosent aucune moisson de sagesse ; sur la maladie, sur la mort même, elle lance les regards d'une rebelle. Damnée, elle l'est peut-être, mais elle est forte aussi et sa force a triomphé de la Beauté et de la Grâce, et les a liées toutes deux à ses côtés, captives aussi dociles qu'admirables. Même au plus fort de la frénésie, ses gestes de ménade gardent une ampleur et une dignité toute royales. Sa chevelure flottante, en révolte ou en bataille, est encore la chevelure d'un ange, embrasée d'un halo de gloire. Cette insurgée, la lumière du ciel la poursuit jusque dans son exil dont elle pénètre les limites et révèle l'éloignement désespéré.

Que pensait le D^r John de cette Vashti, de ce déchaînement de force impure, qui emportait l'âme comme une feuille sur son passage ?

Pendant un long moment, j'oubliai d'observer ses réactions ou de l'interroger sur ses pensées. La fascination du génie arrachait mon cœur de son orbite coutumière ; l'héliotrope se détournait du sud vers une lumière farouche, non pas solaire, mais violente, rouge et fulgurante. J'avais déjà vu jouer, mais jamais encore de cette manière qui étonnait l'Espoir, rendait muet le Désir, dépassait l'impulsion et faisait pâlir la Conception.

Lorsque je regardai mon compagnon, je fus amusée de découvrir que l'incendiaire Vashti ne lui inspirait ni effroi ni adoration, que son agonie ne le touchait pas, sa plainte, plus sauvage qu'un cri, ne le remuait pas davantage, et que si sa furie le révoltait quelque peu, ce n'était point jusqu'à l'horreur.

Miss Fanshawe m'avait fait du D^r Bretton un portrait aussi peu ressemblant que possible, celui d'un être sérieux, passionné, trop grave et trop sensible. Certes, on ne pouvait accuser le docteur de ne pas penser ; cependant, il était plutôt homme d'action que penseur. De même il était fort capable de sentir, mais son cœur n'avait pas de corde vibrante pour l'enthousiasme ; aux influences douces, tendres, riantes, ses yeux et ses lèvres réservaient un accueil doux, tendre et riant, aussi agréable à voir que les teintes de rose et d'argent, de perle et de pourpre, dont se parent les nuages de l'été ; mais il n'éprouvait aucune sympathie, aucune attirance pour ce qui était sauvage, intense, dangereux ou flamboyant ; le fracas des orages ne trouvait pas d'écho en lui.

— Que pensez-vous du spectacle ?

Ma question le réveilla comme d'un rêve. Ce qu'il en pensait ? Il sourit légèrement, puis, en quelques phrases bien tournées, me révéla son opinion sur l'actrice. Il la jugeait comme femme, non comme artiste : ce fut un jugement flétrissant.

Vers minuit, lorsque la tragédie arrivait à son noir et sanglant dénouement, que chacun retenait son souffle, même Graham, qui se mordait la lèvre et plissait le front, lorsque sur tout le théâtre planait un silence impressionnant, que les regards étaient rivés sur la forme blanche affaissée sur un siège, et qui tremblait dans son dernier combat contre un ennemi déjà vainqueur, et l'on ne percevait plus que son angoisse, sa respiration haletante qui exhalait encore la révolte et le défi ; lorsque une volonté forcenée,

secouant une carcasse mortelle et blessée à mort, la forçait à lutter avec le destin et le néant, défendait chaque pouce de terrain, faisait payer chaque goutte de sang, disputait chaque faculté à la fin qui approchait, voulait voir, voulait entendre, voulait souffler, voulait vivre jusqu'au moment et presque au delà du moment où la mort déclare aux sens et à l'être :

— Aussi loin et pas plus loin !

Alors, à cet instant précis, une agitation lourde de menace frémit derrière la scène – des pieds s'agitaient, des voix bourdonnaient. « Qu'y a-t-il ? » se demandaient les spectateurs. Une flamme, une odeur de fumée répondirent.

« Au feu ! » cria-t-on du balcon, « au feu ! ». Le cri fut répété par toute la salle, et, en moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire, survint la panique, un sauve-qui-peut aveugle, égoïste et cruel.

Nous étions aux fauteuils d'orchestre et, pendant quelques minutes, nous eûmes à subir une pression épouvantable.

— Le triste spectacle, dit calmement le D^r John. Si les hommes n'étaient pas aussi terrifiés que les femmes, on pourrait empêcher cette furieuse débandade. Les brutes égoïstes ! Grand Dieu !

À quelques pas de nous, une jeune fille qui s'agrippait au bras d'un homme, en fut soudain arrachée et disparut sous les pieds de la foule. Graham se précipita en avant pour repousser la cohue ; il parvint à soulever la jeune fille, avec l'aide du monsieur qui l'accompagnait.

— Confiez-la moi, je suis médecin, dit le D^r John.

Il me demanda de m'accrocher à lui, et nous suivîmes le gentleman qui tentait avec patience et acharnement de frayer un chemin jusqu'à l'air libre.

La fraîcheur de cette nuit de décembre ranima la jeune fille.

— Papa, fit-elle doucement, je ne suis pas blessée. Suis-je avec vous, papa ?

— Vous êtes avec un ami, et votre père est là tout près, répondit Graham.

— Dites-lui que je ne suis pas blessée, sauf légèrement à l'épaule. Ils me l'ont écrasée avec leurs pieds.

— Fracture, sans doute, fit le docteur. Cette jeune personne est légère comme un enfant, Lucy.

— Je ne suis pas une enfant, gémit la petite malade, j'ai dix-sept ans. Dites à papa de venir, je commence à m'inquiéter.

— Me voici, ma chérie, murmura le père, qui entre temps avait couru chercher sa voiture.

Nous mîmes du temps à retrouver la nôtre et c'est avec un retard d'environ dix minutes que nous arrivâmes à l'adresse indiquée par le père de la jeune fille : Hôtel Crécy, rue de Crécy.

Nous fûmes introduits dans un salon aux murs étincelant de miroirs où, près d'une cheminée, un petit groupe, deux femmes et le gentleman inconnu, entourait le fauteuil de la malade.

— Où est Harriet ? Je voudrais qu'elle fût près de moi, dit une voix faible et plaintive.

— Où est Mrs. Hurst ? demanda le gentleman avec une pointe d'impatience au domestique qui nous avait fait entrer.

— J'ai le regret de vous apprendre qu'elle n'est pas en ville, monsieur, notre jeune demoiselle lui avait donné congé jusqu'à demain.

— En effet, elle est allée voir sa sœur. Je lui avais dit qu'elle pouvait y aller. Je m'en souviens à présent, dit la jeune fille, et j'en suis désolée, car Manon et Louise ne comprennent pas un mot de ce que je dis, et sans le vouloir, elles me font mal.

Le Dr John s'approcha de la malade et, après l'avoir examinée, ordonna qu'on la transportât dans sa chambre.

— Accompagnez les femmes, Lucy, me dit-il à voix basse, elles ne me semblent pas très dégourdis ; vous pourrez diriger leurs mouvements, car cette jeune personne doit être soignée avec la plus grande délicatesse.

C'était une petite créature fragile. En déployant ses beaux cheveux brillants et soyeux, je pus observer un visage pâle sans doute, et fatigué, mais d'une grâce et d'une finesse aristocratiques. Le front était lisse et clair, les yeux grands et profonds, la peau d'une blancheur de lis. Les lèvres avaient une légère expression dédaigneuse, apparemment involontaire, mais celle à coup sûr d'une petite personne bien pénétrée du sentiment de son importance. À cet égard, son attitude envers son médecin était révélatrice, non qu'elle fût puérile – plutôt patiente et ferme en général – mais à une ou deux reprises,

elle lui demanda brusquement de bien vouloir s'arranger pour la faire moins souffrir. Je remarquai aussi que ses yeux grands ouverts dévisageaient le D^r John avec une espèce d'étonnement grave, et qu'elle lui adressa, son travail terminé, ce même regard attentif et profond en le remerciant de ses soins.

Le père, heureux d'apprendre que le mal n'était pas grave, remercia à son tour le D^r John avec autant de chaleur qu'un Anglais peut en mettre en de semblables circonstances, et le pria de revenir le lendemain.

— N'oubliez pas de remercier également la dame ! s'écria une voix au fond du lit.

Sur notre chemin du retour, nous repassâmes devant le théâtre. Tout était sombre et silencieux ; la foule avait disparu et il n'y avait pas la moindre trace d'incendie. Les journaux du lendemain expliquèrent qu'une étincelle était tombée sur une draperie, mais que le feu avait pu être étouffé à sa naissance.

XXIV

Ceux qui vivent dans la retraite ou entre les murs d'une école ou d'une prison, sont exposés à disparaître brusquement et pour longtemps de la mémoire de leurs amis, habitants d'un monde plus libre. Et cela d'une manière souvent inexplicable, paradoxale, à la suite, précisément, d'une période de relations très fréquentes, et aussi d'événements qui semblaient plus propres à encourager ces relations, et les perpétuer, qu'à les interrompre.

Ainsi, contre toute attente, cette soirée mouvementée au théâtre, si fertile en incidents, fut suivie pour moi de sept longues semaines aussi blanches et désolées que sept feuilles de papier vierge, semaines pendant lesquelles je subis les pires tortures, les inquiétudes, les craintes et les douleurs les plus cruelles, d'étranges tourments intérieurs, de misérables défaillances de la volonté et du courage, d'intolérables envahissements du désespoir.

Dans la dernière extrémité du besoin, j'avais recours au petit paquet enfoui dans un tiroir de mon bureau, à ces cinq lettres que, la nuit venue, je lisais et relisais à la lueur d'une bougie dans le silence du dortoir désert.

Mais pourrais-je indéfiniment vivre de ce pauvre trésor ? Un soir que je l'avais retiré de sa cachette, songeant tristement que l'heure était peut-être venue où cet or si souvent palpé se convertirait en feuilles à mes yeux, où ma dernière illusion me serait enlevée, j'entendis un pas rapide qui gravissait l'escalier. À peine eus-je le temps de refermer à clef mon coffret. La porte s'ouvrit. Miss Fanshawe apparut.

— Quelle soirée stupide ! Quels gens stupides !

— Qui donc ? demandai-je. Mrs. Cholmondeley ?

— Non, je viens de chez mon oncle de Bassompierre.

— Je le croyais votre favori.

— Vous vous trompiez. L'homme est odieux et je le déteste.

— Pourquoi ? Serait-ce parce qu'il est étranger ?

— Il n'est pas étranger. Il portait encore un nom anglais il y a trois ou quatre ans. Sa mère était une de Bassompierre. Certains membres de cette famille étant décédés, il a hérité d'elle ce nom, des propriétés et un titre ; c'est un grand monsieur à présent.

— Vous le haïssez pour cette raison ?

— Je le déteste parce que maman le déteste. Elle prétend qu'il a fait mourir tante Ginevra par sa cruauté. Il a l'air d'un ours. Je n'irai plus à son hôtel. Et quelles manières ! J'entre, il me regarde, me parle un instant, puis me tourne le dos brusquement et quitte la pièce. Sans doute sa conscience l'a-t-elle troublé, car il paraît que je suis le vivant portrait de tante Ginevra, la sœur de maman.

— Vous étiez la seule visiteuse ?

— Oui. Il y avait là M^{lle} ma cousine, une petite poupée choyée et caressée.

— Monsieur de Bassompierre a une fille ?

— Une fille, oui. Il paraît que Mademoiselle a été presque mise en compote dans une bousculade au théâtre, il y a quelques semaines.

— Ils habitent un bel hôtel dans la rue de Crécy ?

— Comment le savez-vous ?

— J'y suis allée.

— Ah ! Vous y êtes allée ? Je suppose que la mère Bretton vous y a menée. Elle et Esculape ont leurs entrées chez M. de Bassompierre, depuis que « mon fils John » a soigné « Missy ». Oh, la bêtise de tous ces gens !

— Tous ces gens ? Vous vous prétendiez la seule visiteuse !

— Eh bien ! j'aurai oublié de spécifier la vieille dame et son rejeton. Vous auriez dû les voir, elle et « mon fils John », dorloter cette petite chose affectée qui se donnait des airs de grande malade ! La scène était écœurante !

— Elle ne l'aurait pas été, sans doute, si vous aviez occupé la place de M^{lle} de Bassompierre. Je commence de comprendre les raisons de votre abattement et de votre colère.

— En vérité, je déteste « mon fils John ».

— La mère du D^r Bretton ne l'appelle jamais ainsi, pourquoi lui donnez-vous ce nom ?

— Il convient à son air de bourgeois grossier. Mais vous rougissez comme un coquelicot, ma parole ! Quelle créature enflammée ! Je me demande ce qui peut vous rendre toujours si susceptible à l'endroit du gros Jean ?

Tremblante d'une exaspération réprimée, car c'eût été folie que de vouloir se battre contre ce léger papillon de nuit, j'éteignis ma bougie, fermai à clef mon bureau et sortis de la pièce.

Le lendemain, un jeudi, était jour de demi-congé. Après les heures de classe, je m'enfuis au jardin, en proie à une inquiétude et une agitation qui dépassaient tout ce que j'avais pu endurer jusqu'ici. Un vent d'est soufflait. Depuis quelque temps, je m'étais prise d'amitié pour les vents et leurs variations, si peu connus, si mal compris des bien portants. Ceux du nord et de l'est possédaient le pouvoir terrible de rendre toute douleur plus poignante, toute peine plus triste ; ceux du sud pouvaient calmer, et ceux de l'ouest consoler, à moins que leurs ailes ne fussent chargées de nuages gonflés de tonnerres, sous le poids et la chaleur desquels succombait toute énergie. J'errai longtemps parmi les buissons dépouillés par l'hiver avec l'espoir éperdu que la sonnerie du facteur retentirait pendant que j'étais hors de sa portée et qu'ainsi me serait épargné le tressaillement que mes nerfs, inlassablement rongés par l'obsession, ne pouvaient plus supporter.

Lorsque je rentrai, la première chose que j'aperçus sur mon bureau noir, fut un objet plat et brillant. Le courrier, ainsi que je l'avais souhaité, était arrivé sans bruit en mon absence. Une lettre ! Et comme je n'avais qu'un seul correspondant sur terre, je n'avais pas à m'interroger sur sa provenance. Je la saisis le cœur battant de joie et de gratitude, mais quelle ne fut pas ma déception, aussitôt, de voir à la place des caractères fermement tracés que je croyais trouver, une écriture pâle et féminine dont le dessin m'était encore inconnu.

— Que c'est cruel ! m'écriai-je. Mais nos yeux et nos oreilles nous restent, quand bien même la perspective de ce qui réjouit se trouve brusquement détruite, et le son de ce qui nous enchante et nous console, réduit au silence. J'ouvris la lettre. Elle était signée de ma marraine. Elle et Graham avaient été très occupés ces dernières semaines ; tous deux étaient

heureux et bien portants et souhaitaient que je leur rendisse visite ce jeudi. J'aurais l'occasion de revoir de vieilles connaissances !

J'étais soulagée. Mes amis étaient en bonne santé. J'étais heureuse aussi d'apprendre que leurs sentiments envers moi étaient les mêmes que par le passé. Mais quelle différence, pensai-je avec un brin d'amertume, entre les sept semaines de paisible bonheur que Mrs. Bretton me décrivait dans sa lettre et celles que je venais de vivre ! Je me dis également qu'aux gens placés dans une situation exceptionnelle, la sagesse commande de tenir sa langue et de ne pas se risquer à déclarer combien cette situation les tourmente. Le monde peut comprendre que l'on périsse par manque de nourriture ; quelques personnes iront même jusqu'à admettre que la réclusion puisse faire perdre la raison. Mais une chose est de constater que le prisonnier déterré après une longue captivité est frappé de folie ou d'idiotisme, une autre de concevoir comment ses sens ont pu l'abandonner, comment ses nerfs enflammés, après avoir enduré une angoisse indescriptible, se sont affaîssés, comme atteints de paralysie ; ce mystère dépasse l'entendement populaire. En parler ? Mieux vaudrait se planter sur la place d'un marché européen, et là, tenir d'étranges discours dans le langage et l'humeur qui étaient ceux de Nabuchodonosor, quand il conférait avec ses Chaldéens déconcertés. Il se peut que pendant longtemps encore, les esprits ouverts à ce genre d'énigmes et de souffrances ne soient qu'un petit nombre, que pendant longtemps l'on considère en général que seules les privations physiques méritent la compassion et que tout le reste n'est que fiction. Lorsque le monde était dans sa jeunesse, les épreuves morales étaient un mystère encore plus profond qu'elles ne le sont aujourd'hui ; sans doute dans le pays d'Israël n'y avait-il qu'un Saül, mais aussi bien n'existait-il qu'un seul David pour le calmer et le comprendre.

Dans l'après-midi, une bourrasque d'une violence inouïe me fit craindre qu'aucune voiture ne se risquât à venir me prendre. C'était mal connaître ma marraine ! Elle avait réclamé son invitée, elle l'aurait. Vers six heures, je fus portée au-dessus des marches disparues sous un amas de neige et déposée sur le seuil de la Terrasse.

Mrs. Bretton m'attendait au salon, près de la cheminée où brillait un feu éblouissant. Après m'avoir tendrement embrassée, elle me dit, d'un ton de reproche, que ma maigreur s'était encore accentuée depuis qu'elle m'avait

vue. Je la quittai un instant pour aller arranger mes cheveux, que le vent avait mis en désordre, et me débarrasser de mon châle.

Quelle ne fut pas ma surprise, en entrant dans la petite chambre aux murs couleur de mer, d'apercevoir dans la glace une silhouette blanche et mince, comme un esprit de l'hiver.

— Ah ! Vous êtes venue ! fit une voix douce et tranquille.

Je reconnaissais maintenant ce visage aux traits délicats, aux grands yeux souriants.

— Miss de Bassompierre, dis-je.

— Non, pas Miss de Bassompierre pour vous. Vous êtes changée, ajouta-t-elle en s'approchant de moi, et cependant vous êtes toujours la même. Je me souviens fort bien de vous, du contour de votre visage, de la couleur de vos cheveux. Cela fait presque pleurer de regarder aussi loin en arrière. Mais n'allez pas croire que je sois triste, je me sens au contraire parfaitement gaie et heureuse.

Je ne savais que répondre et balbutiai :

— Je pense ne vous avoir jamais rencontrée avant le soir où vous avez été blessée...

— Auriez-vous donc oublié que je me suis assise sur vos genoux, que j'ai même partagé votre oreiller. Ne vous souvenez-vous pas de cette nuit où vous avez recueilli dans votre lit une méchante petite fille en détresse ? Retournez à Bretton. Rappelez-vous Mr. Home.

— Vous êtes la petite Polly ?

— Je suis Paulina, Mary Home de Bassompierre.

Que le temps peut apporter de changement ! Cette petite chose sensible et délicate, qui venait frileusement se blottir dans mes bras, était devenue une belle jeune fille, belle non pas de la beauté qui frappe l'œil comme une rose rouge, pleine et joufflue, mais d'une grâce profonde et douce, comme un parfum de violette blanche.

— Vous vous souvenez des vieux temps de Bretton ?

— Je les revois, dit-elle, comme si c'était hier.

Elle paraissait être de ces créatures dont l'enfance ne s'efface pas comme un rêve, dont la jeunesse ne s'éclipse pas comme un rayon de soleil. Néanmoins, je voulus l'éprouver :

— Vous n'avez tout de même pas reconnu le D^r Bretton, le premier soir où il vous est apparu.

— À vrai dire, j'étais troublée et embarrassée. Mais, lorsqu'il m'eut rendu quelques visites, que j'eus observé son regard, l'expression de sa bouche, la forme de son menton, le port de sa tête, comment aurais-je pu ne pas songer à Graham Bretton, un Graham plus grand et plus fort, au visage moins lisse, aux cheveux moins clairs et moins longs, à la voix plus grave ?...

— Vous étiez jadis camarades de jeux, dis-je, en m'émerveillant de retrouver mes pensées dans les siennes, car il est si rare de rencontrer notre sosie en certaines choses, que ce hasard, lorsqu'il se produit, nous paraît tenir du prodige.

— Vous vous en souvenez ? demanda-t-elle.

— Croyez-vous que lui ne s'en souvienne pas ?

— Je ne le lui ai pas demandé. À vrai dire, je n'en serais point surprise. N'est-il pas resté le même, aussi joyeux, aussi léger et insouciant que naguère ?

— Il avait pourtant un faible pour vous.

— Un petit faible peut-être, et seulement le dimanche. Nous allions ensemble à l'église de Sainte-Marie, la main dans la main. Vous souvenez-vous de ces veillées du dimanche ? Combien il se montrait doux pour un garçon aussi fier et aussi vif ; avec quelle patience il corrigeait mes fautes de lecture. Et jamais il ne passait ces soirées-là hors de la maison. Je pense qu'il n'en est plus ainsi à présent, que le dimanche est le jour où le D^r Bretton dîne en ville...

— Mes enfants, descendez ! appela Mrs. Bretton. Paulina voulait encore bavarder, mais comme j'inclinai à descendre, nous regagnâmes ensemble le salon.

XXV

Je ne sais laquelle de nous trois entendit les chevaux la première, mais toutes nous nous levâmes d'un même élan et descendîmes rapidement dans le hall pour accueillir les cavaliers lorsqu'ils entrèrent. Ils nous conseillèrent de nous tenir à distance, car ils étaient blancs comme des montagnes de neige. Mrs. Bretton les enjoignit de gagner sans plus tarder la cuisine pour y déposer ce masque de vieux Noël dont ils paraissaient beaucoup se divertir pour l'instant. Nous les escortâmes joyeusement, la petite comtesse blanche dansant autour de son père en battant des mains et s'écriant :

— Papa, papa, vous avez l'air d'un énorme ours polaire.

L'ours se secoua et le petit lutin s'enfuit pour éviter l'averse gelée. Mais elle revint bientôt à la charge en riant, pour hâter la chute de ce déguisement arctique.

— Mrs. Bretton, s'écria le comte, que dois-je faire de cette fillette ? Elle ne grandit ni en sagesse, ni en stature. Ne la trouvez-vous pas aussi enfant qu'il y a dix ans ?

— Elle ne peut l'être davantage que ce grand garçon, rétorqua Mrs. Bretton qui se battait avec son fils pour l'obliger à changer de vêtement.

— Allons, maman, dit ce dernier, pour nous réchauffer, donne-nous plutôt une coupe de wassail, et portons un toast à la vieille Angleterre, ici, devant ce foyer.

Tandis que le comte restait devant le feu, et que Paulina dansait d'un bout à l'autre de cette vaste cuisine où elle se trouvait aussi heureuse qu'un oiseau en liberté, Mrs. Bretton enseigna à Martha l'art d'aromatiser et d'enflammer le wassail que l'on servit ensuite à la ronde, dans un petit vase d'argent.

— À la santé des vieux jours d'antan ! dit le comte en levant la coupe scintillante.

Le D^r John semblait avoir retrouvé la petite Polly, sa camarade de jeux, dans cet elfe gracieux qui tournoyait devant lui. Je me demandais comment il

allait lui parler, car jusqu'ici, il ne s'était pas encore adressé à elle directement.

— Laissez-moi goûter, s'écria la danseuse, lorsqu'elle vit que Graham posait la coupe sur une étagère du buffet, hors de sa portée.

— Votre Seigneurie désire-t-elle la coupe ? demanda-t-il d'un ton où revivait l'enfantine et malicieuse gaieté d'autrefois.

— Je crois vous l'avoir dit.

— Je regrette, mais il m'est impossible d'obéir à Votre Seigneurie.

— Et pourquoi donc ? Est-ce du vin ?

— De l'ale – de l'ale très forte – vieil octobre ; brassée peut-être au moment de ma naissance.

— Ce doit être curieux. Le « vieil octobre » est-il sucré ?

— Terriblement sucré !

Elle regardait la coupe avec l'air d'un enfant qui convoite ardemment quelque friandise défendue. Graham finit par s'attendrir.

— Penchez la coupe, s'écria-t-elle, penchez-la un peu plus. Votre main est plus réticente que la main d'un avare.

Il la contenta, mais en murmurant avec gravité :

— Ne le dites pas à ma mère, ni à Lucy. Elles ne l'approuveraient pas.

— Moi non plus, déclara-t-elle en changeant de ton et d'attitude dès qu'elle eut goûté la boisson. Je la trouve tout, sauf sucrée. Votre « vieil octobre » n'était désirable que défendu.

Avec une légère révérence nonchalante, aussi gracieuse que sa danse, elle s'éloigna.

Graham la regarda en souriant. Il la suivit souvent des yeux, au cours de la soirée ; mais elle, en revanche, ne parut lui témoigner aucune attention particulière.

Le lendemain, quand nous fûmes réunis autour de la table pour le petit déjeuner, Mrs. Bretton décréta que personne, à moins d'un cas de force majeure, ne quitterait sa maison ce jour-là.

En vérité, sortir semblait presque impossible. Sous un ciel gris et nuageux, la neige et le vent bataillaient furieusement. La jeune comtesse approuva Mrs. Bretton :

— Papa ne mettra pas le pied dehors aujourd’hui. Je m’occuperai de lui. Dites que vous n’irez pas en ville, papa.

— Si Mrs. Bretton et Polly se montrent très, très gentilles envers moi, alors peut-être attendrai-je que le vent, qui paraît, ce matin, aussi effilé qu’un rasoir, consente à tomber. Puis, comme Polly s’empressait de le servir et de le choyer, il ajouta :

— Mrs. Bretton, je veux me débarrasser de ce petit démon de fille. Connaissez-vous une bonne école ?

— Celle où se trouve Lucy, chez M^{me} Beck.

— Miss Lucy est dans une école ?

— Je suis institutrice, répondis-je, heureuse de trouver l’occasion de le dire. J’avais en effet le sentiment d’être dans une situation fausse. Mrs. Bretton et son fils connaissaient ma position, mais le comte et sa fille l’ignoraient. J’avais parlé sans hésitation, anxieuse de voir l’effet que produiraient mes paroles.

— Votre profession, dit M. de Bassompierre après un instant de silence, est une profession pénible. Je souhaite que vous ayez la santé et la force pour réussir.

Il avait dit cela d’une voix calme et bienveillante, pendant que sa fille me regardait avec étonnement, presque avec effroi.

— Vous êtes institutrice ? s’écria-t-elle.

— Je le suis.

— Et vous aimez cela ?

— Pas toujours.

— Dans ce cas, pourquoi le restez-vous ?

Son père la regardait en souriant.

— Continue, Polly, dit-il, poursuis ton interrogatoire. Si Miss Snow avait rougi de confusion, je t’aurais ordonné de te taire, et nous aurions, toi et moi, achevé ce repas dans une certaine disgrâce. Mais puisqu’elle sourit, pousse-la

dur, croise et multiplie les questions. Eh bien, Miss Snow, pourquoi le restez-vous ?

— Surtout, je le crains, pour l'argent que je reçois.

— Non pour des motifs de pure philanthropie ? Polly et moi, nous nous accrochions à cette hypothèse comme à la manière la plus indulgente d'expliquer votre excentricité.

— Non, non, monsieur. Plutôt pour n'être à la charge de personne, pensée qui me console de quelques autres.

— Papa, dites ce que vous voudrez, mais je plains Lucy.

— Ramasse ta pitié, Miss de Bassompierre. J'aimerais que ma Polly, si elle venait à faire l'expérience de la nature incertaine des biens de ce monde, se comportât comme Lucy se comporte, qu'elle travaillât afin de n'être un fardeau ni pour des parents, ni pour des amis.

— Oui, papa, dit-elle pensivement. Mais pauvre Lucy ! Je la croyais riche.

— Tu pensais comme une petite écervelée. Pour ma part, je n'ai jamais cru cela. J'ai rarement eu l'occasion d'observer Miss Lucy, mais elle m'a toujours paru être une personne qui avait à protéger et non pas à être protégée, qui avait à agir, et non pas à être servie ; et j'imagine que ce sort en apparence peu enviable lui a permis d'acquérir une expérience dont elle pourrait bien un jour, si elle vit assez longtemps pour en mesurer tous les avantages, remercier la Providence. Mais pour ce qui est de cette école, poursuivait-il en passant du grave au gai, pensez-vous, Miss Lucy, que M^{me} Beck y admettrait Polly ?

Je déclarai que Madame accepterait sans doute, car elle aimait beaucoup les élèves anglaises.

— Dans ce cas, répondit M. de Bassompierre, je ne vois pas la nécessité de tarder. Je pense que vous êtes de mon avis, comtesse ?

— Je pensais, dit la comtesse, je pensais que mon éducation était terminée.

— Cela prouve combien nous pouvons nous égarer dans nos propres pensées. Je suis d'une opinion différente, et sans doute partagée par ceux qui ont pu mesurer ta profonde connaissance de la vie, ce matin. Ah ! ma petite

filles, tu as encore beaucoup à apprendre ; et ton père aurait dû t'instruire davantage. Allons, nous n'avons plus qu'à aller sonder M^{me} Beck ; le temps a l'air de se calmer...

— Mais papa !

— Qu'y a-t-il ?

— Je vois un obstacle, un obstacle insurmontable. Savez-vous, Mrs. Bretton, qu'un jour, j'avais alors douze ans, mon père s'était mis en tête de m'envoyer à l'école. Je pleurai beaucoup, mais lui se montra dur et inflexible comme la pierre. Le résultat ? Papa, qui n'a jamais pu se passer de moi, venait tous les deux jours me voir à l'école, bravant l'hostilité de la directrice qui finit par nous chasser tous deux en quelque sorte. Lucy pourra rapporter cette histoire à M^{me} Beck, car il n'est que justice de lui faire connaître ce à quoi elle doit s'attendre.

Mrs. Bretton demanda alors à M. de Bassompierre ce qu'il avait à invoquer pour sa défense. Comme il se taisait, le jugement fut prononcé contre lui, et Paulina triompha.

Mais elle avait d'autres humeurs que celles d'une petite créature espiègle et naïve. Lorsque Mrs. Bretton et M. de Bassompierre se furent retirés après le déjeuner, l'enfant disparut comme par enchantement et, à sa place, nous vîmes apparaître une jeune lady à la mine pensive, aux yeux calmes et profonds, au visage dépouillé de ses fossettes, de toute sa scintillante et joyeuse mobilité.

Sans doute Graham observa-t-il ce changement aussi bien que moi. Après être resté quelques minutes à contempler la neige à travers la fenêtre, il s'approcha du feu, et je remarquai que lui aussi se transformait, au fur et à mesure que la conversation devenait plus intime. Je crois même, si elle avait pu se prolonger, que ces deux êtres auraient trouvé d'aussi abondantes paroles à se dire qu'ils en avaient à échanger dix ans auparavant. Mais la profession de Graham était de celles dont les exigences ne sont ni à ignorer, ni à remettre. Il prit bientôt congé de nous, mais, avant de quitter la maison, il revint dans la pièce où nous étions. Je ne sais exactement pour quelles raisons ; certainement pas pour celles qu'il invoqua : un papier ou une carte oubliés sur son bureau ; j' imagine qu'il voulait s'assurer une dernière fois, par un regard de plus, que l'aspect de Paulina était véritablement tel que l'emportait sa mémoire. Pour son bonheur, il dut retrouver son impression

confirmée ; et ce retour lui valut aussi un dernier regard – timide, mais très doux – aussi beau et innocent que le regard d’un jeune faon surpris au milieu des fougères, ou d’un agneau couché sur l’herbe.

Demeurées seules, nous gardâmes le silence. Paulina se perdit dans la contemplation d’un vieux livre qu’elle avait déniché dans la bibliothèque. Ce livre, un ouvrage d’histoire naturelle illustrée, je le reconnaissais pour avoir souvent vu la petite Polly l’appuyer sur les genoux de Graham en demandant à son compagnon de lui expliquer la signification des images. J’eus à nouveau l’occasion d’observer le profond amour que la jeune comtesse de Bassompierre vouait aux choses du passé. Mais ce qui me frappa surtout, ce fut de constater que son émotion ne s’accompagnait jamais du besoin de décharger son cœur dans un flot de paroles. Le bruit d’une porte que l’on ouvrait l’éveilla soudain de son rêve. Elle ne fit qu’un bond sur ses pieds.

— Papa ! papa ! Vous sortez ?

— Ma chérie, je dois me rendre en ville.

— Mais, il fait beaucoup trop froid !

— Que ma chérie se rassure, papa aura bien soin de sa précieuse santé et de plus, il promet de revenir de bonne heure à la maison.

Le soir, à son retour, Paulina le conduisit vers le siège qu’elle lui avait réservé, tout en le remerciant doucement et affectueusement d’avoir tenu parole. Un témoin de cette scène aurait pu croire que c’était par la seule force des petits bras qui l’entouraient que M. de Bassompierre était poussé vers son fauteuil, car cet homme grand et fort semblait prendre plaisir à s’abandonner complètement à un empire qui ne tenait sa puissance que de l’amour.

Quand résonna le pas de Graham, Paulina se retourna à demi, sans quitter la main de son père. Le jeune docteur se jeta dans un fauteuil à l’autre bout de la pièce. Il paraissait fatigué par sa journée de travail. C’est à peine s’il prononça une ou deux paroles pendant le thé, mais je le vis ensuite, tandis que Paulina s’était mise à coudre, suivre des yeux les reflets d’or de son dé, comme s’il était quelque brillant papillon ou la tête menaçante d’un petit serpent jaune.

XXVI

À partir de ce jour, ma vie ne manqua pas de variété. Je sortais beaucoup avec le plein consentement de M^{me} Beck, qui estimait hautement le rang de mes relations. Depuis mon arrivée chez elle, cette digne directrice ne m'avait jamais traitée autrement qu'avec respect, mais, lorsqu'elle me vit fréquemment invitée à la Terrasse et à l'hôtel de Crécy, ce respect grandit encore.

Le lecteur ne jugera pas trop sévèrement la petite circonstance qui, vers cette époque, fit disparaître temporairement de mon bureau le paquet des cinq lettres qui s'y trouvait enfermé à triple tour. Cette découverte me consterna, mais je me ressaisis immédiatement.

« Courage, murmurai-je. Attendons patiemment et sans faire de remarque ; mon bien me sera certainement restitué. »

J'avais deviné juste. Le lendemain, le paquet était à sa place.

J'ai lieu de supposer qu'aux yeux de Madame, les lettres trouvèrent quelque faveur. Le matin qui suivit le jour où elle me les avait empruntées (pour parler d'une aussi délicate petite dame, il convient d'user d'un langage délicat), je la surpris en train de m'examiner d'un regard fixe et contemplatif, légèrement intrigué, mais nullement malveillant. C'était pendant une récréation. Elle et moi, nous étions restées seules dans la salle de classe abandonnée par les élèves. Lorsque je rencontrai ses yeux, ses pensées forcèrent en partie ses lèvres.

— Il y a, dit-elle, quelque chose de bien remarquable dans le caractère anglais.

— Comment, Madame ?

Elle eut un petit rire, tandis qu'elle répétait le mot « comment » en anglais.

— Je ne saurais vous dire « how », mais les Anglais ont des idées qui leur sont bien propres, en amitié, en amour, en tout. Mais au moins n'est-il pas

besoin de les surveiller, ajouta-t-elle en se levant et s'éloignant à petit trot, comme le poney râblé qu'elle était.

« Dans ce cas, me dis-je, j'espère que vous aurez la bonne grâce de laisser mes lettres en paix. »

Il n'en fut rien cependant. Un après-midi de congé, en inspectant mon trésor, je constatai, avec surprise et mécontentement, que le ruban du paquet avait de nouveau été dérangé, et à d'autres signes encore, que l'on avait visité mon tiroir.

Je pouvais supporter à la rigueur que M^{me} Beck, que je croyais l'âme même de la discrétion et qui possédait un jugement des plus équilibrés, connût le contenu de mon coffret. Petite inquisitrice jésuite, elle pouvait voir les choses sous leur jour véritable, et les interpréter raisonnablement ; mais l'idée qu'elle avait osé communiquer à quelqu'un d'autre les renseignements volés, me choquait cruellement, d'autant plus cruellement que je connaissais l'habituel dépositaire des secrets de Madame : son parent, M. Paul Emmanuel. Le matin même, en classe, ce gentleman m'avait favorisée d'un regard sombre qui semblait emprunté à l'actrice Vashti. Je n'en avais pas compris alors la signification, mais elle me paraissait claire à présent. Aussi, je résolus de soustraire mes lettres à la curiosité malsaine de cet œil sévère, soupçonneux et incapable de juger avec tolérance et simplicité, et de les cacher dans un endroit où personne ne pût les découvrir.

Pour réfléchir à ce problème, je m'étais assise dans l'embrasement d'une fenêtre du dortoir, donnant sur le jardin. Le pâle soleil d'hiver illuminait la cime des arbustes de l'allée défendue. Un grand poirier devant moi – le poirier de la nonne – dressait son vieux squelette vers le ciel. Soudain, une idée me frappa, une de ces idées étranges, fantasques, qui parfois viennent frapper les gens solitaires. Je mis mon chapeau, mon manteau, mes fourrures, et me rendis en ville.

Je me dirigeai vers une place du vieux quartier historique, où se trouvait la boutique d'un brocanteur, vieux magasin tout rempli de vieilleries.

J'avais besoin d'une boîte métallique pouvant être soudée, ou d'un vase ou une bouteille de verre épais qui pussent être scellés ou hermétiquement bouchés. Je finis par découvrir ce que je désirais. Alors, après avoir fait un petit rouleau de mes lettres et les avoir glissées, enveloppées de toile cirée et ficelées, à l'intérieur de la bouteille, j'obtins du vieux juif qu'il en bouchât

soigneusement l'orifice. Tout en suivant mes instructions, il me lançait de temps à autre un œil méfiant sous ses sourcils plus blanc que neige. Je crois qu'il me soupçonnait de quelque odieux forfait. Pendant ce temps, j'éprouvais non pas du plaisir, mais une sorte de tristesse, un sentiment de sauvage et de morne satisfaction. L'impulsion à laquelle j'obéissais, l'humeur qui me possédait étaient semblables à l'impulsion et l'humeur qui m'avaient entraînée au confessionnal. En pressant le pas, je pus regagner le pensionnat à la nuit tombante, et assez tôt pour le dîner.

À sept heures, la lune se leva. À sept heures et demie, quand élèves et professeurs furent à l'étude, et M^{me} Beck, sa mère et ses enfants à la salle à manger, que le silence fut général dans la maison, je m'enveloppai d'un châle, me glissai sans bruit dans le jardin, et gagnai aussitôt l'extrémité de l'allée défendue, où s'élevait, sombre et gris au-dessus des arbustes, le poirier Mathusalem. Mathusalem, malgré son grand âge, était encore solide, mais il y avait un trou, ou plutôt un creux profond entre ses racines. C'est là que j'avais projeté d'enfouir mon trésor.

Après avoir écarté le lierre et les herbes qui masquaient le creux, j'y enfonçai profondément le vase. Dans un coin du jardin se trouvaient quelques restes de matériaux ayant servi à des travaux de maçonnerie. Je courus y chercher une ardoise que je fixai sur le creux, avec un peu de mortier, puis je recouvris le tout de terreau noir sur lequel je ramenaï le lierre. Ce travail effectué, je restai appuyée contre l'arbre, hésitant à m'éloigner de cette tombe que je venais de refermer.

La lune, jusqu'alors obscurcie par un étrange brouillard répandu dans l'air de la nuit, sembla s'illuminer d'une clarté plus intense : un rayon blanc brilla dans l'allée, une ombre s'y dessina avec netteté. Je cherchai à découvrir la cause du contraste qui venait de m'apparaître, lorsqu'il prit soudain à mes yeux la forme stupéfiante d'une longue femme vêtue de noir et voilée de blanc, arrêtée à trois mètres environ du lieu où j'étais.

Cinq minutes s'écoulèrent. Je n'avais pas pris la fuite, je n'avais pas crié. Elle restait toujours là. Enfin, je m'adressai à elle :

— Qui êtes-vous et pourquoi venez-vous à moi ?

Elle garda le silence. Elle était sans visage, sans traits ; mais ses yeux me regardaient.

Le désespoir suffit souvent à remplir et accomplir l'œuvre du courage. J'avancai d'un pas et étendis la main pour la toucher. Elle parut reculer. Je m'approchai encore ; sa retraite s'accentua. Un massif d'arbustes s'interposa entre moi et celle que je poursuivais. L'obstacle dépassé, je ne vis plus rien. J'attendis un peu, puis je dis :

— Si vous portez quelque message pour les hommes, revenez et prononcez-le.

Mais rien ne parla, rien ne réapparut.

Cette fois, je ne pouvais avoir recours au D^r John, il n'y avait personne à qui j'oserais murmurer : « J'ai revu la nonne. »

Paulina Mary recherchait ma compagnie. Elle m'encourageait même à quitter la rue Fossette pour l'hôtel de Crécy.

— Venez vivre avec nous, disait-elle. Papa vous donnerait bien davantage que M^{me} Beck.

Mais je refusais, bien que M. de Bassompierre m'eût offert une somme équivalente à trois fois mon salaire.

Je préférais enseigner, donner des leçons. Plutôt que d'être demoiselle de compagnie, j'aurais fait des chemises et serais morte de faim. Je ne pouvais devenir l'ombre d'une brillante lady, à plus forte raison celle de M^{lle} de Bassompierre.

J'étais d'un tempérament enclin à la tristesse, d'une nature mélancolique, mais l'abattement et la dépression ont leur volonté propre et qui demande de pouvoir s'exercer librement. M^{me} Beck et moi, sans pouvoir nous rapprocher l'une de l'autre, nous nous entendions parfaitement. Je n'étais pas sa dame de compagnie, ni la gouvernante de ses enfants ; elle me laissait libre, ne m'assujettissait à rien, même pas à sa personne, même pas à ses intérêts. Elle avait peu à peu relâché, puis supprimé, les chaînes légères dont elle avait pu m'entourer au début. Je n'en éprouvais que plus de plaisir à observer volontairement ses règlements, de satisfaction à consacrer à mes élèves deux fois plus de temps et de peine qu'il m'en était demandé.

Quant à Paulina Mary de Bassompierre, je lui rendais visite avec plaisir, bien que je n'eusse voulu vivre avec elle pour rien au monde. Ces visites

m'apprirent bientôt, d'ailleurs, que même ma société occasionnelle ne lui était pas indispensable.

C'était une petite personne qui avait ceci de remarquable, que son humeur différait suivant les gens. Avec son père, elle se montrait enfantine, tendre et joyeuse. Avec moi, elle était sérieuse et aussi féminine que la pensée et le sentiment le lui permettaient. Avec Mrs. Bretton, elle était docile, tranquille, mais point expansive. Avec Graham, elle était réservée, s'efforçant parfois de lui témoigner de la froideur, allant jusqu'à tenter de l'éviter. Le bruit de son pas la faisait tressaillir, son entrée la rendait silencieuse ; quand il lui parlait, ses réponses manquaient d'aisance et d'assurance ; s'il s'en allait, elle paraissait vexée et déconcertée. Son père même avait fini, lui si peu attentif aux choses ordinaires de la vie, par remarquer cet étrange comportement :

— Ma petite Polly, décidément tu vis beaucoup trop retirée ; si tu t'obstines à garder ces manières timides, tu ne serais guère capable de tenir ta place dans le monde. Tu traites le D^r Bretton comme un étranger. Qu'est-ce à dire ? Pourquoi ne lui adresses-tu jamais la parole ?

— Mais lui ne parle pas beaucoup non plus, papa. Croyez-vous que je l'effraie ?

— Certainement, quel homme ne s'effraierait pas d'une petite dame aussi silencieuse ?

— Eh bien, je m'appliquerai à me corriger, papa.

Dès le lendemain, elle essaya de tenir parole. Je la vis s'efforcer de bavarder aimablement avec le D^r Bretton. Cette attention inhabituelle fit monter au front de son invité une rougeur de plaisir ; il y répondit prudemment, sur le ton le plus doux, comme si une sorte de bonheur d'une fragilité extrême était suspendu dans l'air, et qu'il craignît de le détruire en respirant trop fort. Certes, on ne pouvait nier que des avances de Paulina vers l'amitié, timides mais appliquées, il se dégagait le charme le plus exquis et le plus féerique.

Comme je ne voulais pas devenir sa demoiselle de compagnie, elle me persuada de m'unir à elle dans quelque étude, de manière que nos relations devinssent plus stables et plus régulières. Elle me proposa celle de la langue allemande qu'elle trouvait, comme moi, difficile à apprendre. Nous convînmes donc de prendre nos leçons rue Crécy avec la même maîtresse.

Cet arrangement, qui nous réunissait quelques heures chaque semaine, reçut la pleine approbation de M. de Bassompierre, qui parut enchanté que M^{me} Minerve Sérieuse associât une part de ses loisirs à ceux de sa belle et chère enfant.

Notre maîtresse d'allemand, Fräulein Anna Braun, était une brave et forte femme d'environ quarante-cinq ans. Elle aurait dû vivre au temps de la reine Elizabeth car elle consommait habituellement pour ses premier et deuxième petits déjeuners de la bière et du bœuf, et sa nature expansive d'Allemande paraissait éprouver une sensation de cruelle restriction à propos de ce qu'elle appelait notre réserve anglaise. Pourtant, nous pensions nous montrer très cordiales envers elle ; il est vrai que nous ne lui assénions pas de claques sur l'épaule, et que lorsque nous consentions à l'embrasser sur la joue, c'était sans faire d'explosion. Ces omissions l'oppressaient et la déprimaient considérablement ; cependant, à tout prendre, nous nous entendions fort bien.

Nous aimions beaucoup lire et traduire les ballades de Schiller. Paulina apprit par cœur les meilleures d'entre elles, et les récitait souvent quand nous étions seules. Son poème préféré était Des Mädchens Klage^{1}. Elle en savourait la mélodie plaintive, mais elle en critiquait le sens.

Du Heilige, rufe dein Kind zurück
Ich habe genossen das irdische Glück,
Ich habe gelebt und geliebet ! {2}

— « Vécu et aimé ! » dit-elle un jour, est-ce donc là la cime du bonheur terrestre, le but de cette vie : aimer ? Je ne le pense pas. Cela peut être le comble de la misère humaine, une pure perte de temps et une torture inutile du sentiment. Si Schiller avait dit : « Être aimé », il se serait approché de la vérité. N'est-ce pas là autre chose, Lucy : Être aimé ?

— Peut-être, mais pourquoi envisager cette question. Qu'est-ce que l'amour pour vous ? Qu'en savez-vous ?

— Voyons, Lucy, dit-elle en rougissant. Que papa me regarde comme un bébé, fort bien : je préfère qu'il me voie ainsi, mais vous savez que je touche à ma dix-neuvième année.

— Quand bien même vous toucheriez à la vingt-neuvième, ce n'est pas la discussion qui vous fera connaître un sentiment quelconque. Nous n'allons pas nous mettre à disserter sur l'amour.

— Vraiment ! Eh bien, je vous apprendrai que j'ai beaucoup parlé et entendu parler de l'amour récemment, et désagréablement, à son désavantage, d'une manière que vous n'approuveriez pas, sans doute.

— Et qui donc a eu l'audace de vous parler à ce sujet d'une manière désagréable et désavantageuse ?

— Une personne, Lucy, qui me rend parfois malheureuse. Et je voudrais bien qu'elle s'éloignât, car je ne désire nullement sa présence.

— Mais qui cela peut-il être, Paulina ? Vous m'intriguez beaucoup.

— C'est... c'est ma cousine Ginevra. Vous devriez entendre tout ce qu'elle peut raconter sur l'amour.

— Oh, je l'ai déjà entendue, répondis-je tranquillement. Mais vous n'allez pas me dire que l'esprit de cette coquette vaniteuse peut influencer le vôtre.

— C'est pourtant la vérité. Elle possède l'art de troubler mon bonheur et de semer la confusion dans mes idées. Elle me blesse dans mes sentiments et au sujet de personnes qui me sont les plus chères.

— Mais comment donc, Paulina ?

— Elle avilit les gens que j'ai le plus estimés. Elle n'épargne pas Mrs. Bretton, elle n'épargne pas... Graham. Elle me le décrit comme un être servile, toujours prosterné à ses pieds, la poursuivant comme une ombre, la suppliant basement d'accepter de l'épouser, alors qu'elle-même le repousse avec des insultes. Est-ce vrai, Lucy, est-ce vrai ?

— Et ce sont ces fadaises qui expliquent l'attitude réservée que vous adoptiez envers Graham et que votre père ne comprenait pas ?

— Je dois avouer qu'elles m'ont fait douter de son caractère. J'ai pensé que Ginevra exagérait, et peut-être même inventait, mais j'aimerais savoir à quel point.

— Voulez-vous que nous amenions Miss Fanshawe à une épreuve, que nous lui donnions l'occasion de démontrer tout le pouvoir dont elle se vante ?

— Cela pourrait se faire demain. Papa a invité quelques messieurs à dîner, tous des savants. Graham sera du nombre. J'avais espéré que vous pourriez venir m'entourer un peu, vous et Mrs. Bretton. Ginevra pourra se joindre à nous.

Je lui promis de prévenir Miss Fanshawe qui aurait ainsi la chance de pouvoir justifier pleinement ses allégations.

XXVII

Le lendemain fut un jour très animé. C'était, paraît-il, l'anniversaire de l'aîné des jeunes princes de Labassecour, et on donnait une fête en son honneur dans les écoles, et spécialement au collège principal, l'« Athénée ». La jeunesse de cette institution avait préparé un discours de fidélité qu'elle devait présenter ce jour-là dans le grand bâtiment public où avaient lieu les examens annuels et la distribution des prix. Cette présentation devait être suivie du discours d'un des professeurs.

On s'attendait à ce que plusieurs amis de M. de Bassompierre, des savants qui avaient plus ou moins de rapports avec l'Athénée, fussent présents à cette cérémonie, ainsi que l'honorable municipalité de Villette, le bourgmestre, M. le chevalier Staas, et les parents et amis des élèves de l'Athénée. M. de Bassompierre et sa fille étant au nombre des invités, Paulina nous avait envoyé un message, à Ginevra et moi, nous priant de venir la rejoindre de bonne heure.

Tandis que nous nous habillions dans le dortoir, Miss Fanshawe laissa tout à coup échapper un petit rire.

— Il est tout de même bizarre, dit-elle avec son manque de tact habituel, que vous et moi soyons maintenant sur le même plan, que nous nous rendions dans le même monde, enfin que nous ayons les mêmes relations ! Quand je songe que vous êtes arrivée ici comme simple gouvernante, que je vous ai vu porter la petite Georgette dans vos bras... Qui êtes-vous donc, Miss Snow ?

— En effet, qui suis-je ? répondis-je en m'amusant de son naïf étonnement. Sans doute un personnage déguisé. Dommage que je n'aie pas l'aspect du rôle.

— Ce qui ne laisse pas de me surprendre, c'est de constater que ces honneurs ne paraissent pas vous affecter le moins du monde. Si vous êtes réellement le rien que je vous ai crue jadis, vous devez être bien impassible.

— Le rien que vous m'avez crue jadis ! répétais-je en rougissant de colère. Mais de quelle importance pouvait être l'utilisation par une écolière de ces

termes : rien et quelque chose ? Je me bornai donc à lui faire observer que je ne recevais que des politesses et qu'il n'y avait pas là de quoi être troublée.

— On ne peut s'empêcher de s'étonner de certaines choses, persista-t-elle.

— Vous vous étonnez de merveilles que vous fabriquez vous-même. Êtes-vous prête ?

Nous partîmes enfin. Pendant tout le trajet, elle ne cessa de me supplier de lui apprendre qui j'étais. Elle ne pouvait concevoir qu'une personne que ne soutiennent ni une haute naissance, ni la richesse, ni la conscience du nom ou de la parenté, pût garder une attitude de fierté raisonnable. Sans doute en un sens n'avait-elle pas entièrement tort de faire un tel cas du rang social, de la généalogie et de la fortune. Le monde, avais-je appris de bonne heure, n'en juge pas autrement, mais je sentais également que mon point de vue n'était pas entièrement erroné.

Il y a des gens qui se trouvent moralement dégradés à la suite d'un affaiblissement de leur situation, à qui la perte de leurs relations coûte le respect d'eux-mêmes, d'autres qui se sentent capables de devenir méprisables à leurs propres yeux s'ils apprennent que leurs ancêtres étaient de condition modeste, et non point noble, étaient pauvres et non riches, travailleurs et non capitalistes. Est-il juste de les blâmer, les uns et les autres, de nourrir de telles opinions ? Plus notre vie se poursuit, plus s'enrichit notre expérience et moins nous devenons enclins à juger la conduite de notre voisin, à mettre en question la sagesse du monde. Partout où l'on trouve accumulation de petites dépenses, que ce soit autour de la vertu de cette prude ou de la respectabilité de cet homme du monde, soyez assurés qu'elle y est nécessaire.

À l'hôtel de Crécy, nous retrouvâmes Paulina et Mrs. Bretton qui nous attendaient. M. de Bassompierre nous emmena toutes sur le lieu de la réunion où se pressaient déjà une foule de spectateurs.

Je me demandais quel professeur allait prononcer le discours, m'attendant à ce qu'un savant se levât et adressât une brève allocution de circonstance, en partie dogmatique pour les élèves de l'Athénée, en partie flatteuse pour les princes.

La tribune était encore vide lorsque nous étions entrés, mais dix minutes plus tard, elle était pleine ; puis soudain, en une seconde, une tête, une poitrine, des bras apparurent au-dessus du pupitre cramoisi. Cette tête, je la connaissais bien ; sa couleur, sa forme, son port, son expression m'étaient

aussi familiers qu'à Miss Fanshawe, si familiers que je dus hâtivement saisir mon mouchoir pour étouffer mon rire.

En vérité, je crois que je me sentais heureuse de voir M. Paul occuper cette tribune. Lui présent, nous ne serions pas condamnés à la flatterie ou au formalisme. Pourtant, je dois avouer que son discours me surprit.

Il s'adressa aux princes, aux nobles, aux magistrats, avec l'aisance et presque l'ardeur mordante et colérique qui caractérisaient ses harangues aux trois divisions de la rue Fossette. Il s'adressa aux collégiens non comme à des écoliers mais comme à de futurs citoyens, des patriotes en herbe. Les événements survenus par la suite en Europe n'avaient point encore été prédits, et le sens des paroles de M. Emmanuel me paraissait nouveau. À vrai dire aussi, je n'aurais jamais cru le petit bonhomme capable d'autant de sincérité et d'équilibre ; son éloquence enflammée était sévère et pleine de bon sens. Il foula aux pieds les théories entachées d'utopie, rejeta les rêves fantasques avec mépris, mais, quand il regarda les visages de la tyrannie – oh, alors, une étincelle apparut dans ses yeux qui valait la peine d'être vue ; et quand il parla de l'injustice, sa voix n'avait pas un son incertain, mais plutôt celui de la trompette qui claironnait dans le parc au crépuscule.

Je ne crois pas que le public en général fût capable de partager sa flamme dans toute sa pureté ; mais quelques jeunes gens du collège s'embrasèrent lorsqu'il leur indiqua le chemin à suivre et les efforts que leur pays et l'Europe attendaient d'eux.

Lorsque notre groupe quitta la salle, nous le rencontrâmes près de la sortie. Il me reconnut, se découvrit et me tendit la main au moment où je passai devant lui.

— Qu'en dites-vous ?

Je fus surprise de cette question inquiète après le triomphe qu'il venait d'obtenir. J'aurais voulu le louer, mais les louanges dont mon cœur était plein se bousculèrent sur mes lèvres. Je ne pus que bégayer quelques compliments boiteux, bientôt couverts, heureusement, par les félicitations d'autres auditeurs qui se pressaient autour de lui.

À M. de Bassompierre qui le priait de se joindre à ses amis et d'accepter de dîner avec eux à l'hôtel de Crécy, il promit de venir dans la soirée avec son ami M. A un académicien français.

Au dîner, ce soir-là, Ginevra et Paulina parurent, chacune dans son genre, fort belles. Si ses charmes physiques donnaient à la première l'avantage sur la seconde, celle-ci triomphait par des attraits plus rares, plus subtils et plus spirituels. Il semblait que chez l'une la nature avait travaillé d'une main heureuse et insouciant. Chez l'autre, en revanche, qu'elle s'était appliquée à modeler chaque détail avec le maximum de sensibilité et de délicatesse.

Les savants amis de M. de Bassompierre inspiraient à sa fille un respect craintif, mais pas au point de l'obliger au silence. Elle s'exprimait modestement, en se défiant d'elle-même, non sans effort, mais avec une douceur si naturelle, un esprit si fin et si pénétrant que son père s'arrêta plus d'une fois de parler pour l'écouter et la regarder avec une expression de plaisir et de fierté évidente.

Miss Fanshawe, elle, semblait distraite et quelque peu mortifiée de ne pouvoir jouer un rôle de premier plan dans une conversation dont le sens lui échappait généralement. Elle ne parut se réveiller un peu qu'à l'entrée d'un convive qui, retenu par ses obligations professionnelles, était arrivé tard pour le dîner. Mais le D^r Bretton, tout en prêtant une oreille complaisante au babillage léger et décousu de sa voisine de table, ne perdait pas de vue la douce et gracieuse Paulina.

Après le dîner, lorsque les invités passèrent au salon, le D^r John me rejoignit.

— Lucy, me dit-il, Miss Fanshawe est certes une belle jeune fille. En apercevez-vous une autre dans cette pièce qui soit aussi délicieuse ?

— Non, je ne pense pas qu'il y en ait d'aussi belle.

— Je suis d'accord avec vous, Lucy, d'ailleurs vous et moi nous nous accordons souvent dans nos opinions, dans nos goûts, ou du moins, je pense, dans nos jugements. Je crois, ajouta-t-il avec un regard malicieux, que si vous aviez été le filleul de ma mère au lieu de sa filleule, que nous nous serions entendus comme deux larrons en foire.

— Et sur quels points nous accordons-nous aussi étroitement ? demandai-je en essayant de réprimer dans un sourire la peine douloureuse et absurde que j'éprouvais à le voir vouer ailleurs le plus attentif et masculin intérêt, quand il n'avait pour Lucy, l'amie d'autrefois, qu'une légère raillerie.

— Nous avons chacun la faculté d’observer. Peut-être la contesterez-vous. Je crois pourtant la posséder.

— Mais vous parliez de goûts. Ne pouvons-nous voir les mêmes objets et les estimer différemment ?

— Voyons donc s’il en est ainsi. Que pensez-vous par exemple de cette pâle petite lady, M^{lle} de Bassompierre ?

— Je pense qu’elle est ce que vous dites, une pâle petite lady, pâle sans doute d’être fatiguée par l’excitation.

— Ne vous souvenez-vous pas d’elle, enfant ?

— Et vous ?

— Je l’avais oubliée ; mais il est à remarquer que des circonstances, des personnes, des paroles et des regards même qui s’étaient enfuis de ma mémoire peuvent y renaître à la faveur de certaines conditions, certains aspects de votre esprit ou de celui d’un autre.

— C’est possible.

— Cependant, continua-t-il, cette renaissance est imparfaite – elle a besoin de confirmation, elle procède tellement de l’obscur caractère d’un rêve ou de la légèreté d’une fantaisie que l’attestation d’un témoin devient nécessaire pour l’authentifier. Cette « petite Polly » comme nous l’appelions, n’était-elle pas une enfant singulière ? Je me demande comment je la traitais. Y avait-il quoi que ce fût d’aimable et de gracieux dans le grand écolier insouciant que j’étais alors ?

— Vous étiez gracieux envers ce qui vous plaisait, mais vous ne vous montriez méchant ou cruel envers personne.

— Là vous vous trompez ; j’imagine que je me conduisais comme une brute envers vous, par exemple.

— Une brute ! Non, Graham, je n’aurais jamais eu la patience d’endurer la brutalité.

— Pourtant j’ai présent à l’esprit que la paisible Lucy Snow n’a jamais rien goûté de ma grâce.

— Pas davantage de votre cruauté.

— Même si j'avais été Néron lui-même, je n'aurais pu tourmenter une créature aussi inoffensive qu'une ombre.

Je souris, mais j'étouffai aussi un gémissement. Oh ! je désirais seulement qu'il me laissât tranquille et cessât de faire allusion à ma personne. Je repoussais ces épithètes dont il se plaisait à l'affubler. Son « paisible Lucy Snow », son « ombre inoffensive » je les lui rendais, non pas avec mépris, mais avec une lassitude extrême. Elles n'étaient que froideur et lourdeur de plomb. Qu'il ne m'accablât plus d'un tel poids. Heureusement, il entamait déjà un autre sujet.

— Regardez les grands yeux de M^{lle} de Bassompierre, Lucy ; peuvent-ils déchiffrer un seul mot sur la page de la mémoire ? Sont-ce les mêmes yeux que je guidais sur l'alphabet ? Elle ignore que je lui ai appris à lire, en partie.

— Sur la Bible, le dimanche soir ?

— Je voudrais pouvoir lui énumérer tout ce dont je me souviens à son sujet ; ou plutôt, j'aimerais que quelqu'un, vous par exemple, allât le lui chuchoter à l'oreille, pour avoir la joie d'observer d'ici son regard pendant qu'elle recevrait cette confidence. Ne pouvez-vous pas le faire, Lucy ? Vous me rendriez par là éternellement reconnaissant.

— Parviendrais-je à vous rendre éternellement reconnaissant ? dis-je. Non, je ne le pourrais pas. Et je sentais mes doigts s'agiter et mes mains se crispier. Je sentais aussi un courage intérieur, chaud et résistant. Dans cette affaire, je n'étais pas disposée à satisfaire le D^r John, pas du tout. Avec une force bienvenue, je me rendais compte maintenant de son entière incompréhension de mon caractère et de ma nature. Il voulait toujours m'attribuer un rôle qui n'était pas le mien. Il était incapable de deviner ce que je sentais ; il ne lisait pas dans mes yeux, sur mon visage, dans mes gestes, bien que certainement tous fussent d'une éloquence limpide.

— Contentez-moi, Lucy, insistait-il d'une voix caressante.

Je l'aurais contenté, ou du moins lui aurais signifié qu'il ne devait pas s'attendre à me voir jouer le rôle d'une soubrette entremetteuse dans un drame d'amour, lorsqu'un sifflement perça soudain mon oreille.

— Petite chatte douceuse et coquette ! siffla le boa constrictor, vous avez l'air bien triste, rêveuse et soumise, et pourtant vous ne l'êtes pas, c'est moi qui vous le dis : Sauvage ! La flamme dans l'âme, l'éclair dans les yeux !

— Oui, j'ai une flamme dans l'âme, et je dois l'avoir ! répliquai-je en me retournant avec une juste colère ; mais le professeur Emmanuel, après avoir craché son insulte, était parti.

— Bravo, Lucy ! s'écria le D^r Bretton, qui avait tout entendu. C'est admirable ! Petite chatte, petite coquette ! Il faut que je raconte cela à ma mère. Est-ce vrai, Lucy, ou seulement en partie ? Je crois que ce doit être vrai, vous devenez aussi rouge que la robe de M^{lle} Fanshawe.

J'avais les larmes aux yeux, mais le D^r John cessa brusquement de me tourmenter. Remarquant que le cercle des invités autour de M^{lle} de Bassompierre était sur le point de se rompre, il traversa le salon afin de profiter de l'avantage. Le D^r John, toute sa vie, était un homme chanceux, un homme de succès. Et pourquoi ? Parce qu'il avait un œil prompt à saisir la moindre opportunité et le courage de passer aussitôt à l'action, au moment décisif. Aucune passion tyrannique ne le retenait ; ni faiblesses, ni enthousiasmes n'encombraient sa route. Quand Paulina le vit s'approcher d'elle, son regard rencontra un regard animé, mais modeste, qui cherchait le sien. En sa présence, il se montra tout à la fois brave et timide, soumis et réservé, mais résolu dans son dessein et consacré à l'objet de son ardeur. Je saisis tout cela d'un seul regard. Mais je ne prolongeai pas mon observation, la nuit était avancée ; Ginevra et moi aurions dû nous trouver déjà à la rue Fossette. Je me levai et souhaitai bonne nuit à ma marraine et à M. de Bassompierre.

Je ne sais si le professeur Emmanuel avait remarqué qu'à tout prendre, cette soirée n'avait pas été un flot de joyeuse réjouissance pour la volage M^{lle} Lucy, amoureuse du plaisir, mais, comme je quittais le salon, il s'avança et me demanda si l'on me reconduisait rue Fossette. Le professeur parlait maintenant poliment, et même avec déférence ; il avait l'air confus et repentant, mais je ne pouvais sur un simple mot lui pardonner son inadmissible et désobligeante attitude. Je dis donc simplement et avec froideur :

— Je suis accompagnée.

C'était la vérité d'ailleurs. Ginevra et moi devions rentrer dans la voiture de M. de Bassompierre.

— Je vous ai donc blessée ? me demanda-t-il d'une voix dont la douceur me surprit. Et il ajouta aussitôt : Quels que soient les mots que j'ai pu laisser échapper dans un mouvement de colère, considérez-les comme non prononcés et accordez-moi votre pardon.

— Je ne suis pas fâchée, monsieur.

— Alors, vous êtes plus que fâchée, vous êtes peinée. Pardonnez-moi, mademoiselle Lucy.

— Monsieur Emmanuel, je vous pardonne.

— Je ne veux pas de monsieur. Dites : mon ami, je vous pardonne. Ou bien, en anglais : My friend !

« My friend » résonnait autrement, et pour moi n'avait pas le sens affectueux et intime de « mon ami ». Je pouvais donc dire « my friend » à M. Paul, et je le lui dis sans difficulté.

Jamais je n'avais vu un tel sourire de joie et de bonté illuminer son visage. Les rides profondes s'effacèrent de ses traits, son teint parut plus clair et plus frais, sa peau sombre et jaunâtre qui trahissait ses origines espagnoles avait pris une couleur plus limpide. Je ne crois pas avoir jamais remarqué sur un autre visage pareille métamorphose produite par une cause semblable. Il me conduisit jusqu'à la voiture ; au même moment, M. de Bassompierre sortait avec sa nièce.

M^{lle} Fanshawe était d'une humeur exécrationnelle. Pour elle, la soirée avait été un échec retentissant. S'étant trouvée dans l'impuissance de charmer ou de piquer le D^r Bretton, la haine était maintenant sa seule ressource, et elle l'exprima en termes venimeux si démesurés, qu'après l'avoir écoutée un moment avec patience, mon sentiment de la justice prit subitement feu. Une explosion s'ensuivit : car je pouvais, moi aussi, céder à l'emportement, surtout en présence d'une compagne dont la beauté et la méchanceté ne manquaient jamais de remuer en moi la lie la plus trouble. Mes propos avaient la sincérité et la verdeur des compliments d'un John Knox à une Marie Stuart. C'était la meilleure méthode pour corriger Ginevra, je suis sûre qu'elle s'endormit, ce soir-là, d'autant plus paisiblement qu'elle avait ramassé une vigoureuse volée morale.

XXVIII

Monsieur Paul Emmanuel avait coutume de temps à autre de venir le soir à l'improviste, de se précipiter dans l'heure silencieuse de l'étude, d'établir sur nous et nos occupations un soudain despotisme, de nous faire ranger les livres et prendre les sacs à ouvrage, puis il sortait un volume épais ou une poignée de brochures et substituait à cette stupide « lecture pieuse » ânonnée par une élève endormie, quelque tragédie que rendait magnifique sa magnifique lecture, ardente l'ardeur qu'il y mettait, ou bien quelque drame dont, pour ma part, j'avais peine à découvrir le mérite réel, car M. Paul en faisait un vaisseau pour l'épanchement de sa sensibilité et l'emplissait de sa verve et sa passion native comme une coupe d'un breuvage vital. Ou bien encore, il faisait jaillir dans notre obscurité conventionnelle le reflet d'un monde plus brillant, en nous donnant un aperçu rapide de la littérature contemporaine, nous lisant des passages de quelque récit enchanteur ou le dernier feuilleton spirituel qui avait su éveiller des rires dans les salons de Pairs ; mais il prenait toujours soin d'expurger ces lectures de tout ce que l'on pouvait estimer inconvenant pour des jeunes filles, et j'eus maintes fois l'occasion de remarquer que là où une coupure non remplacée aurait introduit une faiblesse, il improvisait des paragraphes entiers aussi vigoureux qu'irréprochables : le dialogue, la description qu'il greffait étaient même souvent bien meilleurs que ceux qu'il émondait.

Un soir que nous étions silencieusement assises, ainsi que des nonnes « en retraite », les élèves étudiant et les maîtresses travaillant à leur ouvrage, nous entendîmes le carillon de la sonnette d'entrée, puis un pas rapide bien connu de nous toutes. Les mots : « Voilà Monsieur » venaient à peine d'affleurer sur toutes les lèvres que la porte à deux battants s'ouvrit brusquement, et il se trouva parmi nous.

Il y avait deux tables pour l'étude, longues et flanquées de bancs ; au-dessus du centre de chacune d'elles pendait une lampe ; au-dessous de cette lampe et des deux côtés de la table, se tenait une institutrice, les jeunes filles s'alignaient à droite ou à gauche, les aînées et les plus studieuses près des

lampes ou tropiques, les plus jeunes ou les plus paresseuses vers les pôles sud ou nord.

Monsieur avait l'habitude d'offrir poliment une chaise à une maîtresse qui était généralement Zélie Saint-Pierre, la doyenne des institutrices ; puis il occupait la place qu'elle venait de lui abandonner et profitait ainsi du plein éclat du Cancer et du Capricorne nécessaire à sa vue.

Comme de coutume, Zélie se leva avec empressement, en souriant de toute sa bouche, mais M. Paul passa rapidement devant elle, alla de l'autre côté de la table et avant que j'aie eu le temps d'esquisser un geste, il murmura : « Ne bougez pas ! » et s'établit entre moi et M^{lle} Fanshawe qui ne pouvait s'empêcher de se coller contre moi.

Il était facile de dire : « Ne bougez pas », mais comment aurais-je pu ne pas faire autrement ? J'enlevai promptement mon ouvrage pour ménager une place à M. Emmanuel, sans pourtant laisser plus d'un mètre d'espace vide, exactement ce que tout homme raisonnable aurait considéré comme une portion de banc convenable et respectueuse. Mais M. Emmanuel n'était jamais raisonnable : Silex ou amadou, il éclatait et prenait feu immédiatement.

— Vous ne voulez pas de moi pour voisin ? grommela-t-il. Vous me traitez en paria. Soit ! Vos désirs seront satisfaits. Levez-vous, mesdemoiselles !

Les jeunes filles se levèrent. Il les fit défiler à l'autre table. Puis il me fit asseoir à une extrémité du banc et, après m'avoir apporté mon panier à ouvrage, la soie, les ciseaux, enfin tout mon attirail de couture, il s'installa lui-même à l'autre bout.

Devant cet arrangement des plus ridicules, pas une âme n'osa éclater de rire. Quant à moi, je ne me départis pas de mon calme. Isolée, privée de communication avec quiconque, je restai assise et m'occupai silencieusement de mon ouvrage. Je ne me sentais pas le moins du monde malheureuse.

— Est-ce assez de distance ? demanda M. Paul.

— Monsieur en est l'arbitre, répondis-je.

— Vous savez bien que non. C'est vous qui avez créé ce vide immense : moi, je n'y ai pas mis la main.

Sur ce mot, il commença sa lecture. Il avait choisi pour son infortune une traduction française de ce qu'il appelait « un drame de William Shakespeare, le faux dieu », ajoutant encore : « de ces sots païens, les Anglais ». Qu'il l'eût autrement caractérisé, si son humeur n'avait pas été bouleversée, je n'ai pas besoin de le dire.

Naturellement, cette traduction était très insuffisante, et je ne fis aucun effort pour cacher le mépris que certaines erreurs grossières appelaient en moi. Non que je voulusse ou dusse dire quoi que ce soit à ce sujet, mais on peut manifester son opinion par le regard, s'il est interdit de l'exprimer par des mots. Les lunettes de Monsieur étaient sur le qui-vive, elles recueillaient chacune de mes expressions. Il en résulta que ses yeux repoussèrent leur écran, libérant les étincelles crépitantes qui les animaient, et bientôt, dans ce pôle nord où il s'était volontairement exilé, il s'échauffa à un degré qu'il eût été déraisonnable d'atteindre, étant donné la température de la pièce, même sous le rayon vertical du Cancer.

La lecture terminée, on apporta le souper qui consistait en pain et en lait étendu d'eau tiède. Par respect pour la présence du professeur, on laissa les pains et les verres au centre de la table au lieu de les faire circuler.

— Prenez donc votre souper, mesdemoiselles, dit M. Paul en se dirigeant vers la porte.

Les jeunes filles et les institutrices rassemblées autour de l'autre table se mirent alors à bavarder librement et bruyamment. Au moment de franchir la porte, M. Paul hésita, revint sur ses pas, prit sur la table un étui à crayons qu'il y avait oublié, en sortit un crayon dont il cassa la pointe contre le bois, le tailla, le mit dans sa poche et... s'avança vivement vers moi.

Il me demanda ce que je faisais. Je dis que je faisais un cordon de montre. Il me demanda pour qui. Je répondis :

— Pour un gentleman de mes amis.

Sur quoi, il se pencha au-dessus de moi et me siffla dans l'oreille quelques mots acérés, prétendant que, de toutes les femmes qu'il connaissait j'étais celle qui pouvait se rendre le plus désagréable, celle avec qui il était le plus difficile de vivre sur un pied d'amitié, que j'avais un caractère intraitable et miraculeusement pervers, que lui se sentait sûr de me vouloir du bien et que ne m'ayant jamais fait de mal à sa connaissance, il estimait avoir le droit d'être considéré comme une relation neutre, incapable de nourrir des

sentiments hostiles à mon égard. Mais de quelle manière me comportais-je envers lui ! Avec quelles vivacités piquantes, quelle impulsion de révolte, quelle fougue injuste !

— Révolte ? Fougue ? m'écriai-je.

— Chut ! Vous voyez, vous prenez feu déjà, comme la poudre. Il regrettait pour sa part que je fusse affligée de cette fâcheuse singularité, car je n'étais pas entièrement dépourvue de qualités dignes d'estime. Si seulement j'avais la sagesse de ne pas porter trop d'attention aux gens surtout remarquables par tant de pieds de hauteur, des couleurs de poupée, un nez plus ou moins bien fait, ajoutés à une bonne dose de fatuité, je pouvais encore me montrer utile, peut-être même exemplaire. Mais à présent, et ici la voix du petit homme s'étrangla...

Je l'aurais volontiers regardé, ou lui aurais tendu la main ou adressé un mot apaisant ; mais je craignais, en remuant, d'éclater de rire ou de me mettre à sangloter, si grotesque était en tout cela le mélange du poignant et de l'absurde. Il repartait de plus belle, se permettant des allusions à ma façon de m'habiller qui, avait-il remarqué, avait subi de curieuses transformations depuis quelque temps. Quelle fatale influence avait pu me pousser à fleurir le bord de mon chapeau, à porter des cols brodés et même à m'exhiber pour certaine occasion en robe écarlate ? Il ne le devinait que trop, mais, pour l'instant, ne voulait point le déclarer ouvertement.

— Écarlate, monsieur Paul ? m'exclamai-je d'une voix indignée. Elle était rose, rose pâle, et de plus, atténuée par une dentelle noire.

— Rose ou écarlate, jaune ou cramoisie, vert pois ou bleu ciel, c'était tout un : des teintes éclatantes, étourdissantes ; quant à la dentelle dont je parlais, ce n'était qu'un colifichet de plus.

Puis il soupira sur ma décadence.

— Si vous condamnez un nœud de ruban pour une dame, monsieur, vous désapprouvez forcément une chose comme celle-ci pour un gentleman ? Et je lui mis sous le nez le petit cordon de soie et d'or que j'étais en train de confectionner. Sa seule réponse fut un gémissement, je suppose à cause de ma légèreté.

Après avoir regardé un moment en silence les progrès du cordon auquel je travaillais plus assidûment que jamais, il me demanda si ses propos auraient

pour effet de le faire détester complètement.

Je ne sais plus ce que je lui répondis, mais je me souviens que nous nous souhaitâmes bonsoir amicalement.

« Qui aurait cru, Lucy Snow, me dis-je après son départ, qui aurait jamais cru que vous seriez prise à partie à cause de votre répréhensible amour pour les vanités de ce monde ? Vous vous jugez vous-même comme une personne plutôt pondérée et de caractère mélancolique. M^{lle} Fanshawe, là-bas, vous regarde comme un second Diogène. M. de Bassompierre, l'autre jour, a poliment détourné une conversation qui roulait sur les talents extravagants de l'actrice Vashti, parce que, ainsi qu'il le dit aimablement, « Miss Snow ne paraît pas à son aise. » Le D^r Bretton ne vous connaît que comme « la paisible Lucy », « une créature aussi inoffensive qu'une ombre » ; vous l'avez également entendu dire : « Les désavantages de Lucy proviennent de trop de sévérité dans ses goûts et ses manières, d'un manque de couleur dans son caractère et son habillement. » Telles sont vos impressions et celles de vos amis. Et voilà qu'un petit homme se lève, dont les opinions sont absolument différentes, et qui vous accuse rondement de trop de légèreté et de gaieté, qui vous trouve volage et versatile, trop fleurie et colorée. Cet impitoyable censeur recueille vos pauvres petits péchés de vanité, votre malheureux chiffon rose, votre minuscule frange de fleurs, votre petit morceau de ruban, votre stupide bout de dentelle, et exige un compte du tout et de chaque détail. Vous êtes si habituée à passer pour une ombre dans le soleil de la vie, qu'il est nouveau de voir quelqu'un se couvrir les yeux en maugréant, parce que vous le tourmentez d'un rayon importun. »

XXIX

Le lendemain matin, j'étais debout une heure avant l'aube. Je voulais profiter de la lueur mourante de la veilleuse pour achever mon cordon. Je l'avais fait double, car je savais, par la loi des contraires, que pour convenir au goût particulier de celui que je voulais satisfaire, un certain effet était indispensable. Pour terminer cet ornement, une petite agrafe en or était nécessaire. J'en possédais une, fort heureusement, dans le fermoir de mon unique collier. Je l'en détachai donc et la rattachai, puis j'enroulai étroitement la chaîne de soie et l'enfouis dans une petite boîte, faite de quelques coquillages des tropiques, couleur nacarat, et ornée d'une petite couronne d'étincelantes pierres bleues. À l'intérieur du couvercle, je gravai soigneusement, avec la pointe de mes ciseaux, certaines initiales.

Le lecteur se souvient peut-être de la fête de M^{me} Beck et qu'à cette occasion une souscription était ouverte pour lui offrir un beau cadeau. La même cérémonie se répétait aux anniversaires de M. Paul, son parent et conseiller, quoique sous une forme différente, car le distingué professeur de littérature n'acceptait que les offrandes faites spontanément, avec sincérité. Telle était sa nature. Un présent de valeur ne le touchait pas, en revanche, il se montrait des plus sensibles à l'attention contenue dans un dessin ou une simple fleur.

Après le petit déjeuner et la messe, la cloche de l'école annonça un très joli spectacle. Dans la classe, élèves et institutrices étaient assises en bon ordre, chacune tenant à la main le bouquet de compliment – les plus jolies fleurs du printemps, toute fraîches et embaumant l'air de leur parfum. Les fleurs, une fois cueillies, cessent de me plaire. Elles m'apparaissent comme de pauvres choses sans racines, condamnées à périr ; leur ressemblance avec la vie m'attriste. Je n'offre jamais de fleurs à ceux que j'aime, et ne désire pas en recevoir. M^{lle} Saint-Pierre ne manqua pas de remarquer mes mains vides :

— Comme vous avez été sage de garder votre argent, mademoiselle Lucy, me dit-elle en souriant de contentement. Moi, j'ai stupidement jeté deux francs pour une gerbe de fleurs de serre.

Et elle me montra fièrement un splendide bouquet.

M. Emmanuel entra avec une humeur qui le rendit aussi agréable qu'un nouveau rayon de soleil dans une salle de classe déjà bien éclairée. Il avait très bonne apparence, une clarté amicale dans ses yeux bleus, une lueur de bonté sur son visage basané remplaçaient parfaitement la beauté. On ne remarquait plus son nez, qui loin d'être petit n'avait pourtant pas de forme particulière, la maigreur de ses joues, la proéminence carrée de son front, sa bouche, qui n'avait rien d'un bouton de rose ; on l'acceptait tel qu'il était, et on sentait dans sa présence le contraire de l'abattement ou de l'insignifiance.

Il gagna son pupitre, y posa son chapeau et ses gants. « Bonjour, mes amies », dit-il sur un ton qui compensait pour quelques-unes d'entre nous bien des grognements et des morsures féroces ; ce n'était pas un ton joyeux, bon garçon, encore moins l'accent onctueux d'un prêtre, mais une voix qui venait du cœur, et d'un cœur où se cachait une tendresse plus tendre que celle d'un homme.

— Nous souhaitons toutes à Monsieur une bonne journée et nous lui présentons nos compliments pour l'anniversaire de sa fête, dit M^{lle} Zélie en s'avançant avec plus de tortillements affectés qu'il n'était nécessaire, pour déposer devant lui son bouquet de prix. Il s'inclina.

Le long cortège des cadeaux suivit. Une pyramide de fleurs s'épanouit sur le pupitre avec une telle exubérance que le héros du jour disparut bientôt derrière elle. Cette cérémonie terminée, tout le monde s'assit et nous attendîmes un discours dans un profond silence.

Après une attente d'une durée inexplicable, une voix caverneuse émergea de la pile de fleurs.

— Est-ce là tout ?

M^{lle} Zélie jeta un coup d'œil à la ronde.

— Vous avez toutes offert vos bouquets ? demanda-t-elle.

— Est-ce là tout ? répéta la voix sur un registre plus bas encore.

— Monsieur, dit M^{lle} Saint-Pierre en souriant mielleusement, j'ai le plaisir de vous informer qu'à une exception près, tout le monde en classe vous a remis son bouquet. Pour M^{lle} Lucy, qui est étrangère, Monsieur voudra bien se montrer indulgent ; sans doute ignore-t-elle nos coutumes ou

n'en apprécie-t-elle pas la signification, considérant cette cérémonie comme trop frivole pour l'honorer de son attention.

— Fameux ! murmurai-je entre mes dents. Vous n'êtes pas mauvais orateur, Zélie, lorsque vous vous y mettez.

La voix reprit pour la troisième fois, sur un ton réellement tragique :

— Est-ce là tout ?

À ce moment, j'aurais pu tout arranger en allant glisser dans la main de M. Paul Emmanuel la petite boîte rouge de coquillages, mais une impulsion, renforcée encore par l'intervention perfide de M^{lle} Saint-Pierre, me poussait à laisser se prolonger le tragi-comique de la situation.

Les mots : « C'est bien ! » tombèrent enfin des lèvres de M. Paul qui se rua dans un discours inspiré par la déception et l'amertume les plus vives. Sa colère le fit bientôt passer la Manche et s'attaquer à l'Angleterre, à ses institutions, à ses femmes surtout, dont il dénigra le physique, les manières, l'esprit et la morale, à ses grands hommes, à ses noms illustres. Rien ne trouva grâce à ses yeux. Le pavillon britannique fut traîné dans la boue. Les plus fameux mensonges, les pires légendes furent invoqués, avec un plaisir féroce et pervers, pour la plus grande joie de l'auditoire. Je m'étais promis de supporter jusqu'au bout cette diatribe, avec calme et indifférence, mais à la fin je ne pus me contenir davantage. Assénant un coup sec sur mon pupitre, j'ouvris les lèvres et me libérai en criant :

— Vive l'Angleterre, l'Histoire et les Héros ! À bas la France, la Fiction et les Faquins !

La classe entière en demeura stupéfaite. Je suppose que l'on me crut atteinte de folie. Le professeur porta son mouchoir à son front et sourit diaboliquement. Petit monstre de malice ! Il estimait maintenant avoir remporté la victoire, puisqu'il m'avait mise en colère. Avec une grande douceur, il reprit le sujet des fleurs qu'il compara poétiquement aux jeunes filles qu'il voyait devant lui ; il adressa un compliment à M^{lle} Saint-Pierre sur la supériorité de son bouquet et termina en annonçant son intention d'emmener toute la classe déjeuner à la campagne le premier beau jour de printemps, toutes celles du moins, précisa-t-il avec emphase, qu'il pouvait compter au nombre de ses amis.

— Donc je n'y serai pas, déclarai-je involontairement.

— Soit ! répondit-il, et réunissant les fleurs dans ses bras, il s'élança hors de la classe. Je ne pouvais oublier ma colère. Mais, en regagnant le dortoir, je ressentis une petite douleur de regret de n'avoir pas offert le cordon de soie. J'avais eu l'intention de faire plaisir à M. Paul, mais la fatalité ne l'avait pas voulu.

Dans l'après-midi, me souvenant tout à coup que le pupitre où j'avais glissé la boîte de coquillages aux initiales P.C.D.E. (Paul Carl [ou Carlos] David Emmanuel) ne constituait pas un dépôt inviolable, je descendis dans la première classe. Je fus un peu surprise de trouver la porte entr'ouverte, car cette salle, généralement fermée lorsqu'elle était vide, n'était accessible qu'à M^{me} Beck et à moi-même, qui en possédions chacune la clef. Je m'étonnai davantage en m'approchant, d'y entendre un vague remuement, comme de vie – un pas, une chaise déplacée, le bruit d'un pupitre qu'on ouvrait.

— Ce n'est que M^{me} Beck, en train de faire un tour d'inspection, dis-je après un moment de réflexion. Je regardai donc par la porte entr'ouverte. Penché sur mon pupitre grand ouvert et me tournant le dos, un personnage que je n'eus pas de peine à reconnaître au premier coup d'œil, examinait mes papiers. Je n'ignorais pas que depuis longtemps déjà, la main de M. Emmanuel se trouvait dans les termes les plus intimes avec mon pupitre, qu'elle en soulevait et abaissait le couvercle, en fouillait et arrangeait le contenu avec presque autant de familiarité que la mienne. Le cas n'était pas douteux, et lui ne désirait d'ailleurs pas qu'il le fût. Je retrouvais souvent des traces palpables de son passage ; un devoir que j'avais laissé le soir bourré de fautes et que je découvrais le lendemain entièrement et soigneusement corrigé, un roman ou une œuvre classique qui avaient poussé comme par miracle dans ma corbeille à ouvrage, ou encore la brochure d'où l'on avait tiré la lecture du soir précédent. Impossible d'émettre le moindre doute sur la provenance de ces trésors qui, indistinctement, étaient imprégnés de la même marque : une odeur de cigare.

Je me glissai à pas feutrés derrière l'amateur de cigares et me penchai prudemment par-dessus son épaule.

Mon cœur se serra lorsque je vis qu'après l'hostilité du matin, après mon apparente négligence, la blessure infligée à ses sentiments et les violents remous de son humeur, lui, tout désireux d'oublier et de pardonner, venait de

m'apporter deux beaux volumes dont les titres et les auteurs garantissaient l'intérêt ; et du même coup, toute mon animosité disparut.

Il dut entendre ma respiration, car il se retourna brusquement.

— Je vous croyais en ville avec les autres institutrices, dit-il en se raccrochant fortement à son sang-froid qui lui échappait à demi. C'est aussi bien que vous n'y soyez pas allée. Pensez-vous que je sois ennuyé d'être surpris ? Nullement, j'inspecte souvent votre pupitre.

— Je le sais, monsieur.

— Vous y découvrez parfois une brochure ou un tome que vous vous abstenez de lire car il y traîne un parfum de cigare.

— Ils n'en sont pas meilleurs pour autant, mais vous savez très bien que j'ai du plaisir à les lire.

— Connaissant mes bonnes intentions, pouvez-vous m'expliquer pourquoi nous ne pouvons être amis ?

— Un fataliste dirait : Parce que nous ne pouvons pas.

— Ce matin, continua-t-il, je m'étais éveillé de brillante humeur et j'étais entré heureux en classe ; mais vous avez gâté ma journée.

— Non, monsieur, je n'en ai gâté qu'une heure ou deux, involontairement.

— Involontairement ! Vous n'ignoriez pourtant pas que c'était ma fête. Chaque enfant de la troisième division m'a remis un bouquet de violettes ; vous... rien. Pas le moindre bouton, la moindre feuille, pas un murmure, pas un regard. Ne croyez pas, mademoiselle, que je désire vous voir éprouver une passion pour moi, Dieu vous en garde ! Mais pourquoi tressaillez-vous ? C'est ce mot de « passion » qui vous effraie ? Mais un pareil mot et une pareille chose existent, quoique pas à l'intérieur de ces murs, grâce au Ciel ! Vous n'êtes pas une enfant pour que l'on ne puisse, devant vous, parler de ce qui existe. Mais je n'ai fait que prononcer le mot – la chose, je vous l'assure, est étrangère à ma vie et à mes vus. Elle est morte dans le passé ; dans le présent, elle demeure enterrée, et son tombeau est très profond et vieux d'innombrables hivers. Dans l'avenir, une résurrection aura lieu, je crois, pour la consolation de mon âme ; mais alors tout sera transformé, forme et sentiment ; le mortel aura revêtu l'immortalité. Tout ce que je peux vous dire,

mademoiselle Snow, c'est que vous devriez traiter le professeur Paul Emmanuel plus décemment.

Je ne pouvais contredire un tel sentiment.

— Maintenant, apprenez-moi la date de votre anniversaire, poursuivit-il, et je ne dépenserai pas quelques centimes à contre-cœur pour vous faire un petit cadeau.

— Vous serez comme moi, monsieur. Cet objet m'a coûté plus de quelques centimes et je ne me plains pas de son prix. Si vous vous étiez montré plus patient, si M^{lle} Saint-Pierre n'était pas intervenue, comme elle l'a fait, si j'avais été moi-même plus calme et plus sage, je vous l'aurais remis ce matin.

Il prit la boîte que je lui tendais et l'examina avec un plaisir évident. Je lui dis de l'ouvrir.

— Mes initiales, s'écria-t-il, en désignant les lettres à l'intérieur du couvercle. Qui vous a appris que je m'appelle Carl-David ?

— Un petit oiseau, monsieur.

— Vole-t-il donc de moi à vous ? On peut attacher un message sous son aile quand ce sera nécessaire ? Il sortit la chaîne – babiole sans valeur en vérité, mais faite de soie luisante et de perles étincelantes. Il aima cela aussi – l'admira ingénument comme un enfant.

— Pour moi ?

— Oui, pour vous.

— C'est l'objet auquel vous travailliez l'autre soir.

— Le même.

— Vous l'avez achevé ce matin.

— Oui.

— Vous l'aviez commencé avec l'intention de me l'offrir.

— Sans nul doute.

— Et cette intention persistait pendant que vous le tressiez ?

— Oui.

— Alors, il n'est pas nécessaire que j'en découpe une partie en disant : « cette partie-là n'est pas la mienne, elle était destinée à un autre ».

— Aucunement. Ce n'est pas nécessaire, et ce ne serait pas juste.

— Cet objet est tout à moi.

— Entièrement à vous.

Monsieur ouvrit alors son paletot, plaça le cordon bien en évidence sur sa poitrine, car il ne lui venait pas à l'idée de cacher ce qu'il admirait et trouvait décoratif. Quant à la boîte, il déclara que c'était une splendide bonbonnière – il adorait les bonbons, soit dit en passant – et comme il aimait aussi partager ce qui lui plaisait, il distribuait ses dragées aussi généreusement que ses livres.

Nous nous quittâmes bons amis, et le soir, lorsqu'il réapparut contre toute attente, à l'heure de l'étude, j'avoue m'être sentie heureuse, si heureuse même que je ne pus m'empêcher d'accueillir son arrivée par un sourire, et, lorsqu'il vint à cette même place au sujet de laquelle un si grave malentendu s'était élevé la veille, je pris grand soin de ne pas lui abandonner trop d'espace. Il me jeta un regard jaloux pour voir si je reculais, mais je n'en fis rien. Je perdais mes premières impulsions qui me faisaient fuir M. Paul. Habituee maintenant à son paletot taché et son bonnet grec, le voisinage de ces vêtements ne me paraissait plus gênant, ni très redoutable, et je ne demeurais plus, auprès de lui, dans une attitude contrainte, « asphyxiée » comme il disait.

Au cours de la soirée, nous n'échangeâmes pas une parole, mais aucune parole, je dois l'avouer, ne m'eût inspiré contentement plus agréable que la présence silencieuse de M. Paul à mes côtés. Quand vint l'heure du souper, il se retira en me souhaitant simplement de passer une bonne nuit et de faire de doux rêves.

XXX

Que le lecteur n'aille pas supposer qu'à partir de ce jour M. Paul changeât de caractère, devint facile à vivre, ne provoqua plus d'inquiétude et de danger autour de lui.

Non ; c'était un petit homme d'humeur déraisonnable. Quand il était surmené, ce qui arrivait souvent, il devenait irritable à l'extrême ; ses veines sombres prenaient la couleur livide de la belladone, cette essence de la jalousie. Et je n'entends pas seulement la jalousie du cœur, mais ce sentiment plus sombre et plus étroit qui a son siège dans la tête.

Je ne pouvais m'empêcher de penser, en regardant M. Paul, tandis qu'il plissait le front ou avançait les lèvres sur un de mes devoirs qui ne contenait pas autant de fautes qu'il l'eût souhaité (car il aimait m'en voir commettre ; une foule d'erreurs lui était aussi agréable qu'une poignée de noix), qu'il ressemblait sur plusieurs points à Napoléon Bonaparte. Je le pense encore.

Dans son indifférence éhontée pour la magnanimité, il ressemblait au grand empereur. Il se serait querellé avec vingt femmes de lettres, aurait dressé un système de mesquines chamailleries et de récriminations contre tout un ensemble de coteries, sans rougir le moins du monde, ni se préoccuper de la perte ou du manque de sa dignité. Il eût exilé cinquante M^{me} de Staël, si elles l'avaient offensé ou contrarié, ou si elles s'étaient opposées à lui d'une manière ou d'une autre.

Il ressemblait encore à Bonaparte dans son amour du pouvoir, sa volonté avide de conquérir la suprématie. C'était un homme auquel il ne fallait pas toujours céder. Parfois, il était nécessaire de lui résister ; il était de bonne politique de le regarder dans les yeux et de lui dire que ses exigences dépassaient les limites de la raison, que son absolutisme tournait à la tyrannie.

Un talent personnel qui se révélait et se développait à sa portée et sous sa férule, l'excitait curieusement, le troublait même. Il le suivait de son œil menaçant dans sa lutte pour la vie ; il lui tendait la main ; peut-être lui disait-

il : « Venez si vous en avez la force », mais il refusait durement de favoriser sa naissance.

Passé la douleur et le péril du premier combat, lorsqu'il voyait les poumons aspirer le premier souffle de vie, se dilater et se contracter, lorsqu'il sentait battre le cœur, il n'acceptait pas encore de le nourrir.

— Prouvez votre réalité avant que je vous chérisse, ordonnait-il, et combien difficile il rendait cette tâche ! Quelles épines, quelles ronces, quels cailloux ne semait-il pas sous les pieds non accoutumés à une marche ardue. Il regardait sans larmes ; les épreuves qu'il exigeait devaient être affrontées sans peur. Il suivait les traces des pas qui, à l'approche du ruisseau, étaient parfois imprégnées de sang ; il les suivait d'un œil mauvais, comme le policier guette le pèlerin accablé de fatigue. Et quand il octroyait enfin quelque repos, avant que le sommeil pût clore les paupières, il les ouvrait brutalement d'un doigt et d'un pouce impitoyables, puis il jetait un regard perçant à travers l'iris et la pupille, jusque dans le cerveau et dans le cœur, cherchant à y surprendre la Vanité, la Fierté ou la Fausseté, sous leurs formes les plus subtiles et dans leurs retraites les plus éloignées de l'existence. S'il laissait enfin dormir le néophyte, ce n'était jamais que pour un instant ; il le réveillait aussitôt pour l'astreindre à de nouvelles épreuves ; ce n'est que lorsque toutes les expériences les plus sévères avaient été tentées, qu'il avait usé de l'eau-forte la plus corrosive sans parvenir à ternir le métal, qu'il en admettait la pureté et que dans un silence encore plein de nuages, il lui imprimait sa marque d'approbation. Je parle de ces tourments en connaissance de cause.

Jusqu'à la date où prend fin le dernier chapitre, M. Paul n'avait jamais été mon professeur, il ne m'avait donné aucune leçon, mais à peu près à cette époque, m'entendant avouer un jour mon ignorance dans une certaine branche d'études (l'arithmétique, je crois), il me prit en main, me soumit à un petit examen préliminaire, me trouva, point n'est besoin de le dire, d'une extrême faiblesse, me confia quelques livres et aussi quelques exercices à accomplir.

Il fit cela avec plaisir, et même avec une exultation non dissimulée. Il alla jusqu'à dire qu'il me croyait bonne et point trop faible (c'est-à-dire de bonne volonté et pas entièrement dépourvue de dons), mais qu'en raison, supposait-il, de circonstances diverses, j'étais « dans un état de développement mental déplorablement imparfait ».

Chez moi, le commencement de tout effort est marqué en vérité par une imbécillité hors nature. Je n'ai jamais pu acquérir une connaissance même médiocre, à une vitesse moyenne. Un passage décourageant et pénible a toujours fait la préface de chaque nouvelle page que j'ai tournée au cours de mon existence.

Tant que dura ce passage, M. Paul se montra aimable, bon et patient ; il voyait la vive douleur qui m'affligeait et sentait la lourde humiliation que m'imposait le sentiment de mon incapacité, et les mots peuvent à peine rendre justice à sa tendresse et sa bienveillance. Ses yeux devenaient humides lorsque des larmes de honte et d'impuissance obscurcissaient les miens ; aussi écrasé de travail qu'il l'était, il prenait la moitié de ses courtes heures de loisir pour me les consacrer.

Mais, grief étrange ! lorsque cette aube lourde et opaque commença de céder au jour, lorsque mes facultés tendirent à se libérer et que vint mon heure d'aisance et de réussite, lorsque, pensant lui faire plaisir je triplai et quadruplai les tâches qu'il m'assignait, alors sa bonté devint sévérité, le rayon de ses yeux se durcit en une étincelle implacable ; il se démena, se dressa contre moi, me brida impérieusement ; plus j'abattais d'ouvrage, plus opiniâtrement je travaillais, moins il était satisfait. Des sarcasmes dont la dureté me troublait, harcelèrent mes oreilles ; puis coulèrent les plus amères insinuations sur la « fierté de l'esprit ».

Parfois, son injustice flagrante excitait en moi d'ambitieuses visées, parfois elle me révoltait ou me désespérait. Un jour qu'il s'était montré d'une cruauté particulièrement pénible et incompréhensible, je le priai de remporter les livres qu'il m'avait prêtés.

— Je n'ai jamais demandé qu'on me rendît savante, monsieur Paul, lui dis-je, et vous m'obligez à sentir très profondément que la science n'est pas le bonheur.

Mais les livres furent ramenés soigneusement à leur place, le professeur revint me donner sa leçon, comme d'habitude, et moi je cédaï une fois de plus : une réconciliation est toujours si douce.

XXXI

Le printemps avançait, le temps était devenu plus clément. Ce changement m'apporta, comme à beaucoup d'autres sans doute, une passagère décroissance de forces. Un faible effort à cette époque me laissait vaincue par la fatigue, des nuits sans sommeil occasionnaient de longs jours de langueur.

Un dimanche après-midi, revenue épuisée de l'église, je fus heureuse de pouvoir faire de mon pupitre un oreiller pour ma tête et mes bras. À travers la porte vitrée, je pouvais voir M^{me} Beck et quelques invités se promener dans l'allée centrale sous les branches des arbres fruitiers enneigés de fleurs. Parmi ces derniers se trouvait une belle jeune fille que l'on m'avait vaguement dit être la filleule de M. Emmanuel. En effet, il avait jadis existé, entre la mère de celle-ci, ou sa tante ou enfin quelque autre parente, et le professeur, une amitié particulière.

Tandis que je suivais d'un œil vague le clair scintillement de la robe de soie de M^{lle} Sauveur (c'était le nom de la jeune fille et on la disait riche, car elle était toujours somptueusement vêtue) parmi les fleurs et les feuilles vert émeraude, ma lassitude, et je pense, la douce chaleur du jour, le bourdonnement des abeilles et le chant des oiseaux me plongèrent insensiblement dans le sommeil.

Lorsque je m'éveillai, des heures après, le soleil avait disparu derrière les maisons, la salle était grise et les allées du jardin désertes. Je constatai avec surprise qu'une main amie avait glissé un châle sous ma joue, et un autre sur mes épaules. Les élèves et les institutrices, à part Saint-Pierre, ne m'étaient pas hostiles, mais je ne pouvais guère imaginer que l'une d'entre elles fût capable d'une aussi tendre et maternelle attention. M^{me} Beck avait-elle craint qu'une de ses précieuses machines s'enrhumât ? La soirée était fraîche, mais cependant pas trop froide. J'ouvris la porte et me dirigeai songeuse vers mon allée.

— J'espère que vous avez bien dormi, mademoiselle ?

Je tressaillis, mais ne fus troublée qu'un instant ; la voix qui me parlait ne m'était pas inconnue.

— Dormi, monsieur Paul ? Quand ? Où ?

— C'est bien à vous de me demander quand et où, vous qui du jour faites la nuit et d'un pupitre un oreiller. C'est un reposoir plutôt dur !

— On me l'a adouci, monsieur, pendant que je somnolais. Cette chose invisible et porteuse de cadeaux qui hante mon pupitre se sera souvenue de moi.

— Vous étiez pâle pendant votre sommeil. Avez-vous le mal du pays ?

— Pour l'avoir, il faut posséder un foyer, ce que je n'ai pas.

— Dans ce cas, un ami attentif vous est nécessaire, mademoiselle Lucy. C'est ce que je m'efforce d'être. Je veille sur vous et vous surveille plus encore peut-être que vous ne pensez. Voyez-vous cette fenêtre là-bas, où brille une lumière ?

Il désigna une fenêtre dans un des bâtiments de l'internat du collège.

— C'est une chambre que j'ai louée officiellement comme cabinet de travail, en réalité comme poste d'observation. Là je lis des heures durant. Mon livre est ce jardin, le contenu de ce livre, la nature humaine, la nature féminine. Je vous connais toutes par cœur. Ah ! je vous connais bien : Saint-Pierre la Parisienne, et cette maîtresse femme donc, ma cousine Beck !

— Ce n'est pas bien, monsieur.

— Et pourquoi ? Quelque dogme de Calvin ou de Luther condamne-t-il ce procédé ? Ces maîtres ne sont pas les miens. J'ai eu comme précepteur – car si j'ai pu connaître la pauvreté, mon père était riche – un prêtre, un jésuite. J'ai retenu ses leçons ; à quelles découvertes, grand Dieu ! ne m'ont-elles pas amené !

— Les découvertes faites par ce moyen me paraissent peu honorables.

— Puritaine ! Je n'en doute pas. Voyez plutôt comment fonctionne ce système jésuitique. Vous connaissez la Saint-Pierre.

— En partie.

Il se mit à rire :

— « En partie ! » Vous avez raison de le dire. Mais moi, je la connais à fond. Elle était très aimable envers moi, très patte de velours. Elle me dorlotait, me cajolait, me flattait et vous savez combien je peux être sensible à la flatterie des femmes. Bien qu'elle n'ait jamais été jolie, elle était jeune lorsque je l'ai connue, ou du moins elle connaissait l'art de paraître jeune. De plus, elle avait une espèce d'assurance sociale qui m'épargnait le douloureux sentiment de l'embarras...

— Quelle utilité à cela, monsieur ? De ma vie, je ne vous ai vu embarrassé.

— Mademoiselle, vous me connaissez mal. Sachez que je peux être aussi embarrassé qu'une petite pensionnaire. Il y a, dans ma nature, un fond de modestie et de timidité...

— Monsieur, il m'a échappé.

— Mademoiselle, il existe ; vous auriez dû le voir.

— Monsieur, je vous ai observé en public – sur des estrades, à la tribune, devant des têtes couronnées, vous paraissiez aussi à l'aise que dans la troisième division.

— Mademoiselle, les têtes couronnées ne suscitent pas ma modestie, quant au public, c'est mon élément ; je l'aime bien et j'y respire librement. Mais... mais voici que revient ce sentiment ; je ne me laisserai pas vaincre, cependant. Si j'étais, mademoiselle, un homme qui souhaite de se marier (ce que je ne suis pas, je le précise pour m'éviter vos sarcasmes) et par conséquent dans l'obligation de demander à une dame s'il lui serait possible de me regarder comme son futur mari, il serait alors prouvé que je suis ainsi que je le dis : modeste.

Maintenant, je le croyais complètement, et ne doutant pas de sa sincérité, je l'honorais d'une estime qui faisait souffrir mon cœur.

— Quant à la Saint-Pierre, continua-t-il en se remettant, car sa voix s'était un peu altérée, elle s'était mis dans la tête de devenir M^{me} Emmanuel ; et je ne sais si je n'aurais pas été amené à ce mariage sans cette petite fenêtre que vous voyez briller là-bas. Oui, j'ai vu ses rancœurs, ses vanités, ses légèretés... Je l'ai démasquée. Pauvre Zélie ! Et mes élèves, ces blondes jeunes filles, si douces et si soumises ! J'ai vu les plus réservées jouer aussi rudement que les garçons, les plus graves arracher les raisins du mur et

secouer les poires aux arbres. Quand arriva l'institutrice anglaise, je la vis aussi, je remarquai sa préférence pour cette allée, son goût de la retraite bien avant qu'elle et moi échangeâmes une parole. Non seulement je vous surveillais ; mais souvent, un autre ange gardien volait sans bruit autour de vous ; soir après soir, ma cousine Beck suivait silencieusement vos déplacements quand vous ne la voyiez pas.

Il alluma son cigare et pendant qu'il fumait, appuyé contre un arbre, et me regardant d'un air amusé, je pensai qu'il serait bon de continuer à le sermonner.

— Cette connaissance est payée cher, monsieur : cet espionnage avilit votre dignité.

— Ma dignité ! s'écria-t-il en riant. Quand m'avez-vous jamais vu me soucier de ma dignité ? C'est vous, mademoiselle Lucy, qui êtes digne. Combien de fois, en votre présence insulaire, ne me suis-je pas plu à faire fi de ce que vous appelez ma dignité ; à la déchirer, à l'éparpiller aux quatre vents, dans ces transports fous que vous jugez si sévèrement et que certainement vous ne manquez pas de comparer aux divagations d'un acteur londonien de troisième ordre.

— Monsieur, permettez-moi de vous dire que chaque regard jeté de cette fenêtre est un tort fait à la meilleure partie de votre nature. Étudier ainsi le cœur humain, c'est festoyer secrètement et d'une manière sacrilège avec les pommes d'Ève. Je voudrais que vous fussiez protestant.

Il n'avait pas cessé de sourire.

— J'ai encore vu d'autres choses, déclara-t-il d'un air pensif.

— Quelles autres choses ?

Il jeta son cigare qui roula au pied des arbustes.

— Regardez, dit-il en m'indiquant du doigt la rougeur qui luisait dans l'obscurité, ne dirait-on pas un œil qui nous épie l'un et l'autre ? Il poursuivit après un instant de silence : Vous, qui êtes protestante, croyez-vous au surnaturel ?

— Il y a des différences de théorie et de croyance sur ce point parmi les protestants comme d'ailleurs parmi les autres sectes. Mais pourquoi me posez-vous cette question ?

— Elle vous fait donc trembler que vous parliez si doucement ? Seriez-vous superstitieuse ?

— Je suis d'un tempérament nerveux. Je n'aime pas aborder ce genre de sujets. Je ne l'aime pas parce que...

— Vous croyez ?

— Non ; mais j'ai pu ressentir des impressions...

— Depuis votre arrivée ici ?

— Oui, depuis quelques mois seulement.

— Bon ! J'en suis heureux. Je le savais en quelque sorte avant que vous me l'avouiez. J'avais conscience d'un rapport entre vous et moi. Vous êtes patiente et je suis coléreux, vous êtes calme et pâle et je suis basané et fougueux, vous êtes une stricte protestante et je suis une espèce de jésuite laïque ; mais nous sommes semblables, il existe une affinité entre nous. La voyez-vous, mademoiselle, lorsque vous vous contemplez dans la glace ? Observez-vous que votre front a la même forme que le mien, que vos yeux sont découpés comme les miens ? Sentez-vous que nous avons certaines inflexions de voix communes, et souvent les mêmes regards ? Je perçois tout cela et suis convaincu que nous sommes nés sous la même étoile ! Tremblez ! car lorsque c'est le cas chez les mortels, les fils de leur destin sont difficiles à démêler. Quant à mes impressions, les voici : Vous connaissez la légende de cette maison ? Celle qui veut que le fantôme d'une nonne revienne hanter ces lieux ?

» Oui ? Eh bien ! J'ai vu plus d'une fois une forme étrange, différente de toutes celles qu'on voit dans la journée, qui errait dans ce jardin, vêtue de vêtements conventuels. »

— Monsieur, je l'ai vue aussi.

— Je l'avais pensé. Que cette nonne soit de chair et de sang, ou quelque chose qui reste lorsque la chair s'est flétrie et le sang desséché, il est probable qu'elle a autant affaire avec vous qu'avec moi. Eh bien, j'ai résolu de percer ce mystère, j'ai l'intention...

Mais au lieu de me faire part de son plan, je le vis soudain lever la tête. Tous deux, nous regardâmes dans la direction de l'arbre dont les branches retombaient sur le toit de la première classe. Il y avait eu un bruit bizarre de

ce côté, comme si les bras de l'arbre s'étaient balancés d'eux-mêmes, écrasant leur feuillage contre son tronc massif. À peine y avait-il un peu de vent, et cet arbre énorme était pris de convulsions quand les faibles arbustes demeuraient immobiles. Cela dura quelques minutes pendant lesquelles il me parut que quelque chose de plus matériel que l'ombre de la nuit ou que l'ombre des branches assombrissait le tronc de l'arbre. Enfin, l'agitation cessa. Quel enfantement avait pu succéder à ce travail ? Quelle dryade était née de ces convulsions ? Nous regardions fixement. Tout à coup, une cloche retentit dans la maison – la cloche pour la prière. Aussitôt, dans l'allée où nous étions, approcha une apparition noire et blanche. Avec une sorte de précipitation furieuse, la nonne passa rapidement tout près de nos visages. Je ne l'avais jamais vue aussi distinctement. Elle semblait de haute stature et d'allure farouche. Tandis qu'elle disparaissait, le vent s'éleva en sanglotant et la pluie s'abattit, froide et sauvage. C'était comme si toute la nuit l'avait sentie glisser.

XXXII

Il est temps de demander où en étaient mes relations avec le somptueux hôtel Crécy ? Elles avaient été momentanément interrompues par l'absence de M. et M^{lle} de Bassompierre, partis en voyage dans les provinces et la capitale de la France. Le hasard m'apprit leur retour peu après qu'il ait eu lieu.

Je me promenais sur un boulevard tranquille lorsque je vis, non loin de moi, un groupe de cavaliers s'arrêter et se saluer comme s'ils venaient de se rencontrer. En m'approchant, je reconnus le comte Home de Bassompierre, sa fille et le D^r Graham Bretton.

Comme le visage de Graham était animé ! combien sincère, chaleureuse, et pourtant combien réservée, la joie qu'il exprimait ! Il avait surgi là un concours de circonstances bien propres à retenir et exciter le D^r John. Certes, la perle qu'il admirait était d'un grand prix et d'une pureté merveilleuse, mais il n'était pas un homme que la sertissure laisse indifférent. S'il avait rencontré Paulina avec la même jeunesse, la même beauté et la même grâce, mais à pied, seule, habillée très simplement comme une jeune employée ou une grisette, sans doute eût-il apprécié sa mine et ses gestes, mais il fallait autre chose pour le séduire et l'enchaîner. Il y avait en lui un homme du monde, recherchant l'approbation et l'admiration de la société, ne considérant ici-bas que ce qui est visible, les marques de la haute culture, la consécration d'une protection imposante et attentive, les accessoires qu'exige la mode et qui sont l'apanage de la richesse et du goût ; son esprit stipulait les conditions avant de se rendre ; ici, elles se réalisaient magnifiquement, et c'est fièrement, passionnément, mais respectueusement, qu'il rendait hommage à Paulina, comme à sa souveraine. Quant à elle, un sourire provoqué par le sentiment plutôt que par la conscience de son pouvoir, rayonnait dans ses yeux.

Ils se séparèrent. Comme le D^r John passait près de moi au galop, sans me voir, magnifique d'allure et de prestance, j'entendis une voix douce et

affectueuse :

— Papa, voilà Lucy ! Lucy, chère Lucy, venez !

Je courus vers Paulina. Elle rejeta son voile en arrière et se pencha sur sa selle pour m’embrasser.

— Je voulais aller vous voir demain, dit-elle, mais maintenant, c’est vous qui me rendrez visite.

La soirée du lendemain nous trouva toutes deux enfermées dans sa chambre. Paulina se mit d’abord à raconter ses voyages, mais elle ne tarda pas à abandonner bientôt ce sujet pour un autre, qui semblait lui tenir plus à cœur.

— Lucy... Ma cousine Ginevra est-elle toujours chez M^{me} Beck ?

— Oui.

— Je suppose qu’elle parle toujours de se marier ?

— Pas avec celui que vous pensez.

— Ne pense-t-elle pas au D^r Bretton ? C’était pourtant une idée fixe il y a deux mois.

— Vous saviez très bien dans quels termes ils étaient.

— Il avait surgi entre eux un petit malentendu ; en paraît-elle affligée ?

— Pas le moins du monde. Avez-vous reçu des nouvelles de Graham ?

— Papa en a reçu, au sujet d’une affaire dont Graham a bien voulu s’occuper en notre absence. Le D^r Bretton semble avoir beaucoup d’estime pour papa et prendre plaisir à l’obliger.

— Vous l’avez rencontré hier sur le boulevard. À voir sa mine, je ne pense pas que ses amis doivent beaucoup se tourmenter pour sa santé.

— Papa a fait la même réflexion que vous. Il m’a déclaré, quand le D^r Bretton se fut éloigné : « La vitalité et l’énergie de ce garçon font plaisir à voir. » Il appelle le D^r Bretton : un garçon, tout comme il m’appelle : une petite fille. Papa n’est pas très observateur...

« Lucy ?... » La voix se faisait de nouveau suppliante.

— Que voulez-vous demander à Lucy ? dis-je. Soyez brave et parlez.

Elle avait quitté son fauteuil et s'était assise sur un tabouret, à mes pieds. Je regardai ses yeux, qui s'abaissèrent aussitôt, tandis que ses joues revêtaient une rougeur éphémère.

— Lucy, je voudrais tellement savoir ce que vous pensez du D^r John. Dites-moi votre réelle opinion sur son caractère.

— C'est un fils au grand cœur, l'espoir et le réconfort de sa mère. C'est un homme très humain et bienveillant qui éprouverait de la bienveillance pour le sauvage le plus arriéré et le pire criminel.

— J'ai entendu dire la même chose par des amis de papa, qui parlaient de lui. Ils prétendaient que de pauvres malades dans les hôpitaux, qui tremblent devant des chirurgiens égoïstes et sans pitié, l'accueillent avec joie.

— C'est la vérité.

Une douce reconnaissance animait ses yeux lorsqu'elle les leva.

— Vous devez trouver assez étrange que je parle tant du D^r Bretton, que je pose toutes ces questions à son sujet, que je lui porte tant d'intérêt... mais...

— Pas du tout étrange, au contraire. Il vous plaît.

— Et s'il me plaisait, dit-elle un peu vivement, est-ce une raison pour en parler ? Je suppose que vous me croyez faible, comme ma cousine Ginevra ?

— Si je trouvais que vous lui ressembliez, je ne serais pas assise ici à attendre vos confidences. Je vous écoute, continuez.

— J'ai l'intention de continuer, répliqua-t-elle, que supposez-vous donc que je veuille faire d'autre ? Elle parlait comme autrefois la petite Polly de Bretton, d'une manière pétulante et sensible. Si, dit-elle avec emphase, si j'aimais le D^r John au point de mourir pour lui, vous pensez bien que je ne pourrais rester autrement que muette, muette comme la tombe, et vous savez aussi que vous me mépriseriez si je manquais d'empire sur moi-même et pleurais sur une affection chancelante que je serais seule à ressentir.

— Il est vrai que j'ai peu de respect pour les femmes et les jeunes filles qui se vantent de leurs triomphes et se lamentent sur les mortifications que subissent leurs sentiments. Mais quant à vous, Paulina, je désire sincèrement que vous m'ouvriez votre cœur.

— M'aimez-vous, Lucy ?

— Oui, Paulina.

— Moi, je vous aime tendrement. Lorsque j'étais une petite fille désobéissante et insupportable, j'éprouvais déjà un contentement bizarre à me trouver près de vous ; cela me charmait alors de vous prodiguer ma méchanceté et mes caprices. Maintenant votre présence m'est agréable et j'aime me confier à vous. Écoutez-moi, Lucy.

Elle s'appuya contre mon bras, mais très légèrement, non pas de tout son poids égoïste et fatigant, comme l'honnête Miss Fanshawe.

— Vous m'avez demandé tout à l'heure si nous n'avions pas reçu de nouvelles de Graham pendant notre absence. Je vous ai dit que papa avait reçu des lettres d'affaires ; c'est vrai, mais je ne vous ai pas tout dit.

— Vous avez esquivé la vérité ?

— J'ai biaisé et usé d'équivoques. Un matin, en apportant le courrier à papa, je fus surprise d'apercevoir, au milieu d'une douzaine de lettres adressées à M. de Bassompierre, une autre qui portait le nom de Miss de Bassompierre. J'avais tout de suite reconnu l'écriture pleine et ronde du D^r Bretton. Que faire ? La remettre à papa avec les autres ? Après avoir beaucoup hésité, j'apportai à papa les douze lettres, son propre troupeau, et je gardai mon unique agneau. Il demeura sur mes genoux pendant le petit déjeuner, me regardant d'une manière inexplicable, comme si j'avais une double existence. J'étais une enfant pour mon cher papa, mais je n'en étais plus une pour moi-même. Je ne me décidai à lire la lettre que beaucoup plus tard, après en avoir découpé le sceau avec des ciseaux.

» Lucy, on dit que la vie n'est que déception. Je ne fus pas déçue. Pendant que je lisais, mon cœur faisait plus que battre, il tremblait ; et chaque frémissement semblait le halètement d'un animal assoiffé qui se penche au-dessus d'un puits. L'eau de ce puits était abondante et limpide, Lucy. Le soleil y éclatait et rien ne troublait son murmure doré.

» On dit, continua-t-elle, que la vie est remplie de douleurs pour certains. J'ai lu des biographies où les voyageurs allaient de souffrance en souffrance, courant après un espoir insaisissable, j'ai lu que des hommes, dont la moisson avait été détruite, avaient dû affronter l'hiver avec des greniers vides et qu'ils avaient péri de froid et de faim aux jours les plus sombres de l'année. »

— Est-ce par leur faute, Paulina, qu'ils sont morts ?

— Pas toujours par leur faute. Certains d'entre eux étaient bons et travailleurs. Je ne suis ni travailleuse, ni activement bonne. Pourtant Dieu m'a fait croître dans le soleil, avec l'humidité nécessaire et sous une protection sûre. Il m'a fait élever et instruire par mon cher père, et maintenant... Maintenant... Voici qu'un autre vient : Graham m'aime.

— Votre père le sait-il ? demandai-je à voix basse.

— Graham parle de papa avec le plus profond respect, mais il me laisse entendre qu'il aimerait, avant de s'avancer, pouvoir lui prouver son mérite. Et pour cela, il lui est nécessaire, aussi, d'être renseigné sur mes sentiments à son égard.

— Comment lui avez-vous répondu ?

— Avec brièveté, mais sans toutefois le repousser. Je craignais que ma réponse lui parût trop cordiale. Vous savez les goûts de Graham, et qu'il est difficile à contenter. J'ai recommencé trois fois ma lettre. Ce n'est que lorsqu'elle m'a paru ressembler à un morceau de glace avec un très léger parfum de fruit et de sucre, que je me suis décidée à la cacheter et l'envoyer.

— C'est très bien, Paulina. Vous avez agi avec beaucoup de discernement.

— Mais comment faire avec papa. Là, je suis toujours en peine.

— Ne faites rien pour l'instant. Interrompez toute correspondance, jusqu'à ce que votre père, informé de la situation, vous donne enfin son consentement.

— Le donnera-t-il jamais ?

— Le temps vous l'apprendra.

— Vous ne savez pas, Lucy, ce qu'il m'en coûtera de réveiller papa de son rêve pour lui avouer que je ne suis plus une petite fille.

— Ne vous pressez pas de le faire, Paulina. Abandonnez à votre bonne étoile le soin de cette révélation. J'ai eu maintes fois l'occasion de remarquer la douceur de ses attentions pour vous, ne doutez pas qu'elle accorde les circonstances à votre désir et qu'elle décide elle-même de l'heure la plus propice. J'ai souvent réfléchi à votre vie et, si nous ne pouvons prédire l'avenir, du moins il faut convenir que le passé vous a toujours été favorable.

» Lorsque vous étiez enfant, j'avais peur pour vous, car vous étiez une nature trop sensible pour supporter sans dommage le danger, la lutte ou la souffrance. Fort heureusement, la Providence a veillé sur vous, elle vous a protégée comme elle protège aussi Graham, à qui l'on n'aurait pu souhaiter une autre compagne que vous. Certes, vous devez vous unir. Je l'ai compris le premier jour où je vous ai aperçus ensemble à la Terrasse. Dans tout ce qui vous concerne, je ne vois que promesse et harmonie. Je ne pense pas que votre jeunesse ensoleillée à tous deux soit l'avant-coureur d'une vieillesse orageuse. Je pense que vous vivrez paisiblement dans le bonheur, non comme les anges, mais comme un petit nombre d'heureux mortels. Certaines vies sont ainsi bénies ; c'est la volonté de Dieu, et une preuve la plus évidente, me semble-t-il, de l'existence de l'Eden. D'autres vies ont un autre commencement. D'autres voyageurs rencontrent le mauvais temps, doivent lutter contre la tourmente et les vents contraires, sont surpris par la tombée soudaine de la nuit d'hiver. Cela ne peut advenir non plus sans la sanction de Dieu. Je sais que parmi Ses œuvres illimitées se cache quelque part le secret de la justice de ce dernier destin, je sais que Ses trésors contiennent la preuve, en même temps que la promesse, de Sa clémence. »

XXXIII

La veille du premier mai, nous fûmes toutes averties – c'est-à-dire les vingt pensionnaires et les quatre institutrices – d'avoir à nous lever de grand matin, car M. Emmanuel se proposait de nous emmener déjeuner à la campagne ainsi qu'il nous l'avait promis le jour de son anniversaire. Lorsque je voulus faire remarquer que je n'avais pas été comprise dans ce projet, son auteur eut un geste menaçant.

— Je vous conseille de vous faire prier, me dit-il.

Ce compliment à la Napoléon l'emporta sur mon hésitation.

Le jour se leva comme une aube d'été, avec des chants d'oiseaux dans le jardin et une légère rosée qui annonçait la chaleur. À six heures, lorsque la cloche tinta joyeusement, nous gagnâmes le vestibule où nous attendait notre professeur, qui pour la circonstance arborait, non pas son austère et farouche paletot et son terrible bonnet grec, mais une blouse à ceinture et un chapeau de paille.

Les rues étaient encore tranquilles, les boulevards aussi frais et paisibles que des champs. Je crois que nous nous sentions toutes heureuses de marcher sous la conduite de notre chef. Il savait communiquer un certain élan vers le bonheur, quand il le voulait, tout comme il pouvait, s'il était de mauvaise humeur, donner le frisson de la crainte.

Il marchait le long de notre colonne, adressant fréquemment la parole à ses favorites, mais sans négliger toutefois celles qu'il n'avait pas en odeur de sainteté. Quant à moi, je prenais soin, pour une certaine raison, de ne jamais me trouver à ses côtés ; aussi, chaque fois que je le voyais changer de place dans le but de m'approcher, je m'effaçais derrière ma voisine qui n'était autre, le lecteur l'aura sans peine deviné, que la belle et fatigante (car son bras reposait sans légèreté sur le mien) Ginevra Fanshawe. La répétition de cette manœuvre qui provenait simplement du fait que ma robe d'indienne était d'une couleur suspecte, ne tarda pas à m'attirer les foudres de M. Paul.

— Qu'y a-t-il ? Vous me jouez des tours ? me lança-t-il d'un ton agressif.

Mais les mots venaient à peine d'échapper de sa bouche, qu'il découvrit la raison de mon attitude.

— Ah ! je vois, c'est la robe rose, s'exclama-t-il. Mademoiselle Lucy est coquette comme dix Parisiennes. Regardez plutôt son chapeau, ses gants et ses brodequins !

Les articles de toilette incriminés étaient pareils à ceux que portaient mes compagnes. Loin de les surpasser en élégance, peut-être même étaient-ils plus ordinaires. J'allais céder à un mouvement d'humeur, lorsque les nuages s'éloignèrent aussi doucement que passe parfois, un jour d'été, la menace d'un orage. Je ne reçus qu'un éclair de chaleur sous la forme d'un ironique sourire de ses yeux, puis il me dit :

— À vrai dire, je ne suis pas fâché, je suis même heureux qu'on ait songé à se faire belle pour ma petite fête.

— Mais ma robe n'est pas belle, monsieur, elle n'est que propre.

— J'aime la propreté, renchérit-il. Il était clair qu'il n'éprouvait aucune envie de se laisser glisser dans le mécontentement. Le soleil de la bonne humeur semblait triompher ce matin.

Cheminant à travers les sentiers d'un bois verdoyant, nous arrivâmes près d'une sorte de puits entouré de tilleuls plantés régulièrement dans le goût de Labassecour. Nous fîmes halte à cet endroit. M. Paul nous fit asseoir sur un tertre qui dominait ce puits, et entreprit de nous narrer une histoire. Il savait fort bien conter, avec la diction que les enfants adorent, aussi simple dans sa force que forte dans sa simplicité. Il y avait de belles touches dans ce petit récit, de fines nuances de sentiments et des couleurs très douces qui imprégnèrent profondément mon esprit et ne s'y fanèrent jamais. Il nous décrivit une scène de crépuscule que je garde encore entière en ma mémoire et que je n'ai vu égaler par aucun artiste.

M. Emmanuel n'était pas homme à écrire des livres. Mais il avait le génie de l'improvisation et je l'ai souvent entendu répandre avec une insouciance et inconsciente générosité une richesse spirituelle dont les livres peuvent rarement s'enorgueillir. Son esprit était une véritable bibliothèque où je ne me faisais pas faute de pénétrer avec bonheur, chaque fois qu'elle m'était ouverte. Malgré mon imperfection intellectuelle, je ne pouvais que lire très peu ; mais si les volumes imprimés me fatiguaient ou m'aveuglaient la plupart du temps, ses tomes de pensée, en revanche, me paraissaient un

collyre pour les yeux de l'esprit. Ils semaient la force et la clarté dans la vie intérieure. Souvent, en écoutant parler M. Paul, je pensais : « Quelles seraient les délices de l'amie qui l'aimerait mieux qu'il ne s'aimait lui-même et qui glanerait avec soin ces poignées de poussière d'or qu'il lâchait impétueusement à tous les vents du ciel. »

Son histoire achevée, il vint à son habitude me demander si elle m'avait intéressée.

— Était-ce bien ?

— Très bien.

— Cependant, ajouta-t-il, je ne saurais l'écrire.

— Pourquoi pas, monsieur ?

— Je hais le travail mécanique ; je déteste me courber et rester assis sans bouger. Mais je pourrais la dicter avec plaisir à une secrétaire qui me conviendrait. Mademoiselle Lucy écrirait-elle pour moi, si je le lui demandais ?

— Monsieur serait trop vif, il me tarabusterait et se mettrait en colère chaque fois que ma plume serait en retard sur ses lèvres.

— Essayez un jour pour que nous puissions voir quel monstre je peux faire dans certaines circonstances. Mais, pour l'instant, il n'est pas question de dictée. Vous voyez cette ferme, là-bas ?

— Entourée d'arbres ? Oui.

— C'est là que nous déjeunerons ; pendant que la fermière fera le café au lait dans un chaudron, vous et cinq de vos semblables, beurrerez une cinquantaine de petits pains.

Ayant rassemblé et aligné ses troupes, il nous conduisit directement à la ferme qui, à la vue de notre force, se rendit sans résistance.

Debout devant la cheminée de cette cuisine de ferme, M. Paul rayonnait de plaisir en nous regardant préparer avec entrain le déjeuner. C'était un homme que le bonheur des autres rendait heureux, il aimait sentir la vie autour de lui, la gaieté et l'abondance.

Quand le café et le chocolat furent chauds, il voulut ajouter à notre festin, outre les œufs nouvellement pondus et la crème, du jambon et des confitures ;

mais nous protestâmes contre un tel gaspillage de vivres, ce qui nous valut d'être traitées de ménagères avares et tyranniques. Il alla jusqu'à prétendre ne pas oser s'asseoir sans notre permission. Nous l'installâmes sur la grande chaise du fermier, à la tête de la longue table.

Nous pouvions bien l'aimer, malgré ses passions et ses tempêtes, car s'il lui arrivait de se montrer irritable à l'excès, son caractère n'était pas réellement mauvais ; si vous le calmiez et le compreniez, il devenait doux comme un agneau. Il n'aurait pas fait de mal à une mouche ; ce n'est que pour les êtres stupides, pervers ou incapables de sympathie, qu'il était redoutable.

Toujours fidèle à sa religion, il fit dire une courte prière à la plus jeune de notre compagnie avant de commencer le repas et se signa aussi dévotement qu'une femme. Devant une telle foi enfantine je ne pus m'empêcher de sourire aimablement. Il me vit et aussitôt me tendit la main en disant :

— Donnez-moi votre main. Je vois que nous adorons le même Dieu et dans le même esprit, bien qu'avec des rites différents.

Après ce repas qui fut d'une franche et cordiale gaieté, tout le monde se dispersa dans les prés sauf quelques-unes d'entre nous qui restèrent pour aider la femme du fermier à ranger sa vaisselle. M. Paul me demanda de venir m'asseoir près de lui, sous un arbre et de lui faire la lecture pendant qu'il fumerait son cigare en surveillant ses troupes égaillées dans le vaste pâturage. Il s'assit sur un banc rustique et moi sur une racine de l'arbre. Il écoutait ma lecture (tirée d'un classique de poche, un Corneille, auteur auquel il découvrait des beautés que j'étais incapable de saisir) avec une douceur paisible qui contrastait d'une manière impressionnante avec l'impétuosité coutumière de sa nature ; un bonheur souverain emplissait ses yeux et déridait son large front. Moi aussi, je me sentais heureuse, heureuse de ce beau jour, plus heureuse de sa présence et plus heureuse encore de sa bonté.

Il me demanda bientôt si je ne préférerais pas gambader avec mes compagnes plutôt que de rester assise en sa compagnie. Je lui répondis que non, que je me sentais contente d'être là où j'étais. Il voulut savoir encore si, étant obligé de quitter Villette pour s'en aller au loin, je ressentirais de la tristesse. Je laissai tomber le Corneille et gardai le silence.

— Petite sœur, dit-il, combien de temps vous souviendrez-vous de moi si nous étions séparés ?

— Cela, monsieur, je ne pourrai jamais le dire, car je ne sais combien de temps se passera avant que je ne cesse de me souvenir de toutes les choses de cette terre.

— Si j'allais au delà des mers pour deux, trois, cinq années, me souhaiteriez-vous la bienvenue à mon retour ?

— Monsieur, comment pourrais-je vivre dans l'intervalle ?

— Pourtant, je me suis montré bien dur pour vous, bien exigeant.

Avec le livre, je cachai mon visage couvert de larmes. Je lui demandai pourquoi il parlait de la sorte. Il dit qu'il ne le ferait plus et me réconforta affectueusement. La tendresse qu'il me témoigna tout le jour me toucha au cœur ; cela était trop doux, cela était douloureux. J'aurais préféré qu'il se montrât brusque et capricieux selon son habitude.

Quand arriva la chaleur de midi, le berger rassembla ses brebis et nous reconduisit paisiblement vers la maison. Non loin de la ferme, deux spacieux véhicules nous attendaient. Chacun y prit place et, une heure après, M. Paul livrait sain et sauf son cher troupeau à la rue Fossette. La journée avait été délicieuse ; elle aurait été parfaite sans le léger souffle de mélancolie qui, un instant, en avait obscurci le soleil.

Cette ombre réapparut le même soir.

Le jour tombait lorsque je vis M. Emmanuel sortir dans le jardin accompagné de M^{me} Beck. Ils se promenèrent dans l'allée centrale pendant une heure environ. Lui paraissait grave, mais agité ; elle avait un air étonné et dissuasif. Je me demandais à propos de quoi ils discutaient avec une telle ardeur. Lorsque M^{me} Beck rentra dans la maison, je me dis, voyant M. Paul s'attarder encore dans le jardin :

— Il m'a appelée « petite sœur » ce matin : S'il était mon frère, comme j'aimerais aller vers lui maintenant et lui demander ce qui le tourmente.

Soudain, je le vis se diriger à grands pas vers la première classe où précisément je me trouvais. Il marchait vite et paraissait si étrange que la poltronne en moi frissonna, pâlit et s'enfuit sur les ailes de la panique dès qu'elle entendit le gravier craquer sous ses pas.

Je m'arrêtai dans l'oratoire désert et j'écoutai, le cœur battant, envahie par une inexplicable et indéfinissable appréhension. Il traversait toutes les salles,

ouvrant et les refermant avec impatience. Je l'entendis violer le sanctuaire du réfectoire, où avait lieu la lecture pieuse :

— Où est M^{lle} Lucy ?

Comme je rassemblais mon courage et m'apprêtais à descendre, à faire en somme ce que je désirais le plus au monde, le retrouver, la voix métallique de Saint-Pierre répondit hypocritement : « Elle est au lit. » Il sortit rageusement dans le corridor, où Madame le rencontra, le gronda ; l'escorta jusqu'à la porte d'entrée et finalement le congédia.

Quand la porte d'entrée se referma, le ridicule de ma conduite me frappa brusquement. J'avais senti que c'était moi qu'il désirait voir, moi qu'il cherchait, et ne l'avais-je pas également désiré ? Et voici que languissant de l'écouter et de le consoler tant que j'avais cru la confiance et la consolation hors de la portée de l'espoir, je l'avais évité dès que l'occasion les avait rendus possibles, comme j'aurais évité la flèche décochée par la mort. Eh bien ! mon inconséquence insensée reçut sa récompense. Au lieu de la satisfaction que j'aurais pu gagner en réprimant ma brusque panique, je ne rencontrai que le vide et le doute, une mortelle incertitude.

Je pris l'argent de mon salaire sous mon oreiller et passai la nuit à le compter.

XXXIV

Le jeudi après-midi, M^{me} Beck me demanda si je voulais bien aller en ville faire pour elle quelques emplettes dans les magasins. Il s'agissait d'acheter les laines, soies et fils à broder nécessaires aux ouvrages des élèves. J'acceptai volontiers et m'apprêtais à sortir, équipée de manière à pouvoir affronter l'orage qui menaçait dans un ciel lourd et nuageux, lorsque Madame me rappela de la salle à manger.

— Je m'excuse, Miss Lucy ! cria-t-elle en simulant une pensée subite : je viens de me souvenir d'une autre commission que j'aimerais également vous confier, si toutefois vous n'êtes pas trop surchargée.

Je me confondis naturellement en protestations et Madame, courant au petit salon, en rapporta un joli panier rempli de beaux fruits de serre, roses, parfaits et tentants qui reposaient sur un lit de feuilles vert sombre et les étoiles jaune pâle de je ne sais quelle plante exotique.

— Pouvez-vous remettre cela de ma part à M^{me} Walravens, qui habite dans le vieux quartier, le numéro trois de la rue des Mages, en lui présentant mes félicitations pour sa fête ? Et surtout insistez pour voir M^{me} Walravens en personne, afin qu'il n'y ait pas d'erreur, car c'est une femme plutôt pointilleuse. Au revoir, ma bonne Miss !

Les emplettes dans les magasins me prirent du temps. La tâche de choisir et d'assortir les laines et les soies n'est pas de tout repos, mais je parvins finalement au bout de ma liste. Restaient les fruits et les compliments.

Je dois dire que la perspective d'une promenade dans la vieille ville me plaisait d'autant plus que le ciel du soir, au-dessus de la cité, s'agglomérait en une masse d'un métal bleu noir qui s'échauffait sur les bords et rougissait lentement et sourdement.

Je crains les violences de la tempête qui exigent une dépense d'énergie épuisante ; mais la chute de neige ou de pluie ne demandent que la résignation, le calme abandon de ses vêtements et de sa personne au déluge.

Et j'aime ces averses qui balayent le chemin devant vous, pétrifient une cité vivante comme par un enchantement oriental, métamorphosant une Villette en une Tadmar. Que vienne donc la pluie, que les torrents s'épanchent ! Mais il me fallait d'abord me soulager de ce panier de fruits.

L'horloge inconnue d'une tour inconnue sonnait le troisième quart après cinq heures, lorsque j'atteignis la rue dont M^{me} Beck m'avait donné l'adresse. À vrai dire ce n'était pas une rue, mais plutôt un square tranquille bordé de vastes demeures d'aspect fort ancien, et où l'herbe poussait entre les pavés gris. De ce quartier, sur lequel méditait le passé, les affaires étaient bannies. Des hommes riches l'avaient possédé jadis et la grandeur y avait établi sa demeure. Cette église, dont les tours noirâtres presque en ruines dominaient la place, avait été le temple vénérable et opulent des Mages. Mais la richesse et la grandeur avaient depuis longtemps étendu leurs ailes dorées, abandonnant les anciens nids à la poussiéreuse pauvreté et à la froide désolation des hivers.

Comme je traversais ce square délaissé où tombaient maintenant des gouttes presque aussi larges que des pièces de cinq francs, je vis sortir de la maison vers laquelle je me dirigeais, un vieux prêtre infirme courbé sur son bâton. Il se retourna lorsqu'il m'entendit tirer la sonnette de la porte d'entrée. Une vieille femme à l'air acariâtre répondit à peine à ma demande d'être reçue par M^{me} Walravens ; je crois même qu'elle m'aurait arraché le panier de fruits de la main, si le vieux prêtre, qui m'avait entendue délivrer mon message, n'était revenu sur ses pas et n'avait persuadé la servante de me laisser franchir ce seuil inhospitalier. Il m'introduisit lui-même dans une grande pièce plongée dans une épaisse pénombre, et m'y laissa. Comme je m'efforçais de distinguer les objets qui, dans ce salon n'apparaissaient que très confusément, mon attention fut attirée par un portrait contre le mur.

À ma grande stupéfaction, cette peinture parut tout à coup vaciller et peu à peu disparaître dans le néant. À sa place, une ouverture voûtée découvrit un passage également voûté avec un escalier secret en spirale. Sur cet escalier de donjon retentit le tap-tap d'une canne et bientôt j'aperçus devant moi une silhouette matérielle.

Mais, était-ce réellement une forme matérielle, assombrissant partiellement la voûte, cette apparition qui s'approchait lentement de moi ?

Je commençais à comprendre où j'étais. Ce vieux square méritait bien son nom de quartier des Mages. L'enchantement de l'antiquité régnait en ces lieux : cette pièce semblable à une cellule, cette peinture qui se transformait en un passage mystérieux, jusqu'à l'étrange interprète de cette mise en scène, Cunégonde, la sorcière ! Malevola, la fée mauvaise ! tout cela ne tenait-il pas du rêve ?

L'apparition pouvait avoir trois pieds de haut. Elle semblait informe avec ses mains décharnées qui, appuyées l'une sur l'autre, agrippaient la pomme d'or d'une canne d'ivoire. Quant au visage, rien ne paraissait le soutenir. Il avait l'air suspendu devant la poitrine, un visage aux yeux malins et inamicaux, aux paupières livides sous la grise broussaille des sourcils.

Ce personnage portait une robe de brocard bleu de gentianelle, couverte d'un abondant feuillage brodé de satin ; sur cette robe s'étalait un châle somptueux, si vaste pour elle que la frange multicolore en balayait le plancher. Mais ce qui frappait d'abord, c'étaient les bijoux. Elle portait de longues et transparentes boucles d'oreilles dont l'éclat ne pouvait être emprunté ou faux, et des bagues aux larges anneaux d'or et aux pierres pourpres, vertes et rouges comme le sang. Vieille, bossue, ratatinée et radoteuse, elle était parée comme une reine barbare.

— Que me voulez-vous ? demanda-t-elle d'une voix rauque.

Je lui remis mon panier et transmis mon message.

— Est-ce tout ?

— C'est tout, répondis-je.

— Vraiment ! ça valait bien la peine. Dites à M^{me} Beck que je peux acheter des fruits si j'en désire ; quant à ses félicitations, je m'en moque ! Là-dessus elle me tourna le dos.

Au moment où je quittais le salon inhospitalier de M^{me} Walravens, un éclair annoncé par un coup de tonnerre illumina toute la pièce. Le conte magique semblait se poursuivre avec le juste accompagnement des éléments, de la pluie, qui s'était mise à tomber en trombe, des nuages, d'une pâleur mortelle, et de la foudre qui déchirait le ciel en tous sens. Je m'assis sur une banquette posée sur le palier, hésitant à affronter la violence de la tempête.

— Mademoiselle ne devrait pas rester là. Cela déplairait à notre bienfaiteur s'il savait qu'on traite de la sorte une étrangère dans sa maison.

Je me retournai. Le vieux prêtre se tenait devant moi, m'invitant aimablement à l'accompagner au salon d'où je venais d'être congédiée. Comme mes yeux involontairement s'étaient dirigés vers le portrait que j'avais déjà contemplé en entrant (mais ce que j'avais pris alors pour l'image d'une madone représentait en réalité une jeune femme vêtue en nonne, au visage assombri par le chagrin, la résignation ou la mauvaise santé) le bon père, après m'avoir observée un instant en silence, laissa tomber quelques remarques sur l'objet de mon attention.

— Elle était bien-aimée.

« Elle s'est donnée à Dieu.

» Elle est morte jeune.

» On se souvient toujours d'elle et on la pleure. »

— Qui, demandai-je, M^{me} Walravens ?

— Non, répondit le prêtre en secouant la tête avec un sourire, ce n'est pas la grand'mère qui ne se console pas de la perte d'une enfant affectionnée, mais le fiancé à qui le Destin, la Foi et la Mort ont trois fois refusé la félicité de l'union, qui déplore ce qu'il a perdu en pleurant Justine-Marie.

Le vieux prêtre attendait visiblement mes questions ; je lui demandai qui était ce fiancé inconsolable de Justine-Marie. J'entendis en réponse un véritable petit conte romantique dont le caractère émouvant fut malheureusement gâté par le sentimentalisme à la Rousseau que le bon père ne pouvait s'empêcher d'introduire dans son récit.

Le héros, un de ses anciens élèves qu'il appelait à présent son bienfaiteur, avait aimé cette pâle Justine-Marie, fille de parents riches, à une époque où ses propres espérances justifiaient la prétention à une main bien dotée. Mais le père du jeune homme, un riche banquier, avait fait faillite et était mort en ne laissant derrière lui que des dettes. On défendit alors aux fiancés de se revoir ; et cette vieille sorcière de M^{me} Walravens, la grand'mère de Marie, s'était particulièrement élevée contre cette union avec toute la violence d'un caractère que la difformité rendait parfois diabolique. La douce Marie n'ayant ni la perfidie de tromper les siens, ni la force de leur tenir tête, renonça à son amant et se retira dans un couvent où elle mourut pendant son noviciat.

Quelques années après la mort de Justine-Marie, la ruine s'était aussi abattue sur la maison de son père, qui devait mourir lui-même de chagrin. Sa

vieille mère bossue et sa veuve, restées sans argent, auraient péri de misère, si le soupirant de leur fille morte, méprisé jadis, n'était venu à leur secours avec un singulier dévouement. Il prit sur leur orgueil insolent une revanche inspirée par la plus pure charité. Il les hébergea, s'occupa d'elles et les soutint avec une mansuétude toute filiale. La mère, une brave femme, mourut en le bénissant. Quant à l'étrange grand'mère, impie, sans amour et misanthrope, il l'avait installée dans cette maison, « et, continua le prêtre avec des larmes dans les yeux, il m'abrite ici également, moi, son vieux précepteur, ainsi qu'Agnès, une ancienne domestique de la famille de son père. Je sais qu'il consacre à notre entretien les trois quarts de son revenu, ne gardant le quatrième que pour pourvoir à ses besoins très modestes. Par ces dispositions, il s'est mis dans l'impossibilité de jamais se marier ; il s'est donné à Dieu, à son angélique fiancée, autant que s'il était un prêtre. »

Le bon père avait essuyé ses larmes en prononçant ces derniers mots, et levé ses yeux sur les miens. Je compris ce regard, malgré son caractère voilé ; une lueur momentanée y apparut, dont la signification me frappa. Je sentis soudain que tous les petits incidents de l'après-midi, le message et le cadeau de M^{me} Beck, mon ambassade naïve à la place des Mages, l'intervention de ce vieux prêtre, puis son récit, lorsqu'il m'avait vu contempler le portrait, tous ces incidents semblaient à première vue arrivés par hasard, indépendamment les uns des autres, comme une poignée de grains épars ; mais enfilés par le regard vif et insidieux de cet œil jésuite, ils s'alignaient autour d'un fil unique comme les perles d'un rosaire. Où donc le petit fermoir de ce collier monastique se trouvait-il ? Je voyais bien la liaison, mais je n'en pouvais encore découvrir le secret.

Sans doute, la rêverie dans laquelle j'étais tombée parut-elle vaguement suspecte, car le vieillard me demanda avec douceur si je n'avais pas un long chemin à faire par ces rues inondées.

— Pas plus d'une demi-lieue, répondis-je.

— Vous demeurez ?

— Rue Fossette.

— Pas au pensionnat de M^{me} Beck, dit-il avec animation.

Et sur ma réponse affirmative :

— Dans ce cas, vous devez connaître mon noble élève, M. Paul, s'écria-t-il en battant des mains.

— M. Paul Emmanuel, le professeur de littérature ?

— Lui-même.

— Était-ce de lui que vous parliez. Était-ce lui votre élève, et le bienfaiteur de M^{me} Walravens ?

— Oui, c'était le fiancé de cette sainte qui est au ciel, Justine-Marie.

— Et vous, mon père, qui êtes-vous ?

— Je suis le père Silas, ce fils indigne de la Sainte Église que vous avez honoré une fois d'une noble et touchante confiance, me dévoilant un cœur et un esprit, dont, je l'avoue, je convoitais la direction vers la seule et vraie foi. Je ne vous ai pas perdue de vue un seul jour, ma fille, et je vous connais assez pour envier sa proie à l'hérésie.

— Je suppose que M. Paul ne vit pas ici ? dis-je pour couper court à des rêvasseries qui tendaient à faire de moi une renégate.

— Non. Il se contente d'un petit logement de deux pièces ; il n'a pas de domestique et pourtant ne permet pas à M^{me} Walravens de se défaire des magnifiques bijoux dont vous l'avez vue parée et pour lesquels elle éprouve un orgueil puéril, car ils sont les ornements de sa jeunesse et les derniers restes de la richesse de son fils, le joaillier.

— Que de fois, me murmurai-je à moi-même, M. Emmanuel m'a paru manquer de grandeur d'âme pour des vétilles, mais comme il est grand dans les grandes choses ! Y a-t-il longtemps que cette dame est morte, dis-je en regardant Justine-Marie.

— Vingt ans. Elle était un peu plus âgée que M. Emmanuel ; il était fort jeune à l'époque, car il n'a guère dépassé la quarantaine.

— Et il la pleure toujours ?

— Son cœur la pleurera toujours ; l'essence de la nature d'Emmanuel est : la constance.

Il avait prononcé ces mots avec une grande emphase.

L'orage s'était apaisé, la nuit tombait. Je remerciai le père Silas pour son hospitalité, ce qui me valut un bienveillant : « Pax vobiscum ! » suivi d'un

oracle qui me fit hausser les épaules : « Ma fille, vous serez ce que vous serez. »

De retour à la maison, je répétai à M^{me} Beck mot pour mot ce que m'avait dit M^{me} Walravens.

— La singulière petite bossue ! s'exclama-t-elle en riant. Figurez-vous qu'elle me déteste, parce qu'elle me croit amoureuse de mon cousin Paul ; ce petit dévot qui n'ose pas bouger, à moins que son confesseur ne lui en donne la permission. D'ailleurs, continua-t-elle, si fort que soit son désir de se marier avec moi ou une autre, il ne pourrait le satisfaire, car il a une trop grande famille à sa charge : Mère Walravens, Père Silas, Dame Agnès, et toute une ribambelle de vagabonds sans nom. De plus, il nourrit une idée romanesque au sujet d'une certaine Justine-Marie, personne falotte et assez niaise, j'imagine, qui depuis des années est un ange au ciel ou ailleurs, et vers qui il veut aller, libéré de toute attache ici-bas, pur comme un lis à ce qu'il dit. Mais je vous empêche de vous restaurer, ma bonne Miss. Vous devez mourir de faim. Allez vite manger votre souper et oubliez les anges, les bossues et surtout les professeurs ! Bonsoir !

XXXV

Oubliez les professeurs ! m'avait dit M^{me} Beck. Mais, après ce que je venais d'apprendre, j'avais plutôt envie d'oublier ce conseil. Le petit homme brun, coiffé d'un sinistre bonnet grec et vêtu d'un paletot poussiéreux et taché d'encre, que j'avais connu jaloux, soupçonneux et plus enclin à la colère qu'à la douceur, était subitement devenu mon héros, et il va sans dire que j'avais hâte de le voir sous cette nouvelle lumière.

L'occasion ne devait pas tarder à me favoriser ; mes impressions nouvelles subirent une épreuve dès le lendemain. Oui : je fus gratifiée d'une entrevue avec mon héros chrétien – une entrevue qui ne fut ni très héroïque, ni très sentimentale, ni biblique, mais assez animée dans son genre.

Vers trois heures de l'après-midi, alors que j'écoutais la leçon claire, méthodique et hautement profitable que M^{me} Beck donnait à la première classe, je fus soudain arrachée à mon pupitre par une force que je n'avais pas sentie approcher, et en moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire, je me retrouvai dans la salle voisine, en présence d'un M. Emmanuel décomposé par la colère et de deux impassibles gentlemen, l'un noir, l'autre clair, mais tous deux arborant des moustaches, des favoris et une barbe taillée à l'impériale d'une imposante magnificence.

— Mademoiselle, me déclara vivement M. Emmanuel, vous devez prouver à ces deux messieurs que je ne suis pas un menteur. Vous allez répondre au plus près de votre conscience aux questions qu'ils vous poseront. Vous écrirez également sur le sujet qu'ils voudront bien choisir. L'on m'accuse d'être un imposteur sans principes, d'écrire des essais que je signe du nom de mes élèves pour pouvoir me vanter ensuite de leur travail. Il vous appartient de réfuter ces viles calomnies.

Les personnages à moustaches, dressés comme des justiciers devant moi, MM. Boisse et Rochemorte, deux professeurs du collège qui passaient pour d'affreux pédants sceptiques et railleurs, avaient mis en doute l'authenticité d'un écrit de ma composition, que M. Paul leur avait inconsidérément exhibé,

et l'on me demandait maintenant d'établir la vérité en me soumettant de bonne grâce à la torture de leur examen.

Une scène mémorable s'ensuivit.

Débutant par les classiques, ils se heurtèrent à un blanc absolu. Ils continuèrent par l'histoire de France. Je savais à peine distinguer Mérovée de Pharamond. Ils m'imposèrent diverses épreuves, n'obtenant que d'invariables « je n'en sais rien » articulés en secouant la tête.

Après une pause expressive, ils abordèrent des questions de culture générale, embrochant deux ou trois sujets que je connaissais assez bien pour y avoir souvent réfléchi. M. Emmanuel qui jusque-là avait paru aussi sombre que le solstice d'hiver, s'illumina un peu, mais en pure perte, car bien que je ne manquasse pas d'idées sur les thèmes qui m'étaient proposés, ma gorge ne rendait pas le moindre mot.

J'entendis un des examinateurs murmurer à son collègue : « Est-elle donc idiote ? »

« Oui, pensai-je ; elle est idiote et le restera pour des êtres tels que vous. »

Mais je souffrais, je souffrais cruellement de voir une moiteur perler sur le front de M. Paul et ses yeux exprimer un reproche triste et violent.

Alors, pour le soulager, lui, les professeurs et moi-même, je balbutiai :

— Messieurs, vous feriez mieux de me laisser partir. Vous ne tirerez rien de bon de moi ; vous l'avez dit, je suis une idiote.

Mais ces pédants incapables de distinguer la main d'une novice dans une dissertation qu'ils appelaient un faux, refusèrent de me lâcher. Je devais m'asseoir et développer par écrit devant eux le sujet qu'ils me dictèrent : « La Justice humaine ».

La Justice humaine ! Qu'allais-je faire de cette pâle et froide abstraction qui ne me communiquait aucune idée inspiratrice ? Soudain, en regardant ces deux accusateurs qui savouraient d'avance leur triomphe, en observant leurs visages qui apparaissaient gonflés de perfidie et d'outrecuidance dans la forêt de leurs cheveux longs, de leurs favoris et leurs moustaches, j'eus l'impression de les avoir déjà rencontrés quelque part. Ces individus, n'étaient-ils pas ceux-là mêmes qui m'avaient suivie la nuit de mon arrivée à

Villette, m'obligeant à courir, essoufflée et morte de peur, à travers un quartier d'une ville dont je ne connaissais pas la première rue.

« Mentors pieux ! me dis-je. Guides purs de la jeunesse ! Si la Justice humaine était ce qu'elle devrait être, vous n'assumeriez pas la charge que l'on vous a confiée et n'auriez point le crédit dont vous jouissez. »

Sur cette idée, je me mis au travail. La Justice humaine prit l'aspect d'une mégère rouge et capricieuse trônant, les poings sur les hanches, dans le palais du désordre et de la confusion. Les domestiques lui réclamaient des ordres ou de l'aide qu'elle ne donnait point ; les mendiants mouraient de faim sur le seuil de sa porte, une foule d'enfants malades et querelleurs se traînaient à ses pieds, revendiquant la sympathie, les remèdes, les soins. En vain. L'honnête femme, assise dans un fauteuil confortable, près du feu, tirait sa propre consolation d'une pipe courte et noire et d'une bouteille de ce sirop calmant qu'affectionnait M^{lle} Sweeny ; elle fumait, buvait, jouissait de son paradis, et si une clameur poussée par les âmes souffrantes qui l'entouraient lui perçait trop durement les oreilles, la dame gaillarde brandissait le tisonnier ou le petit balai d'un air menaçant ; si le coupable était chétif ou informe, elle lui réglait effectivement son compte, mais s'il était plein de force et d'énergie, elle se contentait de plonger la main dans sa poche profonde et de lui lancer une pluie généreuse de dragées.

Tel fut le croquis de l'humaine Justice que je bâclai pour MM. Boisse et Rochemorte. Le leur ayant remis avec une révérence, je me retirai sans attendre leurs commentaires.

Le même jour, M. Paul me présenta des excuses, car j'avais fort mal digéré cet examen forcé, en réclamant un peu d'indulgence pour l'irrégularité de ses humeurs.

— Si vous connaissiez mon histoire et ma situation, peut-être comprendriez-vous, mademoiselle Lucy, ajouta-t-il.

— Non, répondis-je, je ne connais ni votre histoire, ni votre situation. J'ignore que vous habitez monacalement un pauvre cabinet de travail, que vous faites vous-même votre ménage, que vous allez chercher votre déjeuner au restaurant.

— Où avez-vous appris cela ? me dit-il, l'air surpris.

— Pourquoi donc, monsieur, continuai-je, n'allez-vous pas vivre dans cette vieille maison agréable que vous possédez dans la Basse-Ville. Elle me plaisait beaucoup, avec ses marches devant la porte, les pierres grises de la façade, les arbres de son jardin.

— Qui vous a parlé de cette maison ?

— Personne ne m'en a parlé. L'ai-je vue en rêve, monsieur, le pensez-vous ?

— Si je ne puis deviner les pensées d'une femme éveillée, comment voulez-vous que je devine les fantaisies de son sommeil ?

— Si j'ai vu en songe une maison, poursuivis-je, ses habitants faisaient aussi partie du rêve, car il y avait là une servante revêche, une dame plus étrange encore, toute parée d'ornements somptueux, et un prêtre infirme, trois vieilles et faibles créatures abritées par une aile compatissante. J'ai dû aussi rêver cette histoire que m'a contée ce bon père Silas. Voulez-vous en connaître le titre, monsieur ? « L'Élève du Prêtre. »

— Bah ! s'écria-t-il, tandis que le sang colorait ses joues brunes, le vieux prêtre n'aurait pu choisir de pire sujet : c'est là son point faible. Qu'a-t-il pu vous dire sur l'élève du prêtre ?

Je lui racontai ce que j'avais entendu, cet édifiant récit d'une vie tout entière consacrée au passé et à la charité présente. Quelques minutes s'écoulèrent dans le silence. Il me dit enfin :

— Maintenant que vous me connaissez à fond, mademoiselle Lucy, que vous n'ignorez rien de mes antécédents, de mes responsabilités, de mes faiblesses, pensez-vous que vous et moi puissions encore être amis ?

— Si monsieur veut une amie en moi, je serai heureuse d'avoir un ami en lui.

— Mais je veux parler d'une amitié étroite, intime et réelle, de même nature en tout, sinon par le sang. Mademoiselle Lucy consentirait-elle à devenir la sœur d'un homme très pauvre, d'un homme entravé et surchargé ?

Je ne pus lui répondre en paroles, mais je suppose que je lui répondis autrement, car il me prit la main, une main heureuse de se sentir dans l'abri de la sienne.

— J'entends par amitié, une amitié profonde, une véritable amitié, répétait-il avec emphase. Je pouvais à peine croire à d'aussi graves paroles, à ce regard à la fois tendre et anxieux qui les accompagnait. Si réellement il désirait ma confiance et mon respect, et s'il voulait me donner les siens, il me semblait que la vie ne pouvait rien m'offrir de plus ou de mieux. Dans ce cas, j'étais devenue puissante et riche, je me trouvais comblée de bonheur. Pour être entièrement assurée de ce fait, je lui demandai :

— Oserai-je aussi compter sur l'amitié de Monsieur ? Oserai-je lui parler quand je m'en sentirai l'envie ?

— Ma petite sœur devra faire ses propres expériences, me répondit-il, je ne peux rien promettre. Elle devra taquiner et éprouver son frère capricieux jusqu'à ce qu'elle l'ait manœuvré selon ses désirs. Après tout, il n'est pas d'une matière qui ne puisse plier à certaines mains.

Cependant qu'il parlait, le ton de sa voix, la lumière de son œil affectueux, me comblaient d'une joie comme je n'en avais encore jamais ressenti de pareille. Je n'enviais son fiancé à aucune jeune fille, son nouvel époux à aucune nouvelle épousée, son mari à aucune femme ; j'étais heureuse devant celui qui venait de m'offrir spontanément sa liberté. D'innombrables fois, mon sort avait été de regarder s'assombrir le chagrin que j'appréhendais ; mais voir le bonheur inespéré prendre forme, se réaliser, tandis que s'envolaient les secondes, était en vérité pour moi une expérience toute neuve.

— Lucy, murmura M. Paul, avez-vous observé un portrait dans le boudoir de la vieille maison ?

— Oui, un portrait peint sur un panneau.

— Le portrait d'une nonne.

— Oui.

— Vous connaissez son histoire.

— Oui.

— Vous vous souvenez de ce que nous avons vu ensemble, un soir dans le jardin ?

— Je ne l'oublierai jamais.

— Vous n'avez pas commis la folie de lier ces deux idées ?

— J'ai songé à l'apparition en voyant le portrait.

— Vous n'avez pas pensé et n'allez pas imaginer, continua-t-il, qu'une sainte au ciel se mêle aux réalités terrestres ? Les protestants sont rarement superstitieux ; ces phantasmes morbides ne les tourmentent point.

— Je ne sais que penser de cette affaire, mais je suis convaincue que l'on trouvera un jour une explication parfaitement naturelle à cet apparent mystère.

— Sans doute. D'ailleurs, aucune femme vivante, et à plus forte raison un esprit heureux et pur, ne songerait à venir troubler une amitié comme la nôtre. N'est-il pas vrai ?

Avant que j'eusse le temps de répondre, Fifine Beck accourut me dire que sa mère me réclamait d'urgence pour lui servir d'interprète auprès d'une famille anglaise. L'interruption n'était pas inopportune ; à chaque jour suffit sa peine, et à cette heure suffisait sa joie. Mais j'aurais aimé demander à M. Paul si les « phantasmes morbides » contre lesquels il me mettait en garde, travaillaient son propre esprit.

XXXVI

Il était bon que Paulina ait refusé toute autre correspondance avec Graham jusqu'à ce que son père ait sanctionné leurs relations. Mais le D^r Bretton ne pouvait vivre à une lieue de l'hôtel Crécy sans être tenté de s'y rendre fréquemment. Les deux amoureux avaient d'abord décidé, je crois, de garder entre eux quelque distance ; ils s'en tinrent à cette résolution, mais bientôt le sentiment les rapprocha l'un de l'autre.

Tout ce que Graham avait de meilleur en lui recherchait Paulina ; tout ce qui en lui était noble s'éveilla et s'accrut en sa présence.

Quant à la méditative et pensive Paulina, stimulée par le naturel joyeux de Graham, elle paraissait maintenant aussi gaie qu'une alouette ; à côté de son amant toujours débordant de vie et d'allégresse, elle était comme une douce et heureuse lumière. Comment sa beauté s'accrût dans son bonheur, je ne saurais l'exprimer, mais je m'émerveillais de voir un tel épanouissement.

Chaque fois que nous nous trouvions seules, elle m'entretenait de son amour.

— Si je songe aux jours de mon enfance à Bretton, me dit-elle une fois, je me demande comment je pouvais alors avoir l'audace de me hisser sur les genoux de Graham pour lui caresser les joues et son épaisse crinière. Aujourd'hui, il me paraît sacré ; les boucles de ses cheveux sont inaccessibles, et, Lucy, j'éprouve une espèce de crainte lorsque je regarde son menton de marbre et ses traits fermes et réguliers comme ceux des statues grecques. On dit des femmes qu'elles sont belles ; pourtant il ne ressemble pas à une femme, je suppose donc qu'il n'est pas beau. Mais qu'est-il, alors ? Les autres le voient-ils avec mes yeux ? Vous-même, Lucy, l'admirez-vous ?

— Je vais vous dire ce que je fais, Paulina : jamais je ne le vois. Je l'ai regardé deux ou trois fois il y a une année, avant qu'il m'ait reconnue ; depuis, je ferme les yeux, et s'il devait passer et repasser devant mes prunelles douze fois par jour, entre le lever et le coucher du soleil, je saurais à peine dire, excepté de mémoire, comment il est.

— Lucy, que voulez-vous dire ? murmura-t-elle.

— Je veux dire que, faisant cas de la vue, je crains d’être frappée de cécité complète.

Il était mieux de lui répondre brutalement et, ainsi, de faire taire à jamais les confidences tendres et passionnées qui coulaient de ses lèvres comme du miel suave, mais tombaient parfois dans mon oreille comme du plomb fondu. Dès cet instant, si elle ne commenta plus pour moi la beauté de son amant, elle ne renonça toutefois pas à me parler de lui. Elle le faisait timidement, à petits coups de phrases brèves et murmurées avec une tendresse et une musique exquis, certes, mais qui ne laissaient pas souvent de m’irriter misérablement et de lui attirer des regards ou des mots sévères.

— Fille de Sparte ! Fièvre Lucy ! me disait-elle alors en souriant, car le bonheur sans nuages avait ébloui la clarté naturelle de sa vue, Graham prétend que vous êtes la femme la plus bizarre et la plus capricieuse qu’il connaisse ; vous n’en êtes pas moins excellente, nous le pensons tous deux.

— Vous ne savez guère ce que vous pensez tous les deux, répondis-je. Ayez la bonté de ne faire de ma personne que le moins possible le sujet de vos conversations et de vos pensées mutuelles. J’ai ma vie, qui n’est point la vôtre.

— Mais la nôtre est une belle vie, Lucy, ou enfin elle le sera et vous la partagerez.

— Je ne partagerai la vie de personne au monde.

— Mais la solitude, c’est la tristesse.

— Oui, c’est la tristesse. La vie, cependant, contient pire que cela. Plus profonde que la mélancolie est la peine du cœur.

— Lucy, je me demande si jamais quelqu’un vous comprendra tout à fait.

Il y a chez les amants un certain égoïsme qui les porte à rechercher un témoin à leur bonheur, quoi qu’il dût en coûter à ce témoin. Paulina avait défendu les lettres, mais le D^r Bretton lui écrivait et elle, naturellement, ne pouvait s’empêcher de lui répondre, ne fût-ce que pour lui reprocher ses infractions à une règle à laquelle ils avaient convenu de se plier. Ces lettres de Graham, de belles lettres nobles et tendres, modestes, et galantes, elle me les montrait avec une obstination d’enfant gâtée. Elle m’obligeait également à

lire les siennes. Il y apparaissait qu'elle cherchait avant tout à refréner l'ardeur de son amant et à voiler ses propres sentiments. Mais comment de telles missives, adressées à un être qui était devenu à Paulina aussi cher que sa vie, un être qui l'attirait comme un invincible aimant, eussent-elles atteint ce but. De la première à la dernière ligne, elles brûlaient d'un grand amour inavoué.

— Je voudrais que papa sache ; je voudrais qu'il le sache ! devenait maintenant son murmure anxieux. Je le voudrais, et pourtant j'ai peur qu'une telle révélation soit pour lui un choc et qu'il ne m'aime plus après l'avoir subi.

À vrai dire, M. de Bassompierre commençait d'avoir certains soupçons. Il s'en ouvrit à moi, un soir que je me trouvais seule avec lui dans la bibliothèque.

— Que fait Polly ? me demanda-t-il.

— Elle est en train d'écrire dans son cabinet de toilette.

— Elle reçoit donc des lettres ?

— Aucune qu'elle ne puisse me montrer. Et, monsieur, elle... ils désirent depuis longtemps vous consulter.

— Bah ! Ils ne pensent pas à moi – un vieux père. Je les gêne...

— Ah ! Monsieur de Bassompierre, il n'en est pas ainsi. Mais Paulina doit plaider pour elle et le D^r Bretton également.

— C'est un peu tard. Les choses sont avancées, il me semble.

— Monsieur, avant que vous ayez donné votre approbation, rien n'est fait ; seulement, ils s'aiment.

— Seulement ! répéta-t-il.

— Cent fois le D^r Bretton a été sur le point de faire appel à vous, monsieur ; mais avec tout son grand courage, il vous craint beaucoup.

— Il a raison de me craindre. N'a-t-il pas touché à la meilleure chose que je possède ? S'il l'avait laissée, elle serait restée enfant plusieurs années encore. Ainsi, ils sont fiancés ?

— Ils ne pouvaient se fiancer sans votre permission.

— C'est bien à vous, mademoiselle Snow, de parler avec cette bienséance qui vous caractérise, mais cette affaire est un chagrin pour moi. Bretton aurait pu chercher ailleurs. Les femmes riches et jolies ne manquent pas.

— Certes, s'il n'avait jamais vu Polly, d'autres auraient pu lui plaire – votre nièce Ginevra Fanshawe, par exemple.

— Je la lui aurais donnée de tout mon cœur ! Mais Polly ! je ne peux la lui abandonner. Non, c'est impossible. Sur quel point est-il son égal, je vous le demande ? On peut parler de la fortune. Je ne suis ni avare, ni intéressé, mais le monde pense à ces choses – et Polly sera riche un jour.

— Oui, cela est connu, dis-je. Toute la ville la considère comme une héritière, et soyez certain que les soupirants afflueront si vous refusez le D^r Bretton. Voyez-vous quelqu'un, parmi les riches aristocrates de Villette qui vous plaise mieux que lui ?

— Là, vous me touchez, fit-il. Mais je ne peux supporter l'idée d'être séparé de ma fille, ajouta-t-il en gémissant.

— Vous connaissez le docteur et Mrs. Bretton depuis si longtemps, suggérai-je, que cela vous paraîtra moins une séparation de la lui donner que de l'accorder à un autre.

— C'est vrai, admit-il. Louise Bretton et moi, sommes de vieux amis. Si vous l'aviez vue au temps de sa jeunesse ! À dix-huit ans, elle avait non pas la légèreté d'elfe de Polly, mais le port et la beauté d'une princesse. Aujourd'hui, c'est une femme avenante et bonne. Son garçon lui ressemble. Je l'ai toujours aimé et lui ai toujours voulu du bien, et voilà comme je suis payé de retour : par un vol. Mon petit trésor aimait son vieux père tendrement et sincèrement. Sans doute est-ce fini, à présent – je suis un trouble-fête.

La porte à ce moment s'ouvrit, et le « petit trésor » entra. Elle était revêtue, pour ainsi dire, de la beauté du soir ; cette animation qui accompagne parfois la chute du jour enflammait ses yeux et ses joues, ses boucles retombaient, longues et abondantes, sur un cou aussi blanc qu'un lis ; sa robe pâle convenait à la chaleur de juin. Me croyant seule, elle tenait dans sa main la lettre qu'elle venait d'écrire et désirait soumettre à mon jugement.

— Polly, dit M. de Bassompierre, à voix basse et en souriant gravement, la vue de papa te fait rougir à présent ? Voilà du nouveau.

— Je ne rougis pas, je ne rougis jamais, affirma-t-elle, tandis qu'un autre tourbillon du cœur la rendait écarlate. Mais je vous croyais dans la salle à manger et je voulais voir Lucy.

— Tu pensais que j'étais avec John Graham Bretton, je suppose. Il vient d'être appelé en ville, mais sera bientôt de retour, Polly. Il pourra mettre cette lettre à la poste pour toi ; cela évitera une course à Matthieu.

— Je n'ai pas à expédier de lettres, dit-elle, un peu dépitée.

— Qu'en fais-tu alors ? Viens donc le dire à ton papa.

— Il ne s'agit pas de lettres à envoyer par la poste, dit-elle en hésitant, mais seulement de notes que je remets de temps à autre à la personne, juste pour la satisfaire.

— La personne ? Tu veux parler de M^{lle} Snow, je suppose.

— Non, papa – pas Lucy.

— Qui donc ? Mrs. Bretton ?

— Oh ! papa, je vais vous dire la vérité, s'écria-t-elle d'une voix exaltée, mais tremblante d'émotion. Je déteste cacher mes actions, papa. Je vous crains et vous aime par dessus tout, excepté Dieu. Lisez la lettre ; regardez l'adresse.

Elle la posa sur ses genoux. Il la prit et pendant qu'il la lisait, ses yeux brillaient et sa main frémissait. Il la replia enfin et contempla celle qui l'avait écrite avec un étonnement étrange, tendre et triste.

— Peut-elle écrire ainsi, la petite chose que je tenais hier encore sur mes genoux ? Peut-elle sentir ainsi ?

— Papa, est-ce mal ? Cela vous blesse-t-il ?

— Il n'y a pas de mal à cela, mon innocente petite Mary, mais cela me chagrine.

— Écoutez, papa, je ne veux pas vous faire souffrir, je mourrais, plutôt que de vous rendre malheureux. Dois-je déchirer cette lettre ? Je le ferai par amour pour vous si vous m'en priez.

— Je ne demande rien.

— Ordonnez quelque chose, papa, exprimez votre désir, mais ne faites pas souffrir Graham. Je ne pourrais le supporter. Je vous aime, papa, mais

j'aime aussi Graham, parce que – parce que – il m'est impossible de faire autrement.

— Ce splendide Graham n'est qu'un jeune chenapan, Polly. J'aurais dû me méfier de lui et ne pas trop m'avancer dans cette eau traîtresse.

— Mais vous n'êtes pas tombé à l'eau, papa ; vous êtes en sûreté sur le rivage, et pouvez agir selon votre désir, m'enfermer dans un couvent, briser le cœur de Graham, si vous choisissez d'être aussi cruel. Maintenant, autocrate, maintenant, czar, parlez.

— Qu'on le déporte en Sibérie, lui et ses favoris rouges. Je dis que je ne l'aime pas, Polly, et je m'étonne que tu l'aimes.

— Papa, savez-vous que vous êtes très méchant ? Jamais je ne vous ai vu cet air injuste et désagréable, presque vindicatif.

— Bien ! Polly, marie-toi. Épouse les favoris rouges ; cesse d'être une fille, deviens une épouse.

Elle le regarda pendant une minute sans rien dire. Elle voulait se montrer ferme, insensible aux railleries. Connaissant le caractère de son père, devinant ses faiblesses, elle s'était attendue à ce genre de scène et préparée à la laisser passer avec dignité. Mais sa dignité ne lui fut d'aucun secours. Soudain, son âme fondit dans ses yeux, elle se jeta au cou de son père.

— Je ne vous quitterai pas, je ne vous quitterai jamais, papa. Je ne vous ferai pas de peine ! Je ne vous ferai pas de peine ! Tel fut son cri.

— Mon agneau ! mon trésor ! murmura M. de Bassompierre, d'une voix enrouée.

La pièce s'obscurcissait. J'entendis un bruit, un pas au dehors. Pensant que c'était un domestique qui apportait les lumières, j'ouvris doucement la porte pour prévenir toute intrusion. Il n'y avait pas de domestique dans l'antichambre, mais un grand jeune homme, qui posait son chapeau sur la table et retirait lentement ses gants. Il me sembla qu'il hésitait, qu'il attendait.

— M. de Bassompierre est là ? chuchota-t-il en désignant la bibliothèque.

— Oui.

— Il a compris ?

— Oui, Graham.

— Je m'en doutais. On va me juger, alors, ainsi qu'elle.

Il était agité à l'extrême, mais demeurait souriant.

— Est-il très en colère, Lucy ?

— Elle est très loyale, Graham.

— Que va-t-il m'arriver ?

— Graham, votre étoile vous favorisera.

— L'aimable prophète ! Donnez-moi votre main, petite sœur-marraine ; c'est une main amicale pour moi, elle l'a toujours été. Et maintenant en route pour la grande aventure.

Je le suivis lorsqu'il entra.

— Monsieur, demanda-t-il, quelle est la sentence ?

Le père le regarda ; la fille tint son visage caché.

— Eh bien ! Bretton, dit M. de Bassompierre, vous m'avez gratifié de la récompense que l'on donne habituellement à l'hospitalité. Je vous ai reçu et vous m'avez pris ce que je possédais de meilleur.

— Monsieur, je ne veux point nier qu'à certains égards vous m'accusez justement. En votre présence, j'ai toujours eu une pensée que je n'osais pas vous montrer ; je vous regardais comme le possesseur de la chose pour moi la plus précieuse en ce monde. Je désirais la gagner, c'est ce que je me suis efforcé de faire. Ainsi souffrez aujourd'hui que je vous la demande.

— John, vous demandez beaucoup.

— Plus que beaucoup, monsieur. Cela doit me venir de votre générosité comme un don, de votre justice comme une récompense. Je ne puis l'acquérir.

— Oyez cette langue de Highlander ! s'écria M. de Bassompierre. Lève les yeux, Polly, et donne à ce « brave prétendant » le congé qu'il mérite.

— Papa, je vous aime l'un et l'autre, dit-elle, et je peux prendre soin de vous deux. Nul besoin de renvoyer Graham. Il peut habiter ici ; il n'incommodera pas du tout, dit-elle avec cette simplicité dans la phraséologie, qui faisait souvent sourire son père et Graham.

— Il m'incommodera prodigieusement, insista M. de Bassompierre. Je me passe fort bien d'un gendre, renvoie donc ce gentleman.

— Mais il vous connaît depuis si longtemps et vous convient si bien.

— S'il me convient ! Oui, parbleu ! il a prétendu partager mes goûts et mes opinions, mais c'est pour d'excellentes raisons. Je pense, Polly, que nous allons lui dire adieu.

— Jusqu'à demain seulement. Serrez la main de Graham, papa.

— Et pourquoi donc ? Je ne suis pas son ami.

— Si, vous êtes amis, papa. Graham, avancez la main, papa, donnez la vôtre, et ne soyez pas inflexible, refermez doucement vos doigts. Papa ! vous écrasez la main de Graham, vous lui faites mal !

Mais la douleur, car M. de Bassompierre avait littéralement broyé la main que l'on avait mise dans la sienne, fit seulement rire le D^r John, comme l'anxiété l'avait fait sourire.

— Accompagnez-moi dans mon bureau, dit enfin M. de Bassompierre à son rival. L'entretien ne fut pas long, mais je suppose qu'il fut définitif. Quand tous deux reparurent dans la bibliothèque, M. de Bassompierre déclara en montrant sa fille :

— Prenez-la, John Bretton, et que Dieu agisse envers vous comme vous agissez envers elle.

Ne différâmes pas l'heureuse vérité. Graham Bretton et Paulina de Bassompierre se marièrent et les années leur apportèrent avec une grande prospérité, de grands bienfaits. Sans doute connurent-ils aussi des difficultés, des déceptions, mais ils surent les endurer. Plus d'une fois aussi, ils durent regarder Celle dont le visage et la chair ne souffrent pas de voir vivre, il leur fallut payer leur tribut à cette souveraine des terreurs : M. de Bassompierre fut emporté dans la plénitude de l'âge ; Louisa Bretton s'en alla dans une mûre vieillesse. Une fois même s'éleva dans la maison le cri de Rachel pleurant son enfant, mais il en naquit d'autres sains et florissants pour remplacer celui que l'on avait perdu. Le D^r Bretton se vit revivre en un fils qui avait hérité de son physique et de son caractère. Il eut des filles aussi belles, et je n'exprime que la vérité en disant que les vies de Graham et de Paulina furent bénies comme celle du fils préféré de Jacob avec « les

bénédiction des cieux en haut, et les bénédiction des eaux en bas ». Cela était ainsi, parce que Dieu voyait que cela était bon.

XXXVII

Mais il n'en était pas ainsi pour tous. Et puis ? Que sa volonté soit faite, comme sûrement elle le sera, que nous nous humilions ou non jusqu'à la résignation. L'élan de la création emporte toute chose vers son destin, la puissance de moyens visibles ou invisibles se charge de son accomplissement. Poursuivons notre course difficile en gardant la foi d'une issue qui nous laissera sortir plus que vainqueurs : « N'es-tu pas à moi de toute éternité, Ô très Saint ? Nous ne mourrons pas. »

Un jeudi matin, nous étions toutes rassemblées en classe pour la leçon de littérature. M. Emmanuel ne brillait guère par sa ponctualité, aussi ne nous trouvions-nous pas surprises qu'il eût quelque retard, mais, lorsque la porte s'ouvrit et qu'au lieu de sa personne rapide et fouguese parut la prudente et silencieuse M^{me} Beck, l'étonnement fut général.

— Ce matin, déclara-t-elle en nous lançant un regard fixe, il n'y aura pas de leçon de littérature. Puis elle ajouta : « Il est d'ailleurs probable que les cours seront suspendus pendant une semaine. Il me faudra au moins ce laps de temps pour trouver une personne capable de remplacer M. Emmanuel, car votre professeur, mesdemoiselles, nous quitte pour un voyage dans un pays lointain où l'ont subitement appelé des devoirs urgents. S'il en a la possibilité, il vous fera lui-même ses adieux. Ce matin, au lieu de littérature, vous lirez de l'anglais avec M^{lle} Lucy. »

Là-dessus, elle inclina la tête avec courtoisie, resserra son châle autour d'elle et quitta la classe.

Un grand silence régna ; puis un murmure parcourut la salle et quelques élèves se mirent à pleurer.

Je me montrai d'autant plus sévère pendant cette longue leçon d'anglais que j'avais peine à supporter les sanglots qui se succédaient devant moi. Je trouvais ridicule cette agitation hystérique et lorsque je vis une jeune fille continuer ses pleurnicheries alors que ses camarades, glacées par mes

critiques acerbes, avaient fini par se taire, je la tançai si vertement qu'elle ravala ses larmes d'un seul coup.

Cette jeune fille aurait eu le droit de me haïr, mais la leçon terminée, je lui ordonnai de rester et dès que nous fûmes seules, je la serrai contre mon cœur et lui baisai la joue. Puis je la poussai rapidement vers la porte de sortie, car ce poignant embrassement avait déchaîné des pleurs plus amers que jamais.

Une semaine s'écoula. On ne parlait plus de la venue de M. Emmanuel pour nous faire ses adieux. Les bruits qui circulaient au sujet de son voyage m'avaient appris qu'il devait se rendre à Basseterre dans la Guadeloupe pour s'occuper des intérêts d'un ami. Je n'en savais pas davantage et ces mots de « Basseterre » et « Guadeloupe » avaient fini par m'obséder au point que je croyais les entendre prononcer à mon oreille pendant mes longues nuits d'insomnie, ou les voir courir dans l'obscurité autour de moi, en caractères zigzagants, rouges ou violets.

Je dois avouer que cette nouvelle du départ de M. Emmanuel, venant brutalement, sans que j'y fusse le moins du monde préparée, interrompre des semaines de bonheur tranquille, pendant lesquelles mon ami m'avait témoigné une tendresse qui dépassait l'amitié et la fraternité, m'avait d'abord frappée comme incroyable. Ce sont les propos dont on me rebattait chaque jour les oreilles qui m'en avaient finalement fait admettre l'évidence. Quant à cette semaine d'attente, avec ses jours blancs et brûlants, qui ne m'apportaient pas le moindre mot d'explication de sa part, je m'en souviens fort bien, mais ne puis la décrire.

Le dernier jour se leva. Il allait nous rendre visite, nous faire ses adieux ou disparaître dans le silence et jamais plus nous ne le reverrions.

Le matin se passa dans une attente anxieuse. L'après-midi vint et je crus que tout était fini. Mon cœur tremblait. J'étais malade d'angoisse. C'est à peine si je pouvais rester à mon poste et accomplir mon travail, tandis qu'autour de moi tout le monde s'agitait dans la plus sereine indifférence. Ces mêmes élèves qui, sept jours plus tôt, avaient versé des flots de larmes hystériques en apprenant l'effarante nouvelle, paraissaient l'avoir complètement oubliée, ainsi que leur émotion.

Un peu avant cinq heures, M^{me} Beck me fit appeler chez elle pour me faire traduire une lettre en anglais et pour y répondre. Avant de me mettre à ce travail, je remarquai qu'elle fermait doucement les deux portes de sa

chambre, qu'elle fermait même la fenêtre, bien qu'il fît chaud et qu'elle fût habituellement la première à considérer la libre circulation de l'air comme indispensable. Pourquoi cette précaution ? Un vif soupçon, une méfiance presque féroce suggérait cette question. Voulait-elle exclure le bruit ? Et quel bruit ?

J'écoutai comme jamais encore je n'avais écouté. J'écoutais comme le loup flaire la neige dans le soir et écoute au loin la marche du voyageur. J'écrivais, l'oreille tendue. Vers le milieu de ma lettre, je perçus – ce qui retint ma plume – un pas dans le vestibule. La sonnette de la porte n'avait pas retenti ; Rosine agissant sans doute d'après des ordres, avait prévenu un tel réveil. Madame vit que je m'arrêtais. Elle toussa, remua, parla plus haut. Le pas venait de traverser les classes.

— Continuez, me dit-elle. Mais ma main était entravée, mon oreille enchaînée, mes pensées déportées en captivité. J'entendis soudain un mouvement d'ensemble, toute une division qui se levait d'un coup.

— Elles rangent leur travail, dit Madame.

Mais alors, pourquoi ce brusque silence après le tumulte ? Je voulais en avoir le cœur net. Je posai ma plume en disant :

— Attendez, Madame, je vais voir de quoi il s'agit.

Elle me suivit comme une ombre.

— Vous venez aussi ? lui demandai-je.

— Oui, dit-elle. Son regard avait une expression singulière, sombre et résolue.

Il était venu. Dans la première classe, les jeunes filles faisaient cercle autour de lui. Je m'approchai au moment où il serrait la main de la dernière élève, mais M^{me} Beck, qui n'avait cessé de me surveiller, se glissa promptement devant moi, et avant que je pusse esquisser le moindre geste, elle bondit sur son parent et l'entraîna de force vers la porte vitrée qui donnait sur le jardin. Je crois qu'il se retourna. Si j'avais pu seulement attraper son regard, le courage aurait sans doute volé au secours du sentiment, mais dans la salle régnait déjà une confusion au sein de laquelle ma silhouette se trouvait noyée parmi trente formes plus remarquables. Madame avait obtenu ce qu'elle voulait. Elle l'avait fait partir avant qu'il m'ait aperçue. Il m'avait crue absente. Cinq heures sonnèrent, la classe se vida.

Je ne sais ce que j'aurais fait dans cet instant où l'espoir de toute ma vie était arraché par les racines à mon cœur saccagé, si une petite fille, la plus petite de l'école, n'était accourue me remettre un billet griffonné de la main de M. Paul, dans lequel il me disait son regret de ne m'avoir pas vue en classe tout à l'heure, et me priait de me tenir prête pour une dernière entrevue. « Mes instants sont comptés, ajoutait-il, et pour le moment, il m'est malheureusement impossible de venir. »

« Soyez prête. » Ce serait donc pour ce soir, puisqu'il devait partir le lendemain. « Oui, je serai prête, mais, pensai-je avec angoisse, aurons-nous cet entretien tant désiré ? »

Toute la soirée j'attendis, me fiant à cette feuille d'olivier remise par une colombe. Les premières heures parurent longues et lentes, elles glissaient comme les flottants nuages qui fuient devant la tempête.

Elles passèrent. Ce long jour d'été se consuma tout entier, sa flamme cramoisie s'éteignit, et je restai prostrée parmi les fraîches ténèbres bleues et les lueurs pâles et cendrées de la nuit.

La prière était terminée ; c'était l'heure du coucher. Mes compagnes se retirèrent au dortoir et je demurai seule dans l'obscur première classe au mépris d'un règlement que j'avais toujours observé scrupuleusement. Je me mis à arpenter la salle d'un bout à l'autre jusqu'à ce que je fus certaine que toute la maison dormait et ne pouvait m'entendre. Alors, incapable de contenir davantage mon chagrin, j'éclatai en sanglots.

Peu après onze heures, la porte s'ouvrit sans bruit – quelle peine dans cette maison pouvait être sacrée ? – et la flamme d'une lampe envahit le clair de lune. M^{me} Beck entra le plus naturellement du monde. Au lieu de me parler aussitôt, elle se dirigea vers son bureau, prit ses clefs et feignit longuement de chercher quelque chose.

— Il est plus que temps de vous retirer au dortoir, dit-elle, la règle de la maison n'est que trop violée.

Madame ne reçut pas de réponse : je n'arrêtai pas de marcher et lorsqu'elle vint sur mon passage, je l'écartai.

— Laissez-moi vous conduire à votre chambre, dit-elle en s'efforçant de parler avec douceur, vous paraissez malade.

— Non, répondis-je, ni vous ni personne ne me ferez bouger d'ici. Laissez-moi seule. Ne touchez pas à ma personne, à ma vie, à mes angoisses. Votre main n'est que glace et poison. Vous envenimez et vous paralysez.

— Qu'ai-je donc fait ? Vous ne devez pas épouser M. Paul. Il ne peut pas se marier.

— Nous y voilà ! m'écriai-je, car je savais qu'elle désirait secrètement, qu'elle avait toujours désiré l'épouser. Elle le traitait d'homme insupportable, de dévot, mais elle aurait voulu l'épouser afin de le lier à ses intérêts.

Je tins tête à Madame pendant deux minutes, je sentis toute la femme en mon pouvoir, parce que, devant certaines humeurs comme celle de cet instant, son déguisement habituel, son masque et son sourire n'étaient pour moi qu'un simple réseau parsemé de trous à travers lesquels apparaissait un être sans cœur, indulgent à soi-même et ignoble. Tranquillement, elle battit en retraite, déclarant d'une voix calme, mais qui trahissait son malaise, que si je ne voulais pas me laisser persuader de prendre quelque repos, elle se verrait obligée de m'abandonner. Ce qu'elle fit incontinent, plus heureuse encore d'échapper à ma présence que moi de la voir tourner les talons.

Ce fut la seule rencontre où jaillit entre nous un éclair de vérité ; cette courte scène nocturne qui n'eut d'ailleurs pas la moindre influence sur l'attitude de Madame à mon égard, ne devait jamais se répéter.

La nuit passa : toutes les nuits, même la nuit sans étoiles d'avant l'anéantissement du monde, doivent se consumer. Vers six heures, au moment où s'éveillait la maison, je sortis dans la cour et rafraîchis mon visage avec l'eau du puits.

Quand je rejoignis mes compagnes, une d'entre elles, Isabelle, une enfant que j'avais soignée lors d'une maladie, voyant mes joues et mes lèvres aussi blanches que la craie, mes yeux éteints, mes paupières enflées et pourpres, s'écria :

— Comme vous êtes pâle ! Vous êtes donc bien malade, mademoiselle ?

Mais quelle maladie physique aurait pu ressembler à la douleur qui me tenaillait. M^{me} Beck seule en avait découvert le secret, les autres la baptisèrent mal de tête, et je ne fis rien pour les détromper. La cruelle certitude qu'il était parti sans me dire adieu, que le destin et les furies à mes trousses – la jalousie d'une femme et la bigoterie d'un prêtre –

m'empêcheraient à jamais de le revoir, me préparait une nuit toute pareille à celle que je venais de vivre. Mais Madame avait pris d'autres précautions.

Elle me délégua Ginevra Fanshawe, dont la présence me devint bientôt si intolérable que je me vis contrainte, pour me débarrasser d'elle, de m'enfuir au dortoir. J'avais à peine gagné mon lit qu'un second émissaire de Madame apparut, Gotton, qui venait m'apporter le réconfort d'une boisson. Je mourais de soif et la bus avidement. Quoique le breuvage fût très sucré, j'y distinguai le goût d'une drogue.

Je ne sais si Madame avait fait la dose trop forte ou trop faible, mais le résultat ne fut certes pas celui qu'elle escomptait. Au lieu de la stupeur, l'excitation m'envahit. Je devins sensible à une nouvelle pensée, à une rêverie d'une couleur particulière. L'Imagination, s'arrachant de son repos, considéra avec mépris la Matière, sa compagne :

— Lève-toi, lui dit-elle. Fainéante ! Regarde au-dehors, contemple la nuit ! À mes sens oppressés, elle proposa l'étrange vision de Villette à minuit, les allées silencieuses du parc, le grand bassin de pierre au bord duquel je m'étais si souvent reposée.

Mais, tandis que je m'habillais machinalement, un point digne de considération se présenta à mon esprit : Les grilles du parc étaient fermées et, devant elles, les soldats postés ; n'y avait-il pas d'autre issue ?

L'autre jour, en me promenant, j'avais vu sans qu'elle m'eût particulièrement frappée, une brèche dans la palissade, formée par un pieu brisé ; maintenant, cette ouverture se rappelait à mon souvenir avec netteté. Je la revoyais, étroite et irrégulière entre les troncs de tilleuls plantés symétriquement comme une colonnade. Une femme de la corpulence de M^{me} Beck n'aurait sans doute pu s'y glisser, mais je pensais pouvoir y parvenir sans trop de difficultés.

Je descendis l'escalier de chêne sur la pointe des pieds. Les portes des salles des classes sont verrouillées. En revanche, l'entrée du couloir reste ouverte. Les classes avaient l'air de vastes prisons enterrées loin de toute voie de communication et étaient, pour moi, pleines d'intolérables souvenirs fantomatiques misérablement couchés sur leur paille et dans leurs fers. Le couloir, en revanche, conduisait joyeusement au grand vestibule qui ouvre sur la rue.

Tranquille rue Fossette ! Je voyais la lune au-dessus de moi et, dans l'air, je sentais la rosée. Mais je ne pouvais rester ici, si près du noir donjon qu'il me semblait entendre gémir les prisonniers et sous ce ciel qui reflétait à mes yeux la mort d'un monde ! Je pris un chemin connu et bientôt débouchai en pleine lumière.

Villette paraissait un flamboiement gigantesque. Le clair de lune et le ciel étaient bannis de cette ville qui contemplait sa splendeur à la clarté de ses propres flambeaux. De grands équipages, de beaux chevaux et d'élégants cavaliers se pressaient dans les rues étincelantes. « Où est le parc ? » me demandai-je, car j'avais le sentiment de n'en être plus très éloignée ; je le devinai sombre et paisible au centre de cette illumination.

À l'instant où je me posais cette question, une voiture ouverte me dépassa. Dans cette foule dense, elle ne pouvait que rouler avec lenteur et je reconnus nettement ses occupants : le comte de Bassompierre, ma marraine avenante et joyeuse, Paulina Mary entourée de la triple auréole de sa beauté, de sa jeunesse et de son bonheur, et en face d'elle, le D^r Graham Bretton.

J'éprouvai un étrange plaisir à suivre ces amis sans être vue. J'avais la vague intuition qu'ils se rendaient au parc et ne m'étais point trompée, car ils mirent pied à terre devant les grilles ouvertes non pas sur la forêt d'arbres et d'ombre paisible que je m'étais imaginé, mais sur un pays enchanté, un jardin féerique, une plaine arrosée de paillettes multicolores où se dressaient de bizarres architectures : autels, temples, pyramides, évoquant les merveilles et les symboles de l'ancienne Égypte.

En levant les yeux vers l'image d'un ibis blanc fixé sur une colonne, en contemplant la profonde perspective illuminée par des flambeaux au terme de laquelle un sphinx était couché, je perdis de vue la compagnie que je suivais depuis la grande place, ou plutôt, elle s'évanouit comme un cortège d'apparitions. Tout ce spectacle était imprégné d'une atmosphère de songe ; les silhouettes se balançaient, les mouvements flottaient et les voix résonnaient comme des échos à demi moqueurs, à demi incertains. Paulina et ses amis éclipsés, je pouvais à peine affirmer les avoir réellement vus. Je n'avais d'ailleurs pas à regretter mes guides dans cette fête où même un enfant se fût trouvé en sûreté.

Je dirigeai mes pas vers l'endroit où se trouvait la vasque de pierre à la limpidité profonde et aux parois tapissées de feuilles et de joncs, je pensais à

cette fraîcheur et cette verdure avec l'ardente soif de la fièvre. Au milieu des lumières, du bruit et de la cohue, j'aspirais encore à tomber sur ce rond miroir de cristal et à surprendre la lune qui s'y reflétait.

Je connaissais le chemin conduisant à ce bassin, mais on eût dit que j'étais empêchée de le suivre directement : tantôt une vision, tantôt un son m'appelaient ailleurs, m'entraînaient dans une allée ou dans une autre. Je vis enfin le rideau des arbres qui masquait cette eau frémissante et ondulée lorsque, d'une clairière, éclata soudain une musique semblable à celle qu'on pourrait entendre, pensai-je, si les Cieux s'entr'ouvraient.

Les voix étaient innombrables, me semblait-il, les instruments variés à l'infini et l'effet était le même que si toutes les vagues de la mer avaient chanté à l'unisson.

Du même mouvement qu'elle s'était avancée, cette marée reflua et je la suivis dans sa retraite, jusqu'à une construction d'allure byzantine, une sorte de kiosque situé près du centre du parc. Alentour, des milliers de gens assemblés assistaient à ce concert en plein air. Ce que j'avais entendu était, je pense, un étrange chœur de chasse ; la nuit, l'espace, la scène et mon propre état d'esprit en avaient seulement décuplé les sons et l'impression.

Après m'être quelques instants mêlée à la masse des spectateurs, je m'éloignai un peu de la musique et des lumières vers un lieu où des arbres plantés en bouquets rompaient le dense entassement de la foule et lui donnaient un caractère plus dispersé. En pénétrant dans les coulisses de ce théâtre boisé, où se tenaient surtout des parents bourgeois accompagnés de leurs enfants, mon attention fut attirée par un de ces groupes familiaux, qui entourait respectueusement une dame assise sur un banc de pierre.

Une petite fille se trouvait là, aussi, dont les mouvements, l'habillement, une pelisse de soie lilas, un petit boa de duvet de cygne, un chapeau blanc, m'avaient immédiatement frappée par leur caractère familial. Aucune méprise n'était possible, le chérubin en costume de gala n'était autre que ce têtard de Désirée Beck !

J'aurais pu accueillir cette découverte comme un coup de tonnerre, mais une telle hyperbole eût été prématurée ; la découverte devait gravir plus d'un degré, avant d'atteindre son point culminant.

Quelle main l'aimable Désirée pouvait-elle transformer si effrontément en balançoire, quels gants pouvait-elle déchirer avec tant d'insouciance, quel

bras fatiguer ainsi avec impunité et quels bords de robe piétiner avec la plus belle insolence, sinon la main, le gant, le bras et la robe de Madame sa mère ? Là, en effet, enveloppée d'un châle indien et coiffée d'un chapeau de crêpe vert pâle – là, fraîche, majestueuse, joyeuse et aimable – se tenait M^{me} Beck.

Une demi-douzaine de messieurs de ses amis l'accompagnaient. Parmi ceux-ci, je ne tardai pas à en reconnaître deux ou trois. Il y avait son frère, M. Victor Kint et un autre personnage à moustaches et cheveux longs, homme calme et taciturne, mais dont les traits portaient une empreinte et une ressemblance que je ne pouvais relever sans émotion. Malgré sa réserve et son flegme, malgré des contrastes de caractère et de physionomie, il y avait dans ce visage quelque chose qui me rappelait un autre visage – mobile, ardent, sensible – un visage changeant, tantôt assombri, tantôt éclairé, un visage arraché à mon horizon, perdu pour mes yeux, mais où les meilleures heures du printemps de ma vie avaient alterné dans l'ombre et dans la flamme ; ce visage où j'avais souvent aperçu des mouvements si voisins des marques du génie, que je n'aurais su dire pourquoi n'y resplendissaient pas pleinement son feu incontestable, son esprit et son secret. Oui, ce Josef Emmanuel, cet homme paisible, me rappelait son frère ardent.

Outre MM. Victor et Josef, je connaissais un autre personnage de ce groupe. Il se tenait en arrière et dans l'ombre, mais ses vêtements et sa tête blanche et chauve n'en faisaient pas moins la figure la plus marquante de tous. C'était un ecclésiastique, le père Silas.

Il se tenait penché vers l'unique occupant du banc rustique. Je vis une masse étrange, sans forme et pourtant somptueuse. En vérité, on distinguait les traits principaux d'un visage, mais ils étaient si cadavéreux, et si bizarrement disposés que l'on aurait dit une tête décollée du tronc et jetée au hasard sur un tas de riches marchandises. Les rayons des lumières lointaines étincelaient sur des pendants d'oreilles transparents, sur des bagues massives. Salut, M^{me} Walravens ! Je pense que plus que jamais vous ressembliez à une sorcière. Cependant la bonne dame prouva qu'elle n'était en réalité ni un cadavre, ni un spectre, mais une mégère dure et vigoureuse, car devant l'aggravation des cris de Désirée Beck qui voulait entraîner sa mère vers un kiosque où l'on vendait des sucreries, la vieille bossue asséna subitement à l'enfant, avec sa canne à pommeau d'or, un coup que l'on entendit résonner sèchement.

Ici se trouvaient donc M^{me} Walravens, M^{me} Beck, le père Silas – toute la conjuration, la junte secrète. Les voir ainsi réunis me fit du bien. Je ne peux dire que je me sentais faible devant eux, déconcertée, abattue. Ils étaient plus nombreux que moi, j'étais vaincue et sous leurs pieds, mais cependant, point morte encore.

XXXVIII

Au cours de ces derniers quinze jours, j'avais pu recueillir quelques renseignements sur l'origine et le but du voyage de M. Emmanuel. Je les expose brièvement au lecteur pour qu'il soit à même de comprendre la fascination que ce groupe, comme un basilic à trois têtes, exerçait en cet instant sur moi, au point que je ne pouvais en détacher mes yeux et mes oreilles et que la terre autour de lui semblait coller à mes pieds.

Si M^{me} Walravens était aussi hideuse qu'une idole indoue, elle paraissait également avoir, aux yeux de ses fidèles, l'importance d'une idole. Le fait est qu'elle avait été riche, très riche même, et bien qu'elle fût pour le moment privée de la jouissance de ses biens, il était presque certain qu'elle la recouvrerait un jour.

À Basseterre, à la Guadeloupe, elle possédait un vaste domaine, qu'elle avait reçu en dot pour son mariage, soixante ans auparavant, et qui avait été placé sous séquestre depuis la faillite de son mari ; à présent, cette affaire semblait liquidée, et, à condition qu'un agent compétent et intègre s'en occupât, l'on considérait que d'ici quelques années le domaine pourrait redevenir extrêmement productif.

Le père Silas s'intéressait à cette future amélioration par égard pour la religion et l'Église, dont Magloire Walravens était une fille pleine de dévotion. Quant à M^{me} Beck, parente éloignée de la bossue et sachant celle-ci sans famille, elle espérait tirer le plus grand profit des soins prodigués à cette propriété des Antilles.

Mais la distance était grande, et le climat peut-être mauvais. L'agent compétent et honnête que l'on désirait, devait être un homme dévoué. Un homme pareil à celui que M^{me} Walravens retenait à son service depuis vingt ans, après avoir brisé sa vie et vécu sur lui comme un vieux champignon ; un homme pareil à celui que le père Silas avait élevé, éduqué, et enchaîné à lui par les liens de la reconnaissance, de l'habitude et de la croyance, un homme pareil à celui que connaissait M^{me} Beck et qu'elle pouvait dans une certaine

mesure influencer. « Mon élève, disait le père Silas, court le risque de l'apostasie s'il demeure en Europe, car il s'est embarrassé d'une hérétique. » M^{me} Beck, elle aussi, donnait son opinion intime et caressait dans son propre sein, la raison secrète qui lui faisait désirer l'expatriation. Ce qu'elle ne pouvait avoir, elle ne voulait pas qu'une autre l'obtînt ; elle le détruirait plutôt. Quant à M^{me} Walravens, elle désirait son argent et ses terres et elle savait que Paul, s'il le voulait, ferait un excellent et fidèle régisseur. Ainsi, ces trois égoïstes se liguèrent contre lui. Ils le raisonnèrent et le harcelèrent de supplications. Ils ne lui demandaient que deux ou trois années de dévouement ; après quoi, il pourrait vivre comme il l'entendait : l'un d'entre eux souhaitait peut-être même qu'il mourût alors.

La tête baissée et le front dans les mains, je m'étais assise parmi les troncs d'arbres et les broussailles. De ma cachette, je pouvais entendre les conversations qui se déroulaient entre mes ennemis.

M^{me} Walravens paraissait inquiète et nerveuse. Elle regardait à tous moments entre les arbres comme si elle attendait quelqu'un et s'impatiait d'un retard.

— Où sont-ils ? Pourquoi ne viennent-ils pas ? murmura-t-elle.

Puis elle ajouta à haute voix, car les autres ne paraissaient pas s'être souciés de sa question, cette petite phrase qui me fit frémir :

— Mais où donc est Justine-Marie ?

— Justine-Marie ! Que signifiaient ces paroles ? Justine-Marie, la nonne défunte, où était-elle, sinon dans son tombeau. « Que pouvez-vous lui vouloir, madame Walravens ? Vous irez vers elle, mais elle ne viendra pas vers vous. »

Ainsi aurais-je répondu, si j'avais eu à répondre, mais personne ne paraissait de mon avis ; personne ne paraissait surpris ou embarrassé. La réponse la plus calme et la plus naturelle fut donnée à l'étrange question de cette bossue qui dérangeait les morts à la façon de la sorcière d'Endor.

— Justine-Marie, dit quelqu'un, va venir. Elle est dans le kiosque et sera ici dans quelques instants.

Cette interrogation et cette réponse changèrent le cours de leur bavardage sans qu'il en devînt pour autant clair à mon esprit. Le conseil de famille semblait vouloir s'emparer de cette Justine-Marie fantôme, morte ou vivante,

pour une certaine raison ; il était question d'un mariage, d'une fortune destinée à qui, je n'arrivais pas à le saisir, peut-être à Victor Kint, ou à Josef Emmanuel, car tous deux étaient célibataires. Pendant un moment, je pensai que les allusions et les plaisanteries pleuvaient sur un jeune étranger aux cheveux blonds, qui faisait partie de la bande et qu'ils appelaient Heinrich Mühler.

Soudain, un de ces messieurs s'écria : « La voilà ! Voilà Justine-Marie qui arrive ! » Je me sentais oppressée par l'attente du mystère qui allait s'éclaircir, je me penchai en avant, je regardai.

De nombreux masques circulaient dans le parc, ce soir-là, et il régnait dans les âmes un si singulier sentiment de plaisir et d'étrangeté que le lecteur ne refuserait sans doute pas de me croire si je lui disais qu'elle ressemblait à la nonne du grenier, qu'elle portait comme elle une coiffe blanche et une jupe noire, et qu'elle apparaissait comme un fantôme ressuscité.

Mais ce ne serait là que mensonge. Soyons honnête et coupons, comme nous l'avons fait jusqu'ici, dans la simple toile de la vérité.

Simple est cependant un terme mal choisi. Ce que je vis n'était pas précisément simple. Une jeune fille de Villette se tenait là – une jeune fille fraîchement émoulue de son pensionnat, avenante et belle de la beauté native de ce pays, avec des joues rondes, des yeux agréables et des cheveux abondants. Elle était élégamment vêtue. Elle n'était pas seule, mais escortée par trois personnes dont deux d'un certain âge qu'elle appelait « Mon oncle » et « Ma tante ».

Voilà pour « Justine-Marie » ; voilà pour les fantômes et le mystère ; non que ce dernier fût résolu, car cette jeune fille, de toute évidence, n'était pas la nonne que j'avais aperçue dans le grenier et le jardin, et dont la taille dépassait d'une main celle de cette petite bourgeoise bien en chair.

Après avoir jeté un regard sur le vieil oncle et la tante respectable, quelle ne fut pas ma surprise en portant mon attention sur le troisième personnage, de voir apparaître, à travers l'obscurité que trois nuits de larmes avaient déposée dans mes yeux, celui dont on m'avait pourtant assuré qu'il devait s'embarquer sur l'Antigua. M^{me} Beck avait menti ou annoncé ce qui avait été la vérité, en omettant de la contredire lorsqu'elle avait cessé de l'être. L'Antigua était parti, mais là, à quelques pas de moi, se tenait Paul Emmanuel.

Étais-je heureuse ? Si je me sentais délivrée d'un lourd fardeau, je ne pouvais m'empêcher de me demander jusqu'à quel point ce nouveau délai me concernait. Ne concernait-il pas plutôt ceux qu'il touchait de plus près ?

Cette Justine-Marie ne m'était pas une étrangère. J'avais reconnu la protégée de M. Emmanuel pour l'avoir déjà vue aux réunions du dimanche de M^{me} Beck. Elle était orpheline et riche héritière. Le conseil de famille désirait qu'elle épousât un de ses membres ; lequel ? Question vitale : lequel ?

J'aime découvrir la vérité dans son temple, m'approcher d'elle jusqu'à pouvoir toucher son voile et affronter son regard terrible. Ô Géante parmi les divinités ! L'incertitude de tes contours voilés nous désespère, mais que tu nous révéles dans sa plus pure sincérité un seul trait de ton visage, et, dans le même temps que nous suffoquons de terreur, nous aspirons avec une avidité convulsive un souffle de ta divinité ! Notre cœur tremble et ses courants s'affolent comme des rivières soulevées par un tremblement de terre, mais nous avons avalé du courage. Voir et connaître le pire, c'est arracher à la Peur un avantage essentiel.

La bande Walravens, maintenant plus nombreuse, devint très gaie. M. Emmanuel essuya maintes railleries, surtout de la part de M^{me} Beck. J'appris que son voyage avait été momentanément remis, de sa propre volonté, sans l'assentiment et même à l'encontre des conseils de ses amis. Il avait laissé partir l'Antigua et retenu une cabine à bord du Paul-et-Virginie qui devait lever l'ancre quinze jours plus tard. On le taquinait pour qu'il avouât les mobiles de cette décision, mais lui se retrancha derrière une vague déclaration, disant qu'il s'agissait de « l'arrangement d'une petite affaire qui lui tenait à cœur ». Quelle était cette affaire ? Tout le monde paraissait l'ignorer, sauf peut-être Justine-Marie avec qui le professeur échangea un clin d'œil significatif.

— La petite va m'aider, n'est-ce pas ? dit-il.

La réponse ne se fit point attendre.

— Bien sûr, je vous aiderai de tout mon cœur. Vous ferez de moi tout ce que vous voudrez, mon parrain.

Et le cher parrain prit la main de sa pupille et la porta à ses lèvres reconnaissantes. Le geste parut déplaire au jeune Teuton, Heinrich Mühler, qui grommela quelques mots auxquels M. Emmanuel répondit en riant et en

attirant près de lui la jeune fille. Les allusions et les moqueries reprirent de plus belle et j'appris encore que, pendant l'absence de M. Paul, ceux pour lesquels il allait travailler lui garderaient précieusement le trésor qu'il laissait en Europe. Qu'il leur rapporte une fortune des Antilles, et on lui donnerait en retour une jeune épouse et un riche héritage.

J'aurais pu m'arrêter longuement sur ce que je voyais avant d'accepter d'une façon concluante, définitive, ce projet d'un mariage entre un homme pauvre et désintéressé, âgé de quarante ans et sa riche pupille de dix-huit ans ; mais loin de moi une pareille fuite devant l'évidence, une pareille opposition tremblante à celle dont la mission est d'avancer en conquérante, en triomphatrice, une pareille défection devant la vérité.

Je m'écriai dans ma démente : « Vérité, tu es une bonne maîtresse pour tes fidèles serviteurs ! Quelle souffrance de sentir un mensonge peser sur soi ! Même lorsque l'illusion était douce et flatteuse, elle me consumait à toute heure en me torturant. La conviction d'avoir gagné une affection ne se séparait pas de la peur que, par un autre tour de roue, je pouvais la perdre. La Vérité arrachait le Mensonge, la Flatterie et l'Attente ; j'étais libre ! »

Il ne me restait plus à présent qu'à transporter ma liberté dans ma chambre, à la mettre avec moi dans mon lit et à voir ce que je pouvais en faire. Car la comédie n'était pas encore tout à fait jouée. J'aurais pu attendre et contempler encore cette scène d'amour sous les arbres. Et même si l'amour avait manqué à cette démonstration, mon imagination si généreuse à cette heure, si créatrice, lui eût modelé les traits les plus saillants et l'eût dotée de la vie la plus profonde et des couleurs les plus vives de la passion. Mais je ne voulais pas regarder ; si j'avais pris ma résolution, je ne violerais cependant pas ma nature. Puis, quelque chose me déchirait si cruellement sous mon châle, quelque chose me lacérait si profondément le flanc, un vautour au bec et aux serres si puissants qu'il me fallait être seule pour lutter contre lui. Je pense n'avoir jamais ressenti la jalousie avant cette minute. Celle-ci ne ressemblait pas à ce que j'avais enduré devant les caresses qu'échangeaient le Dr John et Paulina, car tandis que je fermais les yeux et me bouchais les oreilles et que j'en éloignais mes pensées, mon sens de l'harmonie ne pouvait se défendre d'y reconnaître du charme. Je la ressentis comme un outrage. L'amour de la beauté ne m'appartenait point ; n'ayant rien de commun avec lui, je ne pouvais prétendre y toucher. Mais cet autre amour qui avait pris modestement vie ensuite d'une longue connaissance, qui avait été éprouvé

par la douleur, marqué par la constance, consolidé par l'alliage pur et durable de l'affection, soumis par l'intelligence à l'épreuve de l'intelligence et finalement amené par lui-même à la perfection, cet amour qui riait de la passion, de ses folles frénésies, de son extinction violente et rapide, j'y avais acquis des intérêts et ne pouvais regarder d'un œil impassible ce qui tendait à sa culture ou à sa destruction.

Je me détournai du groupe d'arbres et de la joyeuse compagnie réunie sous son ombre. Minuit avait depuis longtemps sonné. Le concert était terminé, je suivis la foule refluant vers les grilles du parc. Dans le ciel, la lune brillait calme et pure. La musique et la gaieté de la fête, le feu et les couleurs étincelantes des lumières avaient pu un instant l'éclipser, mais sa gloire et son silence triomphaient de nouveau. Les lumières rivales agonisaient : elle poursuivait sa course comme un blanc destin. Le bruit du tambour, de la trompette, du piston, était oublié ; d'un pinceau lumineux elle inscrivait sur le ciel et la terre les annales destinées aux archives éternelles.

J'entrai au pensionnat en retenant mon souffle. Sans bruit je fermai les portes, je me déchaussai, grimpai l'escalier, cherchant le dortoir.

J'arrivais à mon lit, je respirais. L'instant d'après, je faillis pousser un cri de terreur.

Sur ce lit, que j'avais laissé vide en partant, j'avais aperçu à la faible clarté de la veilleuse, le vieux fantôme : la nonne ! Je pense que les incidents que je venais de vivre avaient dû renforcer mes nerfs car, au lieu de m'évanouir en poussant une exclamation, je bondis sur le cauchemar, l'arrachai et le secouai. Il ne m'opposa aucune résistance, il s'écroula à terre autour de moi en lambeaux et en morceaux.

La longue nonne était un long traversin habillé d'une longue étole noire et habilement recouverte d'un voile blanc. Ses vêtements, aussi étrange que cela puisse paraître, étaient de véritables vêtements de nonne et une main les avait disposés dans le dessein de faire illusion. Qui avait machiné cette mise en scène ? La question restait à résoudre. Sur les bandages de la tête, un bout de papier était imprimé portant une inscription moqueuse tracée au crayon :

« La nonne du grenier lègue à Lucy Snow ses effets. On ne la verra plus rue Fossette. »

XXXIX

Le lendemain fut une journée radieuse, mais je crois que je fus la seule à la rue Fossette à m'en apercevoir. La pensée qui occupait les esprits, ce beau matin de juillet, n'y laissait place à aucune autre considération. À vrai dire, cette pensée n'était pas pour moi d'une nouveauté si surprenante et si absolue, mais elle ne s'en imposait pas moins à ma méditation tandis que j'errais dans le jardin ensoleillé parmi les plantes en fleurs.

Voici quel était l'événement dont toute la maison discutait :

Lorsque avait sonné l'heure des matines, une place était restée vide au premier rang des pensionnaires. Lorsque le petit déjeuner avait été servi, une tasse était restée pleine de café. Lorsque la femme de chambre avait fait les lits, elle avait trouvé, au milieu de l'un d'eux, un traversin coiffé d'un bonnet et revêtu d'une chemise de nuit et lorsque le professeur de musique de Ginevra Fanshawe était arrivé pour lui donner sa leçon, l'élève avait absolument manqué de paraître.

On l'avait recherchée en vain dans toute la maison. Elle avait disparu au cours de la nuit, comme une étoile filante est absorbée par l'obscurité.

Grand avait été l'effroi des institutrices et des surveillantes ! Quant à M^{me} Beck, je ne l'avais encore jamais vue si pâle et consternée. Son air de profond désarroi me détermina à lui communiquer certains soupçons qui m'étaient venus. En faisant allusion à la cour de M. de Hamal, je vis, ainsi que je l'avais pensé, que ce n'était pas un secret pour elle. Elle s'était depuis longtemps déchargée sur Mrs. Cholmondeley de sa responsabilité dans cette affaire.

Nous trouvâmes l'hôtel Crécy déjà informé de l'événement. Ginevra avait écrit à sa cousine Paulina pour la mettre au courant de ses intentions matrimoniales. Des communications étaient parvenues également de la famille de Hamal. M. de Bassompierre s'était lancé sur la trace des fugitifs, mais il les atteignit trop tard.

Dans le courant de la semaine, je reçus la lettre suivante :

« Chère vieille Tim (abréviation de Timon),

» Je suis partie, vous voyez, partie comme un trait. Alfred et moi avions dès le début l'intention de nous marier. Mais nous ne voulions pas le faire à la manière des autres gens ; Alfred a trop d'esprit pour cela, et moi aussi, Dieu merci ! Savez-vous qu'Alfred, qui avait l'habitude de vous appeler le « dragon », vous a rencontrée si souvent ces derniers mois, qu'il commence à sentir beaucoup d'amitié pour vous ? Il craint de vous avoir incommodée quelque peu un jour qu'il vous a surprise dans le grenier en train de lire une lettre passionnante, mais il n'a pu résister à la tentation de vous faire tressaillir, alors que vous paraissiez si merveilleusement séduite par votre correspondant. Il avoue que vous lui avez rendu la monnaie de sa pièce un soir que vous vous étiez précipitée dans ce même grenier pour y prendre une robe, à l'instant où il venait d'allumer du feu pour fumer tranquillement son cigare en m'attendant.

» Commencez-vous à comprendre enfin que M. le comte de Hamal était la nonne du grenier et qu'il y montait pour retrouver votre humble servante ?

» Sans la robe noire et le voile blanc, il aurait été maintes fois pris par vous et ce tigre-jésuite, M. Paul. Il est d'avis que vous faites l'un et l'autre de braves, d'excellents spectateurs de fantômes. Pour ma part, je m'émerveille de votre discrétion plus encore que de votre courage. Comment, à la vue de ce long spectre terrifiant, avez-vous pu vous retenir de crier et d'ameuter toute la maison et tout le voisinage ?

» À l'occasion, dites-moi, vieux Diogène aux nerfs d'acier, aussi indifférent à la douleur qu'au chagrin et à la peur, si vous avez apprécié la compagne de lit que je vous ai abandonnée en souvenir !

» Vous devez, ma chère grand-mère, hautement désapprouver ma fuite au clair de lune et mon mariage à la course. Je vous assure que cette aventure était des plus divertissante et que je m'y suis lancée en partie pour me venger de cette coquine de Paulina et de cet ours de D^r John. N'avais-je pas à leur démontrer que, malgré leurs grands airs, je pouvais me marier aussi bien qu'eux.

» Adieu ! Réjouissez-vous de ma bonne fortune : félicitez-moi pour mon bonheur suprême et croyez-moi, chère cynique et misanthrope, en parfaite santé de corps et d'esprit.

» Ginevra-Laura de Hamal,
née Fanshawe. »

« P. -S. – Souvenez-vous que je suis comtesse à présent. Papa, maman et mes sœurs seront enchantés de l'apprendre. « Ma fille, la comtesse ! », « Ma sœur, la comtesse ! », cela sonne tout de même mieux que M^{me} John Bretton, hein ? »

Je revis Ginevra vers la fin de sa lune de miel. Elle rendait visite à M^{me} Beck et me fit appeler au salon. Elle se précipita dans mes bras en riant. Elle paraissait florissante et très belle. Les boucles de ses cheveux étaient plus longues et ses joues plus roses que jamais.

— J'ai ma dot ! s'écria-t-elle aussitôt. (Ginevra allait toujours au substantiel ; j'ai toujours pensé qu'elle avait de bonnes dispositions pour le commerce, malgré son mépris pour la « bourgeoisie ».) Mon oncle de Bassompierre a fini par se réconcilier avec nous. Je crois qu'il ne me reste plus rien à désirer si ce n'est un hôtel et une voiture, ajouta-t-elle. Si vous saviez comme je suis heureuse !

Le lecteur s'attend peut-être à apprendre que M^{me} la comtesse de Hamal expia durement les légèretés de sa jeunesse. En vérité, si l'avenir lui réserva une large part de déceptions et de peines, elle possédait l'art d'en amortir la violence.

Au cours des années, de menaçants murmures s'élevèrent contre Alfred de Hamal ; l'on dut faire appel à M. de Bassompierre ; il fallut régler des dettes, dont certaines appartenaient à cette catégorie éminemment triste et sale connue sous le nom de « dettes d'honneur » ; des plaintes ignobles et des difficultés devinrent fréquentes, et fréquents les recours à l'aide et à la sympathie d'autrui. Ginevra n'était pas de celles qui savent affronter seules l'affliction. Ne désespérant jamais d'obtenir ce qu'elle voulait, elle allait sa vie en livrant la bataille par procuration, souffrant moins que tous les êtres humains qu'il me fût jamais donné de connaître.

XL

Cette liberté que j'avais cru gagner la nuit de la fête ne me fut d'aucun secours, je me retrouvai bientôt sur la vieille roue de torture, encore une fois attachée, tendue, écartelée.

Le verrai-je avant son départ ? Se souviendra-t-il de moi ? Aujourd'hui, l'heure prochaine, l'amèneront-ils, ou bien devrai-je subir encore les affres de l'attente, cette cruelle angoisse de la rupture finale, ce mortel arrachement qui, en déracinant d'un seul coup le doute et l'espoir, ébranle la vie ?

C'était la fête de l'Assomption. Internes et institutrices, après avoir assisté à la messe du matin, étaient parties pour une longue promenade à la campagne. Je ne les avais point accompagnées, car il ne restait plus que deux jours avant le départ du Paul-et-Virginie, et je m'agrippais à la dernière chance comme le naufragé à la dernière épave.

Je me trouvais dans une salle de classe, hésitant à me rendre au jardin, lorsqu'un bruit de pas se rapprocha dans le couloir. La porte s'ouvrit, je me retournai : c'était lui. Il était venu.

Il prit ma main dans l'une des siennes et de l'autre, rejeta mon chapeau en arrière ; il examina mon visage, son lumineux sourire rayonna, puis ses lèvres exprimèrent quelque chose qui ressemblait un peu au muet langage d'une mère qui retrouve son enfant changé, miné par la maladie ou affaibli par le manque de nourriture. Mais un obstacle surgit.

— Paul, Paul ! criait une voix de femme derrière nous ; Paul, venez au salon, j'ai de nombreuses choses à vous dire. Et Victor et Josef sont également là, qui désirent instamment vous parler.

M^{me} Beck, amenée en ce lieu par sa vigilance ou guidée par l'instinct, le serrait de si près qu'elle se plaça presque entre M. Emmanuel et moi. « Venez, Paul ! » répéta-t-elle, tandis que son œil me rasait de son rayon pareil à un stylet d'acier. Elle poussa son parent. Je crus qu'il cédait, qu'il allait partir. Alors, percée jusqu'au fond de l'âme et plus profondément que je ne pouvais le supporter, j'exhalai un gémissement :

— Mon cœur se brise ! Puis j'éclatai en sanglots.

— Confiez-la-moi, dit M^{me} Beck, ce n'est qu'une crise. Je lui donnerai un cordial et cela passera.

Qu'on m'abandonnât à sa personne et son cordial me faisait l'effet d'être livrée à une empoisonneuse munie de son bol. Aussi, lorsque M. Paul répondit gravement et durement : « Laissez-moi », je sentis dans cette menace une musique étrange, puissante, qui insufflait la vie.

— Laissez-moi ! répéta-t-il. Ses narines palpitèrent et les muscles de son visage frémirent pendant qu'il parlait.

— Ce n'est pas bien ! dit sévèrement Madame. Sortez d'ici, ou je fais appeler le père Silas. Je le fais venir sur-le-champ, menaça-t-elle avec obstination.

— Femme ! cria le professeur, cette fois avec colère. Femme ! Disparaissez immédiatement ! Il y eut dans ce « disparaissez » une intonation si rude et si impérative que je m'étonnai de voir M^{me} Beck demeurer ferme et inébranlable. Mais au moment où elle ouvrait les lèvres pour répliquer, une lumière, une flamme envahit le visage de M. Paul. Je ne puis guère expliquer le mouvement qu'il fit ; il ne parut pas violent, il garda la forme de la politesse : il lui avait tendu la main. Elle la toucha à peine, me sembla-t-il, et s'envola de la pièce comme un tourbillon.

La colère de M. Paul tomba d'un coup, et il me demanda en souriant d'essuyer mes yeux.

— Cela vous fait donc beaucoup de peine de perdre votre ami ? me dit-il, lorsque j'eus retrouvé mon calme. Venez, je suis venu vous chercher.

Il m'entraîna dans une longue promenade. La journée était délicieuse. Tandis que nous marchions, il me parlait de son voyage. Il pensait rester trois ans à la Guadeloupe. Il s'enquit de ce que j'avais l'intention de faire pendant son absence. Je lui avais parlé un jour d'essayer de gagner l'indépendance, de posséder une petite école ; avais-je renoncé à ce projet ?

Non, je ne l'avais pas abandonné et je faisais de mon mieux pour mettre de côté ce qui me permettrait de le réaliser un jour.

Il ne lui plaisait pas de me laisser rue Fossette. Il craignait que je m'y sentisse trop seule. « Et, ajouta-t-il à voix basse, je vois une autre objection à

votre résidence actuelle. Je désire vous écrire quelquefois et ne voudrais pas que mes missives fussent interceptées... »

— Mais, monsieur, m'écriai-je, je ne le supporterai pas ; dix directeurs, vingt directrices ne m'empêcheront pas de recevoir vos lettres.

— Doucement, doucement, répliqua-t-il ; soyez tranquille, nous trouverons un moyen.

Sur ces mots, il s'arrêta. Nous avions atteint un faubourg très propre, où les maisons, si elles étaient petites, paraissaient très agréables. C'est devant le seuil blanc d'une de ces demeures que M. Paul avait fait halte.

— J'ai une visite à faire ici, me dit-il. Mais au lieu de frapper à la porte, il tira une clef de sa poche et l'ouvrit. L'intérieur de la maison était fraîchement peint, et avec goût. M. Paul m'introduisit dans un petit salon aux murs délicatement teints de rose ; le parquet était ciré, un tapis de couleur vive en recouvrait le centre ; une petite table ronde brillait autant que le miroir, au-dessus de la cheminée ; il y avait un divan, un petit chiffonnier dont la porte entr'ouverte, tendue de soie cramoisie, laissait voir de la porcelaine rangée sur les étagères ; il y avait une pendule française, une lampe ; il y avait des ornements de faïence ; il y avait un guéridon sur lequel avaient été posés une boîte à ouvrage et un verre plein d'eau où trempaient des violettes. Trois pots de fleurs verts égayaient la fenêtre.

— Le délicieux endroit ! dis-je. M. Paul sourit de me voir charmée.

— Devons-nous nous asseoir ici et attendre ? murmurai-je, un peu impressionnée par le profond silence qui régnait autour de nous.

— Nous allons d'abord jeter un coup d'œil dans un ou deux autres coins de cette coquille de noix, répondit-il en m'entraînant en haut d'un escalier étroit. Nous visitâmes deux autres jolies chambres, puis une salle assez grande qui contenait deux rangées de bancs et de pupitres verts au bout desquelles se trouvaient une estrade, une chaise, une table de professeur et un tableau.

— C'est donc une école, dis-je. À qui appartient-elle ? Je n'ai jamais entendu parler d'une école dans ce faubourg.

M. Paul sortit alors de sa poche quelques prospectus et me les mit dans la main. Ils portaient, imprimé en beaux caractères :

Externat de Jeunes Filles
7, Faubourg Clotilde
Directrice : Mademoiselle Lucy Snow

Certaines circonstances de notre vie doivent toujours se rappeler difficilement à la mémoire. Certaines crises, certains sentiments, joies, peines, étonnements, nous frappent, lorsque nous les revoyons, comme des choses embrouillées et vertigineuses, à la façon d'une roue qui tourne à toute vitesse.

Ainsi je ne sais plus très bien les mots que ma surprise et ma joie laissèrent échapper. Je me souviens de ce qu'il me répondit :

— Vous pensiez que je vous avais oubliée. Comme vous connaissiez mal ce pauvre vieil Emmanuel ! Pendant trois mortelles semaines, il a été du peintre au tapissier, de l'ébéniste à la femme de ménage. Lucy, la chaumière de Lucy, voilà les seules pensées qui étaient dans sa tête.

Je ne savais que faire. Je pris sa main et la caressai. Tant de prévoyance, de bonté, de forte et silencieuse bonté, m'accablaient d'une émotion inexprimable. Dans le tumulte de mes sentiments, je m'efforçais de considérer le côté pratique.

— La peine ! m'écriai-je, et le prix ! Aviez-vous de l'argent ?

— Abondamment ! En cédant ma grande clientèle d'élèves, je me suis procuré une belle somme, et avec une partie de cet argent, je me suis offert le plus riche plaisir que j'aie jamais connu et que je connaîtrai jamais. J'ai attendu cette heure jour et nuit. Maintenant, je pars tranquille. Vous allez vivre ici et posséder une école ; vous serez occupée pendant mon absence ; vous penserez quelquefois à moi, et quand je reviendrai...

Ici, il laissa un blanc.

Je lui promis d'attendre son retour, en travaillant joyeusement et de bon cœur.

— Je serai votre fidèle servante, lui dis-je. Monsieur, monsieur, vous êtes trop bon !

Il leva doucement la main pour caresser mes cheveux. Comme elle touchait mes lèvres au passage, je les y appuyai avec ferveur.

— Maintenant, dit-il, que comptez-vous faire pour attirer des élèves ?

— Je vais distribuer mes prospectus.

— Fort bien. Pour ne point perdre de temps, j'en ai donné un hier à mon ami, le libraire Miret. Voyez-vous un inconvénient à débiter avec trois petites bourgeoises, les demoiselles Miret ? Elles sont à votre service.

— Monsieur, m'écriai-je, vous pensez à tout. Vous êtes merveilleux.

— Outre ces demoiselles, une autre élève s'offre à venir chaque soir prendre des leçons d'anglais ; elle est riche et vous paiera largement. Je veux parler de ma filleule et pupille : Justine-Marie Sauveur.

Qu'y a-t-il dans un nom ? Qu'y a-t-il dans trois mots ?

Jusqu'ici, j'avais écouté avec une joie immense, mais ces mots me glacèrent.

— Qu'avez-vous ? me dit M. Paul.

— Rien.

— Rien ? Votre visage a pâli. Vous sentez-vous malade ? Dites-moi ce que vous avez, dites-le-moi.

Je n'avais rien à dire.

Il approcha sa chaise de la mienne, essaya de me tirer un mot, me supplia avec persévérance.

— Justine-Marie est une bonne fille, dit-il, docile et aimable ; elle n'est point vive d'esprit, mais vous l'aimerez.

— Je ne pense pas. Je ne pense pas qu'elle doive venir ici, balbutiai-je.

— Vous connaissez Justine-Marie ?

Ce nom, prononcé à nouveau par ses lèvres, ce nom qui me rappelait une heure d'indicible angoisse et de nombreux jours et nuits d'affliction, m'émut avec une violence intolérable.

— Je vous dirai tout ! m'écriai-je.

— Parlez, Lucy, approchez-vous de moi. Confiez à votre ami ce que vous avez sur le cœur.

Je parlai. Tout s'échappa de mes lèvres. Je décrivis la nuit passée dans le parc, sous l'influence du narcotique que l'on m'avait administré, la scène avec les masques, la foule, la musique, les lumières : tout ce que j'avais vu, je le lui rapportai dans le moindre détail. Je lui révélai comment je l'avais reconnu et quelles conjectures j'avais tirées de ce que j'avais entendu. Je lui fis enfin le récit sincère que sa confiance attendait.

Pas une fois il ne l'interrompit. Au contraire, il l'encourageait du geste, d'un mot ou d'un sourire. Il m'avait pris les mains et une expression de bonheur s'était peinte sur ses traits. Je méritais la sévérité et son visage n'exprimait que l'indulgence. Je m'apparaisais à moi-même impérieuse et déraisonnable, en défendant à Justine-Marie ma porte et mon toit. J'ignorais que ma nature pût abriter tant d'ardeur et de jalousie. J'étais pleine de faiblesses : il les prit toutes avec moi. Il me pressa contre son cœur et ses paroles caressèrent mon oreille :

— Lucy, prenez mon amour. Partagez un jour ma vie. Soyez ce que je possède de plus cher sur cette terre.

Nous retournâmes rue Fossette par le clair de lune, un clair de lune comme il en brille sur l'Eden. M. Paul me raconta comment Justine-Marie Sauveur, qu'il avait toujours entourée de l'affection d'un père pour sa fille, était fiancée avec son consentement à un certain Heinrich Mühler, jeune et riche négociant allemand, et qu'elle devait l'épouser dans le courant de l'année. Quelques parents et amis auraient voulu, en effet, que M. Emmanuel épousât la jeune fille pour que la fortune restât dans la famille, mais ce projet lui avait paru répugnant et inadmissible.

Nous arrivâmes à la porte de M^{me} Beck. L'horloge de Saint-Jean-Baptiste sonna neuf heures. À cette même heure, dans cette même maison, dix-huit mois auparavant, cet homme qui maintenant se tenait à mes côtés, s'était penché sur moi pour examiner mon visage et mes yeux et décider de mon destin. Ce soir, il s'était de nouveau penché sur moi, mais combien son regard était différent, et combien différent aussi mon destin !

Il me croyait née sous son étoile et semblait en avoir répandu la lumière sur moi comme une bannière.

Jadis, je ne l'aimais pas. Je l'avais jugé dur et singulier ; sa petite taille, sa maigre silhouette, ses angles, son teint sombre, ses manières me déplaisaient. Aujourd'hui, pénétrée de son influence et vivant de son affection, possédant

la richesse de son intelligence et la générosité de son cœur, je le préférais à toute l'humanité.

Nous nous séparâmes : il me donna sa promesse, puis son adieu. Il partit le lendemain.

FIN

L'homme n'est pas prophète ; l'amour n'est pas oracle. La peur crée parfois des imaginations vaines. Le malheur que devaient m'apporter ces trois années d'absence semblait aussi certain que la mort ; pourtant, lecteur, elles furent les plus heureuses de ma vie.

J'ouvris mon école, je travaillai, je travaillai avec courage et acharnement. Je me considérais comme le régisseur des biens de M. Emmanuel et j'étais déterminée, si Dieu le voulait, à lui en rendre un compte favorable.

Ne pensez pas que la flamme qui m'animait se soutenait elle-même, ou vivait entièrement sur un espoir donné ou une promesse d'adieu. Un généreux pourvoyeur lui fournissait des aliments en abondance. Par chaque bateau, cet ami m'écrivait ; il écrivait comme il donnait et comme il aimait, avec générosité et une grande plénitude de cœur. Il écrivait parce qu'il aimait écrire ; il n'abrégeait pas, parce qu'il n'aimait pas abréger. Il s'asseyait, prenait la plume et le papier parce qu'il aimait Lucy et qu'il avait beaucoup à lui dire ; parce qu'il était fidèle et attentif, parce qu'il était tendre et sincère. Ses lettres jaillissaient comme une eau vive et fraîche.

En étais-je reconnaissante ? Dieu le sait ! Je ne crois pas qu'un être vivant à qui l'on a beaucoup pensé, que l'on a soutenu, à qui l'on a manifesté la tendresse la plus noble et la plus constante puisse éprouver d'autres sentiments que d'infinie gratitude. Attaché à sa religion (il n'y avait pas en lui la matière dont est fait l'apostolat facile) il me laissa toute ma liberté de croyance. Il me disait :

— Demeurez protestante, ma petite puritaine anglaise, j'aime le protestantisme en vous. Je reconnais son charme sévère. Il y a quelque chose dans son rituel dont je ne peux moi-même m'accommoder, mais c'est la seule croyance possible pour Lucy.

Tout Rome n'avait pu le rendre bigot, ni la propagande faire de lui un vrai jésuite. Il était né honnête et non fourbe, simple et non retors ; c'était un homme libre, non un esclave. Sa tendresse l'avait rendu docile entre les

main d'un prêtre, son affection, son dévouement, son pieux et sincère enthousiasme aveuglaient parfois ses yeux bienveillants, lui faisaient abandonner la justice envers lui-même pour accomplir le travail de la ruse et servir les fins de l'égoïsme ; mais ce sont des faiblesses si rares et si chèrement payées que nous ne pouvons guère savoir si un jour elles ne seront pas comptées parmi les pierres précieuses.

Maintenant trois années ont passé : le retour de M. Emmanuel est annoncé. C'est l'automne ; il sera près de moi avant la venue des brouillards de novembre. Mon école a prospéré, la maison est prête à le recevoir. Je croyais l'aimer quand il est parti ; je l'aime aujourd'hui à un degré supérieur ; il m'appartient davantage.

Je l'attends. Le ciel s'étend, lourd et noir. Le vent change à l'ouest. Il siffle et menace de plus en plus fort. J'ai beau errer toute la nuit dans la maison, je ne peux calmer sa fureur, je ne peux conjurer l'ouragan qui gronde sur la mer.

Il fit rage sept jours durant, jusqu'à ce que l'Atlantique fût couvert d'épaves et les eaux gorgées de nourriture. L'ange exterminateur ne referma ses ailes, dont le battement n'est que foudre et tempête, que lorsqu'il eut achevé son travail parfait.

Mais ici arrêtons-nous. Ne troublons pas les cœurs bienveillants, laissons l'espoir aux imaginations ensoleillées. Laissons-leur concevoir les délices de la joie renaissant toute fraîche d'une immense terreur, le soulagement merveilleux qui succède à l'épouvante, et l'épanouissement du retour. Qu'elles se représentent une union et une vie heureuses.

M^{me} Beck connut une existence prospère ; de même que le père Silas. M^{me} Walravens atteignit sa quatre-vingt-dixième année avant de mourir. Adieu.

{1} La Plainte de la Jeune Fille.

{2} Toi, ô sainte, rappelle ton enfant
J'ai goûté du bonheur terrestre.
J'ai vécu et j'ai aimé !

Table des Matières

I
II
III
IV
V
VI
VII
VIII
IX
X
XI
XII
XIII
XIV
XV
XVI
XVII
XVIII
XIX
XX
XXI
XXII
XXIII
XXIV
XXV
XXVI
XXVII
XXVIII
XXIX
XXX
XXXI
XXXII
XXXIII
XXXIV

XXXV
XXXVI
XXXVII
XXXVIII
XXXIX
XL
FIN